

HEC Montréal

Comment promouvoir la décroissance en dehors du milieu académique ?

par

Noémie Ouellet

**Sciences de la gestion
(Gestion de l'innovation sociale)**

Mémoire présenté en vue de l'obtention
du grade de maîtrise ès sciences
(M. Sc.)

Anne Mesny et Yves-Marie Abraham

HEC Montréal

Directeur(trice)s de recherche

Mai 2025

© Noémie Ouellet, 2025

Résumé

La décroissance est un courant de pensée critique qui invite à renoncer collectivement et volontairement à la poursuite de la croissance économique dans le but de construire des sociétés plus justes, plus soutenables et plus démocratiques. S'engager dans cette voie suppose de questionner un certain nombre d'évidences ou, pour reprendre un concept utilisé par les partisans de la décroissance, de « décoloniser nos imaginaires ». Le design discursif est une démarche qui crée des objets dans le but de susciter la réflexion d'un auditoire sur des enjeux sociaux et environnementaux. Les objets issus de cette démarche ne sont pas destinés à des fins utilitaires ou commerciales, mais plutôt intellectuelles, puisque la fonction et les caractéristiques « étrangement familières » des objets discursifs servent à transmettre un message. L'intuition de départ de ce mémoire est que le design discursif pourrait constituer un moyen pertinent de promouvoir la décroissance hors du milieu académique, en facilitant la décolonisation des imaginaires. Pour tester cette idée, un objet discursif a été conçu sous la forme de trois prés fleuris, aménagés dans trois quartiers de la banlieue de Longueuil. L'objectif était de déconstruire l'imaginaire dominant lié à la pelouse traditionnelle et de questionner notre rapport à la nature. Nous avons mené des entrevues spontanées avec les personnes qui passaient devant les prés fleuris et avons invité le voisinage à déposer des commentaires écrits sur les prés fleuris de façon anonyme. Nos résultats montrent que les prés fleuris ont donné lieu à trois grandes réactions – hostilité, indifférence / indécision et séduction / adhésion – basées sur des arguments esthétiques, pratiques et de conformité sociale. Des rapports à la nature opposés – domination ou collaboration / lâcher prise – nourrissaient certains de ces arguments, qui semblaient par ailleurs liés au contexte socioéconomique de chacun des trois prés fleuris. Au bout du compte, bien qu'il soit impossible d'affirmer que le pré fleuri a décolonisé les imaginaires concernant « la nature » des personnes qui les ont côtoyés, ils ont certainement produit de la dissonance chez certaines personnes et invité une certaine réflexion ou remise en question.

Table des matières

Introduction	1
Le monde dans lequel j'ai grandi	1
Partir à la conquête de la banlieue	2
Le design discursif.....	5
Plan du mémoire.....	7
Chapitre 1. La décroissance et comment la promouvoir selon ses partisans.....	8
1.1 La décroissance	8
1.2 Comment les objecteurs de croissance s'efforcent-ils de promouvoir la décroissance ?	13
1.2.1 Latouche et la décolonisation de l'imaginaire	14
1.2.2 Michel Lepesant et les trois pieds politiques de la décroissance	18
Chapitre 2. Le design discursif pour décoloniser les imaginaires ?	23
2.1 Alternatives concrètes et objets discursifs	23
2.2 La démarche de design discursif.....	25
2.3 Le pré fleuri comme objet discursif pour décoloniser l'imaginaire associé à la « pelouse »	27
2.3.1 La pelouse et l'imaginaire qu'elle sous-tend	28
2.3.2 Le pré fleuri comme alternative concrète au gazon	32
Chapitre 3. Dispositif méthodologique	35
3.1 Intention et auditoire.....	35
3.2 Compréhension.....	37
3.3 Objet et scénario.....	39
3.4 Message	46
3.5 Contexte.....	49
3.6 Interaction.....	56
3.6.1 Première phase – Entretiens spontanés avec des passant.e.s	57

3.6.2 Deuxième phase – Collecte d'impressions anonymes	59
Chapitre 4. Présentation des résultats.....	61
4.1 Quelles réactions l'objet discursif (pré fleuri) suscite-t-il sur l'auditoire (voisinage) et quels sont les principaux arguments mobilisés ?	61
4.2 Quels rapports à la nature sous-tendent les trois types de réactions ?	69
4.3 Les réactions au pré fleuri en fonction du milieu socioéconomique	74
Chapitre 5. Analyse des résultats.....	80
5.1 Le design discursif comme outil de décolonisation de l'imaginaire	80
5.2 Promouvoir la décroissance hors du milieu académique	87
Chapitre 6. Conclusion - Retour à l'ère du pissenlit.....	90
6.1 Impact des prés fleuris.....	90
6.2 Apports et limites du design discursif comme outil de décolonisation de l'imaginaire	92
6.3 Faire fleurir la décroissance	92
Bibliographie	95
Annexes.....	100
Annexe I : Lettre envoyée au voisinage des trois terrains	100
Annexe II : Réponse provenant de la femme ayant ajouté une pancarte	101
Annexe III : Réponse à la deuxième phase de recherche	102
Annexe IV : Lettre envoyée à la Ville de Longueuil.....	103
Annexe V : Guide d'entretien semi-structuré.....	105

Listes des figures

Figure 1 : Casseurs de Pub, 2001	16
Figure 2 : Homeless Vehicle project, 1988, Source : https://www.krzysztofowodiczko.com	26
Figure 3 : Évolution du pré fleuri du quadruplex.....	42
Figure 4 : Évolution du pré fleuri du jumelé	43
Figure 5 : Évolution du pré fleuri de la maison unifamiliale	44
Figure 6 : Message prétentieux	47
Figure 7 : Message de compétition	47
Figure 8 : Message instrumental	47
Figure 9 : Message festif	47
Figure 10 : Banlieue, Brault, 2019.....	49
Figure 11 : Banlieues rapprochées de Montréal, Statistique Canada, 2021	51
Figure 12 : Quadruplex	55
Figure 13 : Jumelé	55
Figure 14 : Maison unifamiliale	55
Figure 15 : Terrain du quadruplex durant la deuxième phase de recherche	60
Figure 16 : Retrait de la pancarte par un.e voisin.e.....	72
Figure 17 : Ajout d'une pancarte par une voisine	72
Figure 18 : Réactions au pré fleuri selon le quartier et son statut socioéconomique.....	74

Listes des tableaux

Tableau 1 : Présentation de l'échantillon de la première phase de recherche.....	58
Tableau 2 : Réactions au pré fleuri et arguments mobilisés	62

Listes des étapes de réalisation d'un pré fleuri

Étape 1 : Bien s'entourer	40
Étape 2 : Louer de l'équipement	40
Étape 3 : Détourber	40
Étape 4 : Écocentre	40

Étape 5 : Livraison de terreau.....	40
Étape 6 : Étendre le terreau.....	40
Étape 7 : Récupérer les plantes	41
Étape 8 : Créer l'aménagement.....	41
Étape 9 : Planter et recouvrir de BRF.....	41
Étape 10 : Laisser la nature faire son œuvre	41

Introduction

« Il y a donc bien un décalage entre le monde critiqué et le monde vécu par celui qui porte la critique ; la question est alors de savoir comment réduire un tel écart. »
(Lepesant, 2013, p.43).

Le monde dans lequel j'ai grandi

J'ai grandi à Val-Bélair, un quartier de l'arrondissement de la Haute-Saint-Charles à Québec. En raison de notre éloignement géographique des grands centres et de l'allure campagnarde, les humoristes se sont longtemps moqués du coin en nous caricaturant comme des habitants qui stationnent leur skidoo sur leur perron (personnellement, je n'en ai jamais vu). Depuis, le quartier s'est développé en une énorme banlieue familiale. Des concessionnaires automobiles ont d'ailleurs vu l'opportunité de s'y installer. Petite, je me rappelle avoir toujours trouvé étrange l'idée d'habiter à moins de 600 m de « magasins de voitures ». L'une de nos activités familiales, lorsque mes grands-parents, mes oncles et mes tantes venaient nous rendre visite, consistait à aller prendre une marche pour regarder les nouveaux arrivages d'automobiles. Un souvenir assez fou pour l'étudiante « *woke* » en moi qui refuse désormais d'avoir une voiture.

Mon père a quitté à 17 ans la ferme familiale qui se situait dans le bas du fleuve Saint-Laurent pour s'installer à Québec. Il a eu une compagnie de déneigement pendant près de 25 ans. Maintenant, il travaille comme ouvrier pour la Ville de Québec. Ma mère aussi a eu une compagnie de déneigement, celle de mon père ! Comme on dit, derrière chaque grand homme, il y a une grande femme. Elle gérait toute la paperasse de l'entreprise en plus de mon frère, de moi et de son travail à temps plein comme technicienne en administration.

Mes parents ne voyagent pas vraiment et encore moins depuis qu'ils ont un chien (les écolos peuvent bien rire du monde qui ont des animaux de compagnie, mais laissez-moi vous dire qu'il s'agit du meilleur moyen pour empêcher le monde de prendre l'avion). Ils vont rarement au restaurant et ne mangent rien de très exotique, mis à part des bananes et des clémentines. Ils possèdent le même matériel de cuisine depuis que je suis petite, ma mère ne se laisse aucunement avoir par les stratégies commerciales, elle achète quand ça brise (sauf en ce qui concerne le « *air fryer* », la dernière tendance pour frire des aliments

à l'air sans huile). Elle lit *La Presse* sur sa tablette chaque matin dans sa robe de chambre, écoute la radio dans l'auto et regarde *TVA Nouvelles* le soir avec mon père.

Il y a plus d'une dizaine d'années, ils ont fait l'acquisition d'une terre agricole comme projet de retraite. L'hiver, mon père joue les acériculteurs, il récolte à la main l'eau de plus d'une centaine d'éables qui se trouvent au bout du terrain et la transforme en sirop d'éable. L'été, il travaille la terre dans le but d'améliorer la qualité du sol. S'il n'est pas sur son tracteur, vous le trouverez sûrement en train de « patenter » dans son garage pendant que ma mère s'occupe de son jardin. Comme ça coûte énormément d'argent de construire un garage, il essaye de faire le plus de choses par lui-même. Il voit du potentiel dans n'importe quoi et récupère comme il peut. Il ramasse des bouts de tôle trouvés sur le bord du chemin pour finir le revêtement extérieur et rapporte les excédents de matière des chantiers sur lesquels il travaille.

Ma mère est une femme dévouée, tenace et par chance perspicace, puisqu'elle a, à de nombreuses reprises, évité des situations difficiles nées de la candeur de mon père. Mes parents sont des gens qui ont travaillé fort toute leur vie. Ils font leurs « petites affaires » sans déranger personne. Pour eux, la réussite n'est pas synonyme de richesse, d'accumulation de biens et d'élévation du statut dans l'échelle des classes sociales. Ce petit portrait familial illustre le monde dans lequel j'ai grandi. Ces derniers mois m'ont permis de prendre du recul et de voir ma famille sous un angle nouveau, celui d'alliés dans la mise en pratique de la « décroissance ».

Partir à la conquête de la banlieue

La décroissance est « *un appel à rompre volontairement et collectivement avec la course à la croissance pour bâtir des sociétés plus soutenables, plus justes et plus démocratiques* » (Yves-Marie Abraham, communication personnelle, 2025). J'ai découvert ce courant de pensées critique il y a moins de trois ans dans le cadre d'un de mes cours à la maîtrise en gestion de l'innovation sociale. Depuis, j'ai assisté à de nombreuses conférences et séminaires sur le sujet, j'ai lu et relu certains ouvrages en plus de participer à une étude socio-ethnographique sur la présence d'un commun dans une municipalité de Rimouski. Plus je lisais, plus j'écoutais, plus je creusais, plus j'y croyais et plus j'en parlais, mais je réalisais aussi qu'il ne s'agissait pas d'une idée accessible à toutes et à tous, alors que ça devrait être tout le contraire. J'ose affirmer que rien de ce que j'ai lu et entendu au sujet de la décroissance n'est accessible à mes parents, et pourtant, leur mode de vie, quoique différent, est bien plus « sobre » que le mien. Bien que certaines de leurs pratiques s'avèrent être cohérentes avec les principes de la décroissance, ils ne le font pas par idéologie politique, mais par sobriété « involontaire ».

Certain.e.s résident.e.s de la banlieue et la communauté décroissanciste ont beaucoup à se transmettre mutuellement. Je repense à mon père qui a expliqué à mes amis dans la mi-vingtaine comment transformer de l'eau d'érable en sirop. Tout le monde a compris du premier coup. Il a l'air d'avoir un talent fou pour la vulgarisation alors qu'il fait juste dire « les vraies affaires » sans chercher à impressionner qui que ce soit avec des mots savants. La différence entre lui et moi c'est qu'il vous dira qu'il fait les sucres et moi, je vous dirai qu'il fait du sirop d'érable de manière *low-tech*. C'est là que résident certaines de mes frustrations, à force de tout intellectualiser, on finit par s'éloigner du « vrai monde ». On doit adopter une posture différente si l'on veut promouvoir la décroissance pour qu'ils et elles embarquent avec nous. Je pense qu'on les a assez mis de côté et qu'il est temps de rattraper l'écart qui s'est construit entre nos deux mondes.

Ce n'est pas avec nos théories, nos livres, ou en les invitant à nos conférences et nos manifestations qu'on va les charmer. Mes parents s'informent via les médias de masse, et ce n'est pas demain la veille que ces plateformes de communication vont promouvoir des idées décroissancistes. Ils ne sont pas sorteux, « auto, boulot, dodo » donc, pour les rejoindre, nous devons nous immiscer dans leur quotidien, aller dans la banlieue, un endroit à très faible densité démographique où règne la conformité, où tout le monde fait comme tout le monde et où personne ne souhaite sortir du lot. La preuve, ma mère n'a pas voulu se prêter à l'expérimentation mise en place dans le cadre de ce mémoire pour ces raisons. Comment faire circuler de nouvelles idées ? Et si la banlieue était un interstice inexploité ? Et si elle se transformait en masse critique ? Et si mes parents et tous ceux qui leur ressemblent se révoltaient avec nous ?

Si je m'avance sur ce terrain glissant qui est de critiquer « l'intellectualisme de la décroissance », c'est qu'après avoir grandi dans une famille banlieusarde, je constate que celle-ci ressemble davantage aux décroissancistes que ces derniers pourraient le croire. Le mode de vie de mes parents est bien moins polluant que celui de la classe dominante et c'est sur ce point commun que les personnes aux convictions décroissancistes devraient s'attarder. Je reconnaît l'importance de la recherche, mais je crois qu'une nouvelle étude comparative, un nouvel article scientifique faisant un état des lieux, ou un autre livre nous éloignent de plus en plus de cette partie de la population, alors qu'elle pourrait être notre meilleure alliée, dans la perspective d'une « *stratégie de basculement par la puissance des minorités* » (Lepesant, 2013, p.101).

Ainsi, je crois que les décroissancistes devraient s'intéresser davantage aux personnes vivant en banlieue pour former une masse critique. Comme je viens de l'illustrer, les personnes qui ressemblent à mes parents ne sont pas « aussi pires » qu'on le pense. Le plus drôle dans tout ça, c'est qu'ils partagent des

frustrations similaires à l'égard de l'élite néolibérale, et rien ne rassemble plus qu'un ennemi commun. Ma mère les appelle les « faux riches », ceux qui roulent dans des gros chars plaqués F, qui croulent sous les dettes et qui cherchent à imiter les « vrais riches », ceux qui contrôlent les marchés et accentuent les inégalités, ceux qui ont goûté à la richesse et au pouvoir et qui sont incapables d'imaginer leur vie sans la croissance à tout prix.

Les décroissancistes devraient-ils mettre davantage d'efforts à déranger les néolibéraux ou tenter de rejoindre de potentiels alliés qui se cachent dans la banlieue ? Qu'est-ce qui est le plus réaliste ? Expliquer à un PDG que la nouvelle technologie qu'il s'apprête à mettre sur le marché n'est pas meilleure pour l'environnement, qu'elle ne diminue aucunement les émissions de GES en raison de l'effet rebond et qu'en soi, il s'agit d'obsolescence écologique ? Ou, s'infiltrer dans la banlieue et tenter de semer de nouvelles idées ? Il ne s'agit pas de définir laquelle de ces deux options est la plus facile, mais plutôt sur laquelle des deux je vois le plus de potentiel à explorer.

Je débute donc ma démarche avec cette intuition qui me laisse croire que le contexte de la banlieue peut être un endroit propice pour propager la décroissance. À tout le moins, je suis convaincue que les résident.e.s de la banlieue peuvent entendre ces idées et s'y rallier. Je ne veux pas contribuer à créer de la théorie réservée au monde académique, mais plutôt une sorte de théorie pratique qui vise à inspirer les intellectuel.le.s à mettre les mains à la pâte et à encourager la création de projets désirables et accessibles promouvant la décroissance pour toucher le plus de personnes possibles. Ainsi, la question que je pose dans ce mémoire est : comment promouvoir la décroissance en dehors du milieu académique ?

Le design discursif

Pour aborder cette question, je me suis appuyée sur une approche que j'ai découverte au cours de mes études au premier cycle : le design discursif. Ce dernier renvoie à l'un des quatre domaines du design, les trois autres étant le design commercial, responsable, expérimental (Tharp & Tharp, 2018, p.43). Les objets issus du design discursif ne sont pas destinés à des fins utilitaires ou commerciales, mais plutôt intellectuelles. Les objets discursifs, grâce à leurs caractéristiques "étrangement familières", servent à transmettre un message afin de susciter la réflexion d'un auditoire sur des enjeux sociaux et environnementaux.

« Le design discursif peut jouer un rôle important en influençant ce que les gens pensent et comment ils le pensent en produisant des objets qui évoquent des scénarios alternatifs présents ou futurs. Ces produits ne sont pas nécessairement "réels" ou ne reflètent pas les valeurs culturelles ou les états environnementaux existants, mais plutôt des circonstances différentes qui visent à provoquer utilement la réflexion du public. À l'instar des prototypes et des accessoires de design fiction, ils jouent un rôle essentiel dans les récits et l'imagination de nouvelles situations ou de nouveaux avenir possibles. Le pouvoir et l'objectif ultimes du prototype discursif sont plus intellectuels que pratiques » (Tharp & Tharp, 2018, p.38, traduction libre).

L'anti-design et le design radical italien des années 60 seraient les premières racines du design discursif. Ces mouvements sont issus d'une critique à l'égard du consumérisme de la deuxième révolution industrielle et de la production de masse des objets qui en découlent. Les auteurs de *Discursive Design*, l'un des ouvrages sur lequel se base mon mémoire, insistent sur l'utilisation du terme « discursif » plutôt que celui de « critique », car ils considèrent que ce dernier est trop spécifique. Le design discursif, quant à lui, couvre un plus large éventail de design alternatif, tels que le design spéculatif et le design fiction. Chacun de ces types de design possède ses spécificités, mais ils ont tous le même objectif, celui de susciter une réflexion par les objets. Le design spéculatif est plus orienté vers la création de futurs possibles, tandis que le design fiction suppose des visions alternatives du présent.

Quelques-uns de mes travaux au baccalauréat se sont basés sur le design discursif et c'est à la suite de ceux-ci que j'ai pu constater le pouvoir des objets comme outil de facilitation pour transmettre de nouvelles idées et susciter des réflexions. J'ai d'abord enrichi mes connaissances avec la lecture de *Speculative Everything : Design, diction, and social dreaming* de Anthony Dunne et Fiona Raby publié en 2013 par le MIT Press. Ces auteurs anglais sont les principaux designers à avoir travaillé sur le champ du

design spéculatif, et ce, un peu avant le début des années 2000. Pour eux, le design spéculatif vise à défier le système dominant en spéculant sur d'autres manières de vivre :

« This form of design thrives on imagination and aims to open up new perspectives on what are sometimes called wicked problems, to create spaces for discussion and debate about alternative ways of being, and to inspire and encourage people's imaginations to flow freely. Design speculations can act as a catalyst for collectively redefining our relationship to reality » (Dunne & Raby, 2013, p.2).

D'après eux, William Morris, designer, écrivain et poète aux multiples facettes, serait le premier à avoir pratiqué le design critique, puisqu'il créait des objets symbolisant des idéaux et des valeurs complètement opposées à ceux de son époque (Dunne & Raby, 2013, p.17). Cette interprétation provient sans doute de sa participation à la création des Arts & Crafts, un mouvement artistique réformateur qui prit forme en raison des préoccupations montantes des artisans à l'égard de la société industrielle. Pour lui, l'artisanat comme travail productif est « *l'espoir du repos, du résultat et du plaisir* », tandis que les méthodes industrielles adaptent le travailleur aux conditions de travail et le contraignent à « *vivre pour travailler* » (Morris, 2023, p.12).

William Morris a contribué à un socialisme anti-industriel et, selon plusieurs théoriciens de la décroissance, il fait partie des « *éclaireurs [ayant] ouvert la voie* » à la décroissance (Latouche, 2022, p.115). À son époque, on lui reprochait un « anticapitalisme romantique » et d'être en contradiction entre ses croyances et ses actions. En effet, il défendait la classe ouvrière, travaillait à la démocratisation de l'art et du savoir-faire, mais consacrait « *une grande partie de son activité créatrice à concevoir des objets de luxe destinés aux riches demeures victoriennes* » (Morris, 2023, p.10). Comme Morris, j'ai mes contradictions et, pour moi, le design discursif est un moyen de poursuivre une démarche créative, dans le but d'inspirer de nouvelles idées, cohérentes avec les enjeux sociaux et environnementaux auxquels nous faisons face. Je souhaite donc tenter de répondre à la question « comment promouvoir la décroissance en dehors du milieu académique » par l'entremise d'une démarche de design discursif.

Plan du mémoire

Ce mémoire est divisé en six chapitres. Le premier porte sur la décroissance : à quoi ce mouvement renvoie-t-il et comment certains de ses partisans abordent la question de la promotion et de la diffusion. Le deuxième chapitre se concentre sur le design discursif en tant que moyen de promotion. J'y présente la démarche de design discursif élaborée par Tharp & Tharp comme cadre conceptuel, et la façon dont elle sera utilisée dans le cadre de ce mémoire. Le troisième chapitre expose les neuf aspects centraux du design discursif en tant que dispositif méthodologique et précise les étapes nécessaires à la réalisation d'une démarche de design discursif comme moyen d'enquête et de promotion de la décroissance.

Le quatrième chapitre présente les résultats obtenus en trois temps : d'abord, une présentation des typologies de réactions obtenues à partir de l'objet discursif du pré fleuri, puis les résultats relatifs aux rapports à la nature qui sous-tendent ces réactions, et finalement, une mise en relation des réactions au pré fleuri avec le milieu socioéconomique des personnes rencontrées. Le cinquième chapitre est l'analyse des résultats. J'y questionne les apports et les limites du design discursif comme outil de promotion de la décroissance et j'examine les différentes composantes à prendre en compte pour la diffusion de la décroissance. Enfin, le dernier chapitre pose un regard critique et personnel sur l'ensemble de la démarche en plus de proposer des pistes de réflexion et de revenir sur les intentions qui me portent.

Chapitre 1. La décroissance et comment la promouvoir selon ses partisans

Ce chapitre est composé de deux parties. La première présente ce qu'est la décroissance. La seconde répond à la question suivante : comment ses partisans s'efforcent-ils de promouvoir la décroissance ?

1.1 La décroissance

D'abord utilisée comme slogan provocateur, « *dont la finalité est surtout de nous faire réfléchir pour nous faire retrouver le sens des limites* » (Latouche, 2022, p.4), elle est devenue une idéologie politique qui s'oppose à la poursuite de la croissance économique illimitée, qu'elle tient pour principale responsable des problèmes sociaux, environnementaux et politiques auxquels nous sommes confrontés.

Selon les partisans de la décroissance (aussi appelés « objecteurs de croissance »), l'objectif d'une croissance infinie implique, d'une part, un épuisement des ressources naturelles, qu'elles soient renouvelables ou non ; d'autre part, une accumulation de déchets. Par ailleurs, la richesse issue de l'exploitation de ces ressources est principalement captée par une minorité de personnes. Cela tient au fait que la croissance économique repose sur différents rapports d'exploitation. Enfin, cette course à la croissance tend à s'imposer à toutes et à tous comme une fin, dont nous ne serions que des moyens. Autrement dit, elle est aliénante.

La décroissance est envisagée comme un geste collectif de rupture avec cette course à la croissance, dans le but de bâtir des sociétés plus soutenables, plus justes et plus démocratiques, en commençant par produire moins, partager plus et décider ensemble (Abraham, 2024, p.39). Elle n'est donc pas une fin en soi, mais une critique de l'ordre en place qui vise une rupture avec la société de croissance pour tendre vers un monde de post-croissance :

« *La décroissance, jusqu'où ? Réponse : vers la « post-croissance », une économie stationnaire en harmonie avec la nature où les décisions sont prises ensemble et où les richesses sont équitablement partagées afin de pouvoir prospérer sans croissance* » (Parrique, 2022, p.15).

Cette harmonie avec la nature à laquelle fait référence Parrique pourrait être défendue par « l'éthique de la terre » formulée par Aldo Leopold, célèbre forestier et écologue reconnu pour ses travaux en matière de protection de l'environnement. Selon Leopold, « *une chose est juste lorsqu'elle tend à préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté biotique. Elle est injuste si ce n'est pas le cas* » (Leopold cité dans Callicott, 2010, p.62). Ce qu'il entend par communauté biotique est l'ensemble des

êtres vivants et des éléments non vivants qui coexistent et interagissent de façon interdépendante dans un même environnement (« communauté biotique », 2023, paragr.1). Ainsi, ce qui est considéré comme « juste » correspond aux actions humaines qui contribuent à la préservation de la communauté biotique, tandis que ce qui est « injuste » renvoie à toutes formes d'exploitation, de domination et de destruction de l'environnement. Dans une perspective de décroissance, cela signifie de porter collectivement un regard critique sur notre rapport de domination avec la nature pour tendre vers une « éthique de la terre ».

Au Québec, l'une des figures écologistes les plus importantes est Serge Mongeau. Il est par ailleurs l'un des plus importants précurseurs de la décroissance et le père fondateur de la simplicité volontaire, un courant de pensée qui a précédé l'arrivée de la décroissance en sol québécois. La simplicité volontaire implique une prise de conscience des mécanismes commerciaux qui incitent à la surconsommation. Il s'agit d'opter pour un style de vie où l'on ne se laisse pas séduire par la facilité qu'offrent les nouveaux produits, « *ce qui était si ardemment désiré perd de son intérêt une fois acquis, les besoins profonds n'étant jamais comblés par les biens matériels* » (Mongeau, 1998, p.238). Ainsi, par la simplicité volontaire, Mongeau propose de « *[choisir] volontairement de vivre sobrement* », de revenir à l'essentiel, c'est-à-dire de prioriser tout ce qui ne peut être acheté : l'amour, le désir d'engagement, la santé, les relations, le partage, la lenteur. Ce mode de vie et de pensée est un premier pas à l'échelle individuelle pour tendre vers la décroissance, mais elle seule ne suffit pas (Liegey, 2023, paragr. 8).

Au cours des dernières années, alors que la situation écologique continue de se dégrader, les élites occidentales ont commencé à prôner la « sobriété ». Ils remettent entre les mains des citoyens et citoyennes la responsabilité de consommer moins ou mieux comme solution à la crise climatique. Or, selon les partisans de la décroissance, « *ce n'est pas la demande qui suscite l'offre. Comment expliquer sinon qu'autant de demandes vitales ne soient pas satisfaites dans nos sociétés, en dépit de l'énormité des moyens de production accumulés ? Ce qui commande la production, c'est la possibilité de réaliser un profit* » (Abraham, 2024, p.24). Il ne faut donc pas s'attaquer au consommateur, mais au producteur. Ici, il n'est pas question de consommer moins, mais de produire moins, de décider ensemble des nouveaux paramètres de la société soutenable dans laquelle nous souhaitons vivre et finalement partager plus, « *en limitant notamment la propriété privée ainsi que les écarts de richesses entre membres de la collectivité* » (Abraham, 2024, p.27).

Yves-Marie Abraham, un des principaux auteurs sur la décroissance au Québec, propose d'adopter quatre principes qui forment l'horizon d'un monde post-croissance : la perspective de subsistance, la perspective communaliste, la perspective biorégionaliste et la perspective *low-tech*.

1.1.1 La perspective de subsistance

Actuellement, le modèle de travail dominant consiste à échanger notre force de travail pour produire des marchandises, en contrepartie d'une rémunération. Tout au long de notre vie, nous dépendrons de ce salaire et tenterons d'accumuler assez d'argent pour payer à notre tour les biens et les services que d'autres produiront pour nous. Le revers de la médaille est que, tout au long de notre vie, les entreprises pour lesquelles nous travaillerons tenteront de tirer un maximum de profit sur notre dos. C'est ainsi que cette quête insatiable de croissance, responsable de la destruction de notre monde et des injustices vécues par les femmes, les minorités, la nature et les salariés, se poursuivra. La perspective de subsistance propose de briser ce cycle et de refuser l'exploitation par le modèle patriarcal dominant. Plutôt que de travailler à l'accumulation de capital et d'enrichir ceux qui polluent le plus, il s'agirait de satisfaire nous-mêmes nos besoins fondamentaux pour ainsi gagner en autonomie et ne plus dépendre du système capitaliste. La perspective de subsistance part du principe que « *les ressources locales et régionales ne sont pas exploitées mais utilisées* » (Mies, 1993, p.17) puisqu'elles servent à répondre aux besoins immédiats de la communauté plutôt que de servir la production de marchandises dans le but d'enrichir un minime pourcentage des membres de la société. Mais, comme nous sommes limités par nos propres compétences, il est impossible d'y arriver seul.e, de là l'intérêt des communs.

1.1.2 Les communs

Un commun est une forme de vie collective qui comprend une communauté, des ressources partagées et un ensemble de règles d'usage qui se basent sur les principes d'autoproduction, de communalisation, de démocratisation et de coopération. Le concept des communs s'inscrit dans une perspective de subsistance, puisqu'il ne vise pas à produire des marchandises, mais plutôt à la production de la vie pour la communauté. En d'autres mots, il cherche à répondre à un ou des besoins fondamentaux d'un groupe d'individus. La communauté est constituée de manière non hiérarchique et se partage les responsabilités de manière démocratique.

Les jardins collectifs sont un exemple de commun. La communauté est composée de personnes qui se rassemblent pour jardiner ensemble dans un espace partagé où les récoltes sont réparties équitablement. Les personnes se partagent les responsabilités, prennent les décisions ensemble et pratiquent l'entraide.

Le jardin collectif devient un lieu d'échanges entre les membres de la communauté qui apprennent collectivement à développer leur autonomie alimentaire.

Sur le plan politique, les municipalités peuvent représenter une forme de commun si elles sont autonomes et démocratiques. Selon l'approche du municipalisme, c'est l'assemblée municipale (du village ou du quartier) qui devrait constituer l'instance politique fondamentale dans nos sociétés.

1.1.3 Les biorégions

Travailler pour sa propre subsistance et celle de nos proches plutôt que de travailler à la production de marchandises éveille toutes sortes de questionnements auxquels nous n'avons jamais pris le temps de nous arrêter pour y réfléchir, puisque d'autres personnes s'en occupent pour nous. Comment sont faites les briques qui recouvrent les murs extérieurs de ma maison ? D'où proviennent-elles ? Combien de personnes sont employées pour les produire ? Si nous nous amusions à lire la fiche descriptive de tous les objets qui nous entourent et à répertorier leur provenance sur une carte, nous constaterions que la grande majorité de ceux-ci proviennent de milliers de kilomètres de leur destination finale. Je n'oserais même pas imaginer faire le même exercice avec les matières premières qui constituent ces objets.

Cette activité nous ferait toutefois réaliser notre dépendance à la mondialisation. Selon Yves-Marie Abraham et plusieurs autres partisans de la décroissance, la biorégion serait le modèle de relocalisation à suivre sur le plan géographique pour se détacher du système économique dominant. La biorégion est un « *espace géographique formant un ensemble naturel homogène, que ce soit pour le sol, l'hydrographie, le climat, la faune ou la flore. La population fait également partie de la biorégion, mais dans la mesure où elle vit en harmonie avec ces données naturelles et où elle en tire sa subsistance à long terme* » (Berg, 2001, p. 30, cité dans Abraham, 2024, p.36). Le concept de biorégion est avant tout une invitation à tirer sa subsistance du territoire sur lequel on vit, plutôt que de continuer à profiter de l'exploitation de territoires et d'êtres humains un peu partout sur la planète. Ainsi, si nous travaillions uniquement à la reproduction de notre subsistance, dans les limites biorégionales, cela engendrerait forcément moins de pollution, puisque nous éviterions énormément de transport, principal émetteur de GES dans la chaîne de production. Par ailleurs, cela impliquerait forcément une plus grande mise en commun, car il s'agirait de rompre avec un mode de vie basé sur l'exploitation disproportionnée des ressources naturelles et du travail humain. Il ne serait donc plus possible de tout posséder, et des systèmes de partage seraient alors privilégiés.

Et si du jour au lendemain, nous nous retrouvions dépourvus de tous ces objets et ces ressources dont nous dépendons, que ferions-nous ? Nous devrions user de notre ingéniosité pour créer et trouver des alternatives, et ce, sans devoir compter sur les ressources se trouvant à l'extérieur des limites biorégionales. De là l'intérêt des *low-tech* qui nous permettent de rester créatif.ve.s tout en respectant les limites de ce que notre région d'appartenance a à nous offrir.

1.1.4 Les *low-tech*

Partons du fait suivant : « *une partie des innovations ne sert qu'à gérer, ou tenter de gérer, la complexité ou les effets négatifs induits par les innovations précédentes* » (Bihouix, 2014, p.82). Ces innovations *high tech* sont pour la plupart promues par le développement durable et, pour les partisans de la décroissance, il s'agit d'une impasse. La poursuite du développement ne peut être durable, puisque cela suppose de continuer à extraire des ressources naturelles qui ne sont pas éternelles. Elles ne se renouvellent pas au même rythme que leur extraction et deviennent de plus en plus limitées. Lorsqu'elles sont épuisées, elles sont remplacées par d'autres « ressources » ou par de nouvelles méthodes et technologies qui, elles aussi, consomment d'autres « ressources », entraînant ainsi un cercle vicieux.

Le progrès technique crée plus de problèmes qu'il n'en résout (Ellul, 1965, p.382). Dans la plupart des cas, les nouvelles technologies ne sont pas soutenables. Elles créent des externalités auxquelles le progrès technique tente de remédier en créant des solutions qui créeront à leur tour, de nouveaux effets néfastes. Ainsi, plutôt que de se retrouver à contrôler la technologie, c'est elle qui nous contrôle. En réponse à ce cercle vicieux, les *low-tech* reposent sur sept principes : « *remettre en cause les besoins (1), concevoir et produire réellement durable (2), orienter le savoir vers l'économie des ressources (3), rechercher l'équilibre entre performance et convivialité (4), relocatez sans perdre les bons effets d'échelles (5), démachiniser les services (6) et savoir rester modeste (7)* » (Bihouix, 2014, p.167).

Une cafetière italienne serait le modèle de cafetière le plus *low-tech* en raison de sa compatibilité avec plusieurs sources d'énergie, du peu d'entretien qu'elle nécessite et du fait qu'elle ne requiert pas l'utilisation d'articles jetables, comme des filtres à café. Son mécanisme simple d'usage et le peu de matériaux et de pièces nécessaires à sa fabrication la rendent facilement recyclable en fin de vie. Toutefois, la conception *low-tech* nous force à pousser la réflexion. Pourquoi consommons-nous du café ? Pour son goût ou pour ses capacités à nous maintenir éveillés ? Avons-nous réellement besoin de café ou de plus d'heures de sommeil ? Dans une perspective biorégionale, le café ne serait pas accessible, puisqu'il provient des pays du sud. Existerait-il d'autres herbes ou aliments locaux qui possèdent des effets

similaires ? Si oui, comment les récolter ou les cultiver pour sa consommation personnelle de manière à respecter le principe de base des *low-tech* de « diminuer notre prélèvement de ressources » (Bihouix, 2014, p. 113) ? Les techniques *low-tech* à favoriser doivent répondre aux trois critères suivants : « ce moyen, ce procédé (1) peut-il bénéficier aux humains sans aggraver la destruction de leur milieu de vie (la Terre) ? [...] (2) est-il accessible à tous les humains, sans créer ni maîtres ni esclaves, tout en restant soutenable? [...] (3) permet-il à ses utilisateurs de mieux se prendre en charge, tout en restant contrôlable ? » (Daly, 1990 ; Illich, 2003 ; Berlan, 2022 ; cité dans Abraham, 2024, p.36).

Bâtir un jardin collectif qui se base sur la permaculture, un système de culture qui s'inspire de la nature est une forme de production *low-tech*. Le jardin collectif est une forme de commun qui incite à un mode de vie à échelle humaine, où les individus subviennent à leur besoin alimentaire selon les limites de leur territoire, élément essentiel au concept de biorégionalisation. Les québécois.es investis dans un jardin collectif ne produiront pas de bananes, et éviteront potentiellement d'en consommer.

1.2 Comment les objecteurs de croissance s'efforcent-ils de promouvoir la décroissance ?

S'engager concrètement dans la décroissance peut consister notamment à dénoncer les effets néfastes de la croissance économique sur l'environnement et la société, à participer à un commun qui répond à des besoins de subsistance, à démontrer la contre-productivité du progrès technique et à opter pour les *low-tech* et à réapprendre à habiter l'espace dans une perspective biorégionale. Prendre part à la décroissance c'est incarner toutes ces manières alternatives de vivre qui favorisent des valeurs de coopération, d'autosuffisance, de démocratie et de communalisation. Soutenir la décroissance c'est aussi s'opposer aux stratégies du développement durable et de croissance verte, des concepts qui maintiennent une vision de la nature comme un réservoir aux « ressources » illimitées et qui perpétuent son épuisement.

Essentiellement, les objecteurs de croissance font la promotion de leurs idées en les exposant dans l'espace public de manière orale ou écrite et en militant en leur faveur, ainsi qu'en participant à des initiatives concrètes qui incarnent les principes de la décroissance présentés plus haut. Mais, qu'est-ce que les principaux partisans de la décroissance proposent comme stratégie de promotion de la décroissance ?

Les auteurs des principaux ouvrages sur la décroissance – *Ralentir ou périr* de Timothée Parrique, *The future is degrowth* de Matthias Schmelzer, Andrea Vetter et Aaron Vansintjan, *La Simplicité volontaire* de Serge Mongeau, *Guérir du mal de l'infini* d'Yves-Marie Abraham, *L'âge des low-tech* de Philippe Bihouix et

de nombreux textes de Vincent Liegey, Agnès Sinaï, Giorgos Kallis et plusieurs autres – ne se posent pas trop de questions sur les stratégies de promotion de la décroissance. Ils argumentent contre la croissance et suggèrent des pistes pour bâtir des mondes post-croissance. Mais ils ne semblent pas trop s'inquiéter de la manière de partager ces idées au plus grand nombre de personnes et notamment à celles et ceux qui ne sont pas des universitaires ou des militants. En soi, écrire un livre constitue un moyen de promotion, mais cela permet-il de promouvoir la décroissance en dehors du milieu académique ? Comment faire pour rejoindre des personnes qui ne sont pas spécialement disposées à lire ce genre d'écrits ? Est-il nécessaire de lire tout ça pour être sensibilisé et participer à la décroissance ?

Deux auteurs suggèrent des pistes intéressantes dans cette perspective : Serge Latouche et la décolonisation de l'imaginaire, d'une part, et Michel Lepesant et les trois pieds politiques de la décroissance, d'autre part.

1.2.1 Latouche et la décolonisation de l'imaginaire

Dans la francophonie, Serge Latouche, économiste, professeur émérite et auteur de plusieurs ouvrages, est l'un des premiers théoriciens de la décroissance. Pour lui, elle a d'abord été un slogan provocateur, puis au fil du temps, la décroissance est devenue une matrice de possibles alternatifs, un projet de transition entre deux mondes, entre la société de croissance et « *un autre monde, un monde de sobriété choisie et d'abondance frugale* » (Latouche, 2022, p.7).

L'une des principales idées véhiculées par Latouche est celle de la décolonisation de l'imaginaire, qui conduit à remettre en question les valeurs clés qui constituent la société occidentale : « *le progrès, l'universalisme, la maîtrise de la nature* » (Latouche, 2005, p.71). Il s'agit de tenter de sortir de l'imaginaire collectif consumérisme dominant, c'est-à-dire, de réaliser que notre esprit a été colonisé par les idéaux du capitalisme et tenter de s'en libérer. L'imaginaire représente l'ensemble des idées qui nous guident quotidiennement et le plus souvent de manière inconsciente. Par exemple, lorsqu'un objet brise, notre réflexe est souvent de le jeter et de s'en procurer un nouveau, alors qu'il pourrait et devrait être de chercher à le réparer. Dans notre imaginaire « consumérisme », nous ne pensons pas spontanément aux alternatives à la consommation. Elles existent cependant, tels les *repair cafés*, qui regroupent des personnes qui s'entraident à réparer des objets. Nous connaissons donc davantage les solutions qui impliquent la consommation que la réparation. Les humains n'ont pas toujours vécu dans des sociétés de croissance. Nos ancêtres vivaient bien plus dans une perspective de subsistance que nous. Ils ne

dépendaient pas des marchandises pour vivre. La décolonisation de l'imaginaire passe donc entre autres par la restitution de ce qui a été oublié.

Latouche prend notamment appui sur les travaux de Cornelius Castoriadis, philosophe, économiste et psychanalyste aux convictions communistes. Castoriadis a passé une grande partie de sa carrière à faire de la recherche sur le rôle, la provenance et l'impact de l'imaginaire sur la société. D'après ce dernier, « *pour qu'il y ait une telle révolution [...] il faut que des changements profonds aient lieu dans l'organisation psychosociale de l'homme occidental, dans son attitude à l'égard de la vie, bref dans son imaginaire. Il faut que l'idée que la seule finalité de la vie est de produire et de consommer davantage - idée à la fois dégradante - soit abandonnée* » (Castoriadis, 2005 cité dans Latouche, 2005, p.9). Sans cette décolonisation, notre imaginaire se retrouve prisonnier des paramètres capitalistes instaurés par la société. Ainsi, selon Latouche, une fois cette décolonisation entamée, nous serons en mesure de percevoir les choses autrement et d'être plus créatifs dans la résolution de problématiques (Latouche, 2005, p.165).

Cela dit, il ne s'agit pas uniquement d'un problème lié à notre imaginaire, puisque, pour la plupart, nous n'avons pas les compétences, le temps et les moyens de réparer nos objets, pour reprendre l'exemple susmentionné. Imaginons l'attachement que nous développerions envers nos objets si nous apprenions à les réparer. Un objet réparé de nos propres mains risque moins de se retrouver dans les ordures prématûrement. Quelles sont les principales idées véhiculées par Latouche pour décoloniser les imaginaires ?

Dénoncer l'industrie publicitaire

Un premier pas pour se libérer de l'imaginaire consumériste serait de s'attaquer à l'industrie publicitaire, principale responsable du « *décervelage de masse. En capturant le désir, jamais assouvi, sous la forme du besoin susceptible d'être satisfait par la consommation de biens marchands, la propagande publicitaire enferme les consommateurs dans une véritable toxicodépendance*

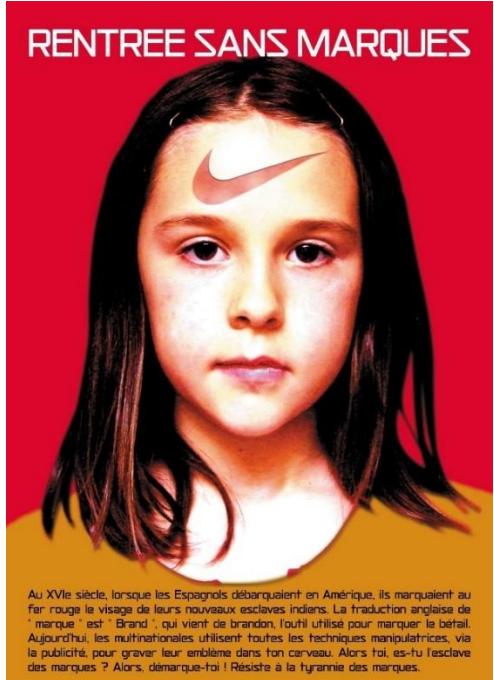


Figure 1 : Casseurs de Pub, 2001

Par exemple, cette affiche créée en 2001, visait à dénoncer l'influence croissante de l'industrie publicitaire sur la jeunesse. Bien que la publicité soit réglementée, elle parvient tout de même à s'infiltrer dans de nombreux espaces du quotidien, que ce soit à l'école ou dans les supermarchés. L'affiche comporte le message suivant : « *Au XVIIe siècle, lorsque les Espagnols débarquaient en Amérique, ils marquaient au fer rouge le visage de leurs nouveaux esclaves indiens. La traduction anglaise de "marque" et "Brand", qui vient de brandon, l'outil utilisé pour marquer le bétail. Aujourd'hui, les multinationales utilisent toutes les techniques manipulatrices, via la publicité, pour graver leur emblème dans ton cerveau. Alors toi, es-tu l'esclave des marques ? Alors, démarque-toi ! Résiste à la tyrannie des marques* » (Casseurs de Pub, 2001).

Élaborer des utopies concrètes basées sur le cercle vertueux de sobriété en huit « R »

La décolonisation de l'imaginaire se ferait aussi à travers la transformation des comportements que Latouche présente sous la forme d'un cercle vertueux de sobriété en huit « R » : réévaluer, reconceptualiser, restructurer, redistribuer, relocaliser, réduire, réutiliser et recycler. Ces huit objectifs interdépendants constituent une stratégie de rupture pour encourager l'essor d'une société de décroissance (Latouche, 2022, p.51). La promotion de la décroissance reposera donc également sur la diffusion de ses comportements vertueux et des utopies concrètes qui en émergent. Celles-ci correspondent à des alternatives radicales et révolutionnaires qui paraissent irréalistes du point de vue de l'imaginaire consumériste dominant, mais qui sont bien réelles. Augmenter la part modale du vélo constitue, dans l'imaginaire collectif, une utopie. Pourtant, en suivant le cercle vertueux de sobriété en huit « R » de Latouche, nous pourrions commencer par : (1) repenser la place de l'automobile individuelle dans nos vies ; (2) redéfinir le concept de mobilité en misant sur la qualité de vie que nous procure le vélo plutôt que sur l'efficacité de l'auto ; (3) adapter les infrastructures urbaines existantes pour favoriser les modes de transport actifs ; (4) allouer autant de financement aux projets destinés aux déplacements actifs qu'à ceux consacrés au transport motorisé ; (5) encourager les déplacements locaux en revitalisant les commerces de proximité ; (6) réduire nos déplacements ; (7) partager une voiture avec des amis ou utiliser

les services d'autopartage ; (8) se procurer un vélo usagé. Comment diffuser les utopies concrètes résultant du cercle vertueux en huit « R » ?

Compter sur les catastrophes

Dans son livre, *La décroissance*, Latouche soulève la nécessité des électrochocs pour déclencher le processus de décolonisation de l'imaginaire. D'après lui, si nous n'agissons pas, ce n'est pas par manque de connaissance ou d'imagination, mais parce que nous avons été « apprivoisés » par le système capitaliste, et ayant perdu notre capacité critique, il est maintenant difficile d'en sortir. De là l'intérêt des électrochocs provenant de ce qu'il appelle la pédagogie des catastrophes, « *pour rendre désirable la mise en œuvre, dans la durée, du changement, il faut compter sur la décolonisation de l'imaginaire, mais pour commencer à agir dans l'immédiat pour notre survie et relever le défi de la décroissance, un électrochoc est nécessaire. C'est là qu'intervient la pédagogie des catastrophes* » (Latouche, 2022, p.108-109). Les catastrophes produisent un déclic, une sorte d'apprentissage qui nous donne l'occasion de prendre conscience de l'urgence. Cette expression provient de Denis Rougemont, un écologiste précurseur de la décroissance, « *je sens venir [...] une série de catastrophes organisées par nos soins diligents quoique inconscients. Si elles sont assez grandes pour réveiller le monde, pas assez pour tout écraser, je les dirai pédagogiques* » (Rougemont, 1977 cité dans Latouche, 2022, p.109). Toutefois, tout le contraire peut se produire. Les géants capitalistes peuvent profiter des situations catastrophiques pour développer de nouvelles opportunités de marché qui agraverait la situation. Une fois de plus, l'industrie publicitaire se retrouverait complice d'encourager le bien-être matériel destructeur.

Le rôle clé de l'art

Dans son dernier chapitre de *La décroissance*, Latouche conclut en soulignant le rôle de l'art pour nous aider à retrouver la capacité à nous émerveiller et à construire la société de décroissance. Selon Latouche, « *l'art possède la propriété quasi magique de nous transporter dans un ailleurs insaisissable [...] il s'agit de ressusciter la faculté d'émerveillement devant la beauté du monde qui nous a été donnée, que le productivisme saccage par sa prédateur et que le consumérisme s'efforce de détruire par la banalisation marchande* » (Latouche, 2022, p.122). L'art, avec ses propriétés magiques, aurait le pouvoir de « *réenchanter le monde* ». Par conséquent, pour retrouver notre capacité à nous émerveiller, il suggère l'aide des personnes qui estiment que l'art constitue une valeur indispensable à la société et qu'il décrit comme étant « *[des] spécialistes de l'inutile, du gratuit, du rêve, des parts sacrifiées de nous-même* » (Latouche, 2022, p.122).

En somme, pour Latouche, une bonne manière de promouvoir la décroissance consiste à « dénaturaliser », à remettre en question les évidences sur lesquelles reposent les sociétés de croissance. Ainsi, plusieurs questions se posent. Devrait-on s'attaquer à l'industrie publicitaire comme les casseurs de pub et tourner au ridicule les discours publicitaires ? Promouvoir des utopies concrètes qui préfigurent ce à quoi pourrait ressembler un monde post-croissance ? Compter sur la pédagogie des catastrophes pour nous motiver à agir ? Ou finalement, s'en remettre à l'art pour nous aider à réenchanter le monde et à retrouver notre capacité à nous émerveiller ?

1.2.2 Michel Lepesant et les trois pieds politiques de la décroissance

Michel Lepesant est l'un des principaux promoteurs de la décroissance en France. Professeur de philosophie à la retraite et militant-chercheur de la décroissance, il a participé à la réalisation de plusieurs projets : une association pour le maintien d'une agriculture paysanne (AMAP), une association de producteurs consommateurs et une monnaie locale complémentaire. Il est également le fondateur d'un parti politique, le Mouvement des Objecteurs de croissance, et d'une association politique : la Maison commune de la décroissance.

Dans son ouvrage, *Politique(s) de la décroissance : Propositions pour penser et faire la transition*, Lepesant présente la décroissance comme étant la transition et le trajet entre une société de croissance et une société post-croissance (Lepesant, 2013, p.19). Il insiste sur le choix du mot transition plutôt que transformation, puisque « *celui qui "transite" passe d'une pièce à l'autre ; celui qui la transforme y reste, et se contente d'en changer le papier peint* » (Lepesant, 2013, p.11). Lepesant soutient que la stratégie pour passer des sociétés de croissance aux sociétés post-croissance repose sur la combinaison de trois types d'actions interdépendantes qu'il nomme les trois pieds politiques de la décroissance, soit le pied des alternatives concrètes, le pied du projet et le pied de la visibilité : « *mener des alternatives concrètes à l'échelle locale, en tirer un projet de société et lui donner une visibilité politique la plus large possible* » (Pollet, 2017, paragr. 1). Ces trois pieds politiques sont tous reliés à des verbes d'action : Faire (alternatives concrètes), Dire (projet idéologique) et Agir (visibilité politique).

Le pied des alternatives concrètes (Faire)

Aussi appelé expérimentations et utopies concrètes, ce type d'action est déployé à l'échelle individuelle ou collective. Lepesant relie ce type d'action à ce qu'il appelle le Faire, soit le fait d'expérimenter à l'échelle du quotidien de nouvelles manières de vivre, « *le Faire politique des décroissants passe par l'implication personnelle dans des "alternatives concrètes", toutes ces expérimentations qui construisent*

sans attendre d'autres sociétés possibles : pour se nourrir, prendre soin et se soigner, échanger, habiter, produire, consommer, apprendre, bâtir, transporter, se cultiver, s'informer » (Lepesant, 2013, p.85). Par exemple, l'association pour le maintien d'une agriculture paysanne (AMAP) à laquelle Lepesant a contribué est une alternative concrète. Les AMAP reposent sur un partenariat entre les agriculteur.trice.s et les consommateur.trices qui s'engagent à préfinancer la production en échange de produits frais et locaux durant une période donnée. Basé sur un lien de solidarité, ce type d'alliance permet de soutenir une agriculture de proximité qui peine parfois à subsister. Les circuits courts permettent une plus grande autonomie pour les producteur.trice.s qui ne dépendent plus (autant) du financement des institutions, en plus d'une autonomie alimentaire plus importante pour les consommateur.trice.s. De plus, il s'agit d'un mode de production responsable qui limite l'utilisation d'intrants chimiques nocifs pour la santé humaine et pour l'environnement. Ces éléments constituent tous des principes essentiels à la décroissance.

Contrairement à Latouche, Lepesant ne croit pas que la première rupture pour promouvoir la sortie de l'économie productiviste passe par la décolonisation de l'imaginaire, « *car celle-ci ne peut se construire qu'à partir du Faire de la décroissance* » et plus précisément, à partir d'une accoutumance au contact d'alternatives concrètes, « *la décolonisation de l'imaginaire résulte de l'amapisation de nos usages, de notre accoutumance à la décroissance, et non pas l'inverse* » (Lepesant, 2013, p.84). C'est à partir de cette accoutumance que naît une prise de conscience : « *ce n'est pas la prise de conscience qui éclaire la situation, c'est l'inverse ; c'est la situation qui doit créer les conditions favorables d'une lente prise de conscience* » (Lepesant, 2013, p.80). Ce qu'il entend par « amapisation » est une accoutumance directe, soit de s'impliquer par exemple dans l'alternative concrète qu'est l'association pour le maintien d'une agriculture paysanne. Il insinue qu'à force de prendre part à une AMAP, notre imaginaire commence à percevoir les choses différemment et ainsi se produit la décolonisation de l'imaginaire.

Le pied du Projet (Dire / Penser / Comprendre)

Regroupées ensemble, les alternatives concrètes ont vocation à constituer une masse critique suffisante pour provoquer une évolution de la société : « *[B]ien conscients de l'insuffisance de ces alternatives prises une par une, nous comptons sur un effet de masse critique comme levier de la transformation sociale et écologique que nous pratiquons déjà : c'est là une stratégie de basculement par la puissance des minorités visant à construire ou à s'associer à des mouvements sociaux et écologistes, plutôt qu'une stratégie de renversement par le pouvoir d'une majorité* » (Lepesant, 2013, p.101). Par exemple, les alternatives concrètes liées à l'alimentation, telles que les AMAP, les épiceries solidaires, les cuisines collectives et les jardins collectifs, pourraient finir par atteindre une masse critique suffisante pour commencer à faire

changer la société en matière d'alimentation. Même chose en ce qui concerne les moyens de se déplacer : « *Les vélos n'ont pas besoin d'être plus nombreux que les voitures ; un vélo individuellement est un pot de terre contre le pot de fer automobile ; mais atteint et dépassé un certain seuil, la masse critique est suffisante pour imposer à la masse bien supérieure des non-vélos la vitesse du flux* » (Lepesant, 2013, p.79). Il n'est donc pas question de quantité, puisque cinq vélos peuvent réussir à ralentir une vingtaine de voitures et toutes les activités économiques y étant rattachées, de là l'explication du « basculement par les minorités ».

Mais, pour ce faire, il y a aussi un travail idéologique à mener. C'est ce que Lepesant appelle le pied du projet, ou du Dire. Lepesant fait la distinction entre un programme et un projet; pour lui, « *un projet est un "récit" ; un programme est une "liste"* » (Lepesant, 2013, p.99). Ainsi, le projet renvoie à une projection à long terme, alors qu'un programme est à court terme. Ensemble, les alternatives concrètes arrivent à créer de nouveaux récits qui se solidifient par un travail de réflexion pour ainsi produire un Projet de décroissance. Il est primordial que les alternatives concrètes et le travail d'élaboration d'un projet de société post-croissance soient réalisés ensemble.

Seulement, pour Lepesant, il est capital que la théorie (Comprendre) provienne de la pratique (Faire), « *car les expériences historiques nous ont largement appris que quand le Comprendre précède le Faire, alors ce Comprendre est celui de quelques-uns, éclairés, forcément éclaireurs, et le Faire est celui des autres, de tous les autres, "les gens". Et que dans ce cas, le Comprendre éclairé - comme il a existé un despotisme éclairé - n'est pas un Faire mais un « Faire faire », c'est-à-dire du Pouvoir* » (Lepesant, 2013, p.63). En d'autres mots, lorsque la théorie précède la pratique, elle provient des éclairés, soit de personnes qui ont tiré leurs connaissances à partir de relations de pouvoir en faisant faire le travail pratique par d'autres. Il propose plutôt d'appliquer la pratique (Faire) et la théorie (Comprendre) en même temps, ce qu'il appelle la pédagogie de la décroissance qui consiste « *non pas à Comprendre avant de Faire, mais à Faire en s'interrogeant* » (Lepesant, 2013, p.14). Pour lui, « *la théorie qui vient imposer au réel ses préjugés et ses abstractions doit être radicalement critiquée ; non pas pour rejeter toute théorie, mais pour exiger que la théorie provienne de la pratique* » (Lepesant, 2013, p.94).

Le pied de la visibilité (Agir)

Le pied de la visibilité désigne le travail militant qui consiste à faire valoir les idéaux politiques de la décroissance par l'Agir, c'est-à-dire par la participation à des mouvements sociaux, soit dans le respect des lois, soit en les transgressant. Toutefois, Lepesant ne croit pas à la prise de pouvoir institutionnel, mais

plutôt à une « *une stratégie de basculement par les minorités, une stratégie de masse critique* » (Lepesant, p.101, 2013). Pour Lepesant, la stratégie de la masse critique suppose une attitude d'ouverture, elle doit prendre en considération tout le monde, « *la masse critique, ce sont bien des vélos au milieu des voitures et pas des pistes cyclables réservées aux vélos* » (Lepesant, 2013, p.83). Ce qu'il entend par là est que la décroissance ne doit pas être rendue visible uniquement auprès de ceux qui partagent ses convictions, mais doit sortir des sentiers battus pour tenter de rejoindre une plus grande part de la population. Le pied de la visibilité a donc la responsabilité de rendre la décroissance accessible auprès de toutes et de tous. Il s'agirait d'une erreur stratégique que de « *penser que pour changer la société il suffit de ne s'adresser qu'aux militants et ne convaincre que les militants* » (Lepesant, 2013, p.76). La décroissance s'adresse-t-elle à tout le monde ou y aurait-il un groupe en particulier à cibler ?

D'après le sociologue Jean-Baptiste Comby, il y aurait un intérêt à former une alliance avec la petite bourgeoisie culturelle. Dans son livre *Écolos, mais pas trop... : les classes sociales face à l'enjeu environnemental*, il propose une analyse sociologique des rapports entre les classes sociales et l'écologie. Selon lui, la petite bourgeoisie culturelle est la classe sociale la plus disposée à être politisée sur les enjeux écologiques, notamment parce que leur « *accumulation de capitaux culturels accroît significativement la probabilité d'être exposé aux thématiques environnementales* » (Comby, 2024, p.74). De ce fait, la petite bourgeoisie culturelle est plus réceptive aux discours écologiques critiques et disposée à remettre en question les normes dominantes. Tandis que la classe dominante s'inscrit dans la logique du capitalisme vert, elle est plus encline à consommer et à produire des « *inventions de l'écologie non capitaliste converties en innovations marchandes* » (Comby, 2024, p.39), contribuant ainsi davantage à aggraver les problèmes environnementaux qu'à les résoudre. La classe populaire, quant à elle, est la plus exposée aux nuisances environnementales, mais elle adopte des modes de vie bien moins polluants que ceux de la classe dominante. Il serait insensé et injuste de cibler cette population qui n'a pas d'autre choix que de « *faire passer la fin du mois avant la fin du monde* » (Comby, 2024, p.27).

En allant chercher l'appui de la petite bourgeoisie culturelle, il s'agirait de former une masse critique qui « *permettrait sans doute de faire primer des intérêts convergents contre un ennemi commun - les "criminels climatiques" et ceux qui les soutiennent - sur les oppositions entre "bobos" méprisants, activistes jugé.es hors des réalités et beaufs supposés pollueurs. C'est là toute la stratégie d'une écologie révolutionnaire : établir un bloc majoritaire pour encourager une lutte des classes ayant l'écologie comme levier et comme boussole* » (Comby, 2024, p.29).

Enfin, selon Lepesant, il ne suffit pas de dénoncer la société de croissance ou de proposer des solutions isolées, mais bien de mettre en place simultanément les trois pieds politiques de la décroissance. Déployer à l'échelle individuelle ou collective des initiatives concrètes qui constituent ensemble une masse critique suffisante pour en tirer un projet de société et le rendre visible grâce à un travail militant et politique pour rejoindre le plus grand nombre de personnes.

Comment aller plus loin ?

Que retenir de ces réflexions ? Plutôt que de concentrer nos efforts à critiquer la croissance, diffusons des alternatives concrètes qui préfigurent ce à quoi pourrait ressembler un monde post-croissance. Il est peut-être plus facile d'être exposé à une alternative et, par la suite, comprendre qu'elle a été créée afin de résoudre un problème. L'idée derrière ce mémoire est donc de tenter de démontrer que l'exposition à des alternatives concrètes peut être un bon moyen de décolonisation de l'imaginaire et de promotion de la décroissance : ce que propose le design discursif.

Chapitre 2. Le design discursif pour décoloniser les imaginaires ?

Bien que les trois pieds politiques de la décroissance de Lepesant soient interdépendants, il pourrait s'avérer risquer de miser sur le projet idéologique pour promouvoir la décroissance, puisqu'il vient inévitablement se confronter aux barrières de connaissances. Et même si l'intention du pied de la visibilité est de rejoindre le plus grand nombre, il reste que la participation citoyenne à des élections, des manifestations et des pétitions requiert un niveau d'engagement qui n'est pas inné à tout le monde. Le pied des alternatives concrètes semble donc être le moyen le plus prometteur pour promouvoir la décroissance hors du milieu académique.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre 1, Latouche et Lepesant s'entendent sur le concept de décolonisation de l'imaginaire pour libérer les esprits des normes, des valeurs et des représentations imposées par la course à la croissance illimitée. Toutefois, Lepesant ne considère pas que la décolonisation de l'imaginaire est la première rupture à provoquer pour sortir de l'économie productiviste. Au contraire, c'est la prise de conscience qui mène à la décolonisation de l'imaginaire et celle-ci ne peut survenir qu'à la suite d'une accoutumance à des alternatives concrètes. Ce sont donc les expériences vécues, la familiarisation et l'engagement actif dans des alternatives concrètes qui mènent à la décolonisation de l'imaginaire.

Dans ce mémoire, j'explore l'idée qu'une accoutumance « indirecte » à des alternatives concrètes, soit d'être spectateur.trice d'un nouvel usage ou être exposé à des alternatives concrètes au quotidien pourrait être une piste intéressante de promotion de la décroissance. De cette accoutumance naîtrait petit à petit une décolonisation de l'imaginaire. Les objets « étrangement familiers » du design discursif pourraient servir cette accoutumance progressive.

2.1 Alternatives concrètes et objets discursifs

Pour ceux qui ne connaissent pas ou qui n'adhèrent pas à la décroissance, les alternatives concrètes qu'elle propose semblent souvent impossibles à mettre en œuvre. C'est là que le design discursif pourrait entrer en jeu. Le design discursif a le pouvoir d'influencer ce que les gens pensent en créant de drôles d'objets aux caractéristiques « étrangement familières » qui « visent à provoquer la réflexion du public [...] [et qui] jouent un rôle essentiel dans les récits et l'imagination de nouvelles situations ou de nouveaux avenir possibles » (Tharp & Tharp, 2018, p.38, traduction libre). Puisque le but du design discursif est de susciter des réflexions et de transmettre des idées, pourquoi ne pas prendre des alternatives concrètes

issues de la décroissance et les appliquer à la démarche de design discursif comme outil de décolonisation de l'imaginaire ? Comme le but du design discursif est de créer de la dissonance par ses objets aux caractéristiques étrangement familières et que la décolonisation de l'imaginaire tente également de « dénaturaliser » certaines façons de penser et de faire, leur combinaison apparaît prometteuse.

Les publicités réalisées par les Casseurs de Pub s'apparentent au design discursif comme moyen de promotion de la décroissance, tout comme certains romans de science-fiction de Françoise d'Eaubonne. Les publicités que créaient les Casseurs de Pub peuvent être considérées comme une forme de design discursif, puisqu'elles n'étaient pas destinées à des fins commerciales ou utilitaires, mais avaient comme objectif de susciter des réflexions et de provoquer l'auditoire sur l'absurdité du consumérisme. Il s'agit d'un des moyens répertoriés qui se rapproche le plus du design discursif ayant comme cible la promotion de la décroissance. De son côté, Françoise d'Eaubonne – écrivaine, militante radicale française et figure fondatrice de l'écoféminisme – a également contribué à l'édification de la pensée décroissante d'un point de vue féministe (Sigrist, 2021, p.16). Essentiellement, les théories écoféministes montrent que les oppressions vécues par les femmes, les minorités et la nature sont les conséquences d'un même système, le capitalisme patriarcal. Une partie de son œuvre repose sur la science-fiction, un genre littéraire qu'elle mobilise pour illustrer des mondes où le patriarcat n'aurait plus le contrôle. Le recours à la science-fiction se rapproche de la pratique du design discursif, puisque tous deux tentent de présenter de nouveaux imaginaires.

Parmi les pistes de décolonisation de l'imaginaire, Latouche suggère l'idée que l'art aurait le pouvoir « *magique* » de nous transporter dans d'autres univers et de faire revivre notre capacité d'émerveillement (Latouche, 2022, p.122). Le design discursif aurait aussi les capacités de réenchanter le monde, en étant plus proche du quotidien : « *nous attendons de l'art qu'il soit choquant et extrême. Le design [discursif] doit être plus proche du quotidien, c'est de là que vient son pouvoir de dérangement* » (Dunne & Raby, cité dans Tharp & Tharp, 2018, p.95). Le quotidien est un aspect essentiel de la décolonisation de l'imaginaire puisque cette dernière implique une accoutumance. Le design discursif pourrait alors permettre d'exemplifier des alternatives concrètes à l'échelle du quotidien et de contribuer à l'accoutumance des idées et des valeurs véhiculées par ces objets.

2.2 La démarche de design discursif

L'ancrage théorique de ce mémoire se base sur l'ouvrage *Discursive Design : Critical, Speculative and Alternative Things* de Stéphanie Tharp et Bruce Tharp (MIT Press, 2018). Le couple enseigne à ce jour à l'Université d'art et de design du Michigan. Bruce Tharp détient un baccalauréat en ingénierie mécanique, un master en design industriel, ainsi qu'une maîtrise et un doctorat en anthropologie. Pendant deux ans, il a vécu avec une communauté Amish pour étudier leur culture matérielle. Stéphanie Tharp, quant à elle, a effectué un master en design industriel et une licence en ingénierie mécanique. Le design discursif étant une pratique encore émergente, l'intention des auteurs en rédigeant ce livre était de combler un manque dans la littérature sur le sujet, d'encourager la pratique du design discursif dans différents domaines et d'aider à distinguer le design discursif des autres pratiques créatives, plus particulièrement l'art.

L'ouvrage *Discursive design* est divisé en trois parties. La première décrit les fondations du design discursif, les types d'approches, les principaux domaines d'application, etc. La deuxième partie présente de manière théorique les neuf aspects centraux du design discursif : intention, compréhension, message, scénario, objet, audience, contexte, interaction et impact. Il s'agit, en quelque sorte, des neuf étapes à suivre pour appliquer une démarche de design discursif. La dernière partie repasse sur ces neuf aspects, mais à partir de la pratique. Tous les chapitres présentent une grande variété d'exemples. L'un d'eux est le *Homeless Vehicle Project*, une expérience de design discursif qui a été déployée de 1987 à 1989 dans les rues de New York par Krzysztof Wodiczko (voir Figure 2) :

« *The Homeless Vehicle is a response to the crisis of urban homelessness. It is a vehicle designed to accommodate the daily needs of the homeless by providing them with spaces for sleeping, washing, toileting, and collecting cans. The Homeless Vehicle design arose out of feelings of unacceptability regarding homelessness. While pragmatically responding to the homeless' needs the appearance and function of the Homeless Vehicle aims at provoking public attention [to] the unacceptability of such needs... The vehicle takes responsibility in responding to the needs that should not exist in a civilized world but which unfortunately do exist... [T]he scandalous needs and functions (such as the need for a homeless vehicle) must be articulated through scandalous design form. The « utopia » of the vehicle is based on the assumption that its articulating function and scandalizing presence and appearance will contribute to better public consciousness regard unacceptable homeless situation, and in this way will contribute to the transformation of political and ethical reality toward the new situation in which the homelessness will no longer exist and in*

consequence there would be no longer a need to respond to the needs of the homeless-hence there would be need for design of the homeless vehicle itself » (Tharp & Tharp, 2018, p.448-449).



Figure 2 : Homeless Vehicle project, 1988, Source : <https://www.krzysztofwodiczko.com>

Cet exemple du *Homeless Vehicle Project* permet d'illustrer les neuf étapes du design discursif. D'abord, les intentions. Celles-ci étaient d'informer, de provoquer et de rappeler l'existence de cette crise à un public, qui n'est pas en situation d'itinérance. À des fins de crédibilité, de responsabilité éthique et d'efficacité, le designer se devait d'avoir une bonne compréhension des enjeux mobilisés. Ce faisant, celui-ci se devait d'être accompagné d'experts tout au long de la démarche et d'avoir fait suffisamment de recherche. Une fois que cela était fait, le designer était en mesure de créer l'objet. Dans ce cas-ci, il s'agissait d'un véhicule pour répondre aux besoins quotidiens non comblés des personnes en situation d'itinérance. N'étant pas familier, le véhicule suscite l'attention de l'auditoire et suscite des réactions

parfois fortes, puisque l'objet s'apparente à une cage traînée par son propriétaire. Ainsi, à travers l'objet, le designer transmettait un message quant à l'injustice sociale que vivent ces personnes dont les besoins primaires devaient être comblés au moyen de ce véhicule. Utilisé par de vraies personnes en situation d'itinérance, le public pouvait ainsi mieux imaginer le scénario et l'injustice vécue (devoir dormir dans une « cage »). Les rues de New York et plus précisément la mise en scène à l'avant de la Trump Tower comme contexte d'expérimentation sont très représentatives des problèmes d'écart de richesse dénoncés. Le designer pouvait rester sur les lieux de l'expérimentation afin d'interagir avec le public pour l'accompagner dans sa réflexion. Finalement, l'impact recherché pouvait être de revendiquer de meilleures conditions d'hébergement notamment pour ces personnes et, ultimement, de transformer la société pour mieux soutenir ces personnes en situation d'itinérance.

Durant l'expérimentation, certains membres du public peuvent croire qu'il s'agit d'une solution concrète déployée par la Ville, alors que d'autres constatent rapidement l'aberration de ce produit. De là surgit la possibilité d'un débat sur un sujet qui était autrement invisibilisé. Ainsi, le design discursif, par sa démarche concrète, aide à rendre visible des enjeux sociaux et environnementaux.

2.3 Le pré fleuri comme objet discursif pour décoloniser l'imaginaire associé à la « pelouse »

Dans ce mémoire, je mobilise la démarche de design discursif dans le but de promouvoir la décroissance auprès des personnes vivant en banlieue. L'objet discursif ne vise pas à critiquer la croissance, mais plutôt à présenter des pratiques différentes incarnant, dans une certaine mesure, ce que pourrait être un monde post-croissance. Mon objet discursif, le « pré fleuri » est une alternative concrète à la « pelouse » et le moyen de décolonisation de notre imaginaire concernant le rapport à la nature.

Comme souligné dans le chapitre 1, revoir notre rapport à la nature est au cœur du projet décroissanciste. Si la crise environnementale est telle qu'elle est aujourd'hui, c'est que « *la plupart des gens n'ont plus de contacts avec la nature et s'en trouvent dénaturés* » (Mongeau, 2017, p.16). En banlieue, le contact le plus immédiat que nous avons avec la nature se trouve sur nos terrains, mais, pour la plupart, ils sont recouverts de pelouse, qui est loin d'être « naturelle ». La pelouse incarne bien la relation de la société occidentale avec la nature, reposant sur une volonté de maîtrise de celle-ci. Tout comme Serge Mongeau, je souhaite faire reconnaître « *que nous faisons partie de la nature et que nous n'avons pas à la dominer* » et ainsi promouvoir un rapport de collaboration avec la nature plutôt que de domination (Mongeau, 2017, p.105). Dans l'univers banlieusard, la pelouse parfaitement verte et bien coupée, c'est la norme. Le design

discursif pourrait être une démarche pertinente pour décoloniser notre imaginaire concernant notre rapport de domination avec la nature.

2.3.1 La pelouse et l'imaginaire qu'elle sous-tend

La pelouse est un « *terrain couvert d'herbe maintenue rase par des fauches fréquentes* » (Larousse, n.d). Elle est généralement constituée de gazon, un mélange de graminées sélectionné par l'Homme. Le gazon n'a donc rien de naturel et se retrouve uniquement dans des zones anthropiques. Considérée comme une monoculture, la pelouse est continuellement envahie de « mauvaises herbes », puisque la nature tente de rééquilibrer la diversité des espèces. Ce cercle vicieux auquel font face plusieurs propriétaires de pelouse est le résultat du mécanisme d'autorégulation de la nature, soit l'une « *des caractéristiques de la nature de ne pas tolérer une trop grande prédominance d'une espèce et de rétablir la diversité par des mécanismes comme la maladie, les catastrophes climatiques ou autres, l'arrivée de nouveaux prédateurs, etc.* » (Mongeau, 2017, p.56). Plus les gens passent la tondeuse afin d'éliminer visuellement l'apparence des « mauvaises herbes », plus le gazon a de la difficulté à pousser et moins le sol est perméable. Selon le guide d'aménagement et d'entretien durables des propriétés résidentielles réalisé par le regroupement des organismes de bassin versant du Québec, il serait donc préférable de réduire les surfaces gazonnées, puisque celles-ci sont moins perméables contrairement à celles composées de plantes en raison de leurs racines qui retiennent mieux l'eau (ROBVQ, 2023, p.9). La pelouse n'est donc pas un recouvrement idéal en raison des enjeux d'inondation.

Toutes sortes de produits ont été créés afin de maintenir le rendement d'une magnifique pelouse sans la moindre trace de mauvaises herbes. L'utilisation d'engrais, de pesticides et d'herbicides était bien perçue jusqu'à ce que l'on constate leur dangerosité pour les humains et l'environnement. Aujourd'hui, alors que la plupart de ces produits sont réglementés ou tout simplement bannis, le gazon, lui, n'est pas remis en question. Pourquoi continuons-nous à passer plusieurs heures par été à nous battre contre un recouvrement de sol qui prive les pollinisateurs de leur habitat, qui contribue aux îlots de chaleur, en plus d'être énergivore en eau et en énergie ?

La première pelouse aurait fait apparition dans les jardins de Versailles du roi Louis XIV vers la fin du 17e siècle. Ce concept de tapis vert se serait par la suite répandu dans toutes les monarchies européennes, illustrant ainsi la fortune des personnes qui pouvaient se permettre de consacrer leur terrain à des fins décoratives plutôt qu'alimentaires. Quelques dizaines d'années plus tard, un paysagiste anglais aurait repris le concept de la pelouse, mais dans un style moins symétrique et ordonné que son prédécesseur

français, et c'est ce qui a donné le jour aux jardins à l'anglaise. Ce type d'aménagement est reconnu pour son irrégularité et sa grande variété de plantes, de couleurs, de formes, de là, son aspect dit plus « naturel », bien qu'il soit créé de toutes pièces par l'Homme. L'un des événements importants de l'histoire de la pelouse est la création du golf par les Hollandais. Ce sport s'est largement répandu lorsque le matériel d'entretien s'est perfectionné. À l'époque des jardins français et anglais, la pelouse était entretenue par le bétail ou était fauchée à la faux. Comme le golf était (et l'est encore) uniquement accessible à la classe sociale aisée, cela a contribué au symbole de puissance et de richesse de ce type d'aménagement de terrain.

C'est dans les années 50, à la suite de la Seconde Guerre mondiale, que la pelouse s'est démocratisée en Amérique du Nord. Le rêve américain a énormément joué en faveur de son essor en raison de la construction sociale de la pelouse verte parfaite. Claude Lavoie, biologiste et professeur titulaire à l'École supérieure d'aménagement du territoire et de développement régional de l'Université Laval, est l'un des principaux experts invités dans la sphère médiatique québécoise pour aborder la question de la pelouse et tout ce qui l'entoure. Dans un article du journal *La Presse*, il rapporte que la symbolique de réussite de la pelouse est due à l'émancipation de la classe ouvrière dans les banlieues, « *jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, la norme sociale était tout autre et tendait davantage du côté de la friche que du gazon parfait, jusqu'alors l'apanage des classes aisées. Si la norme a changé au sortir de la guerre, c'est que la croissance économique a amené les citadins à quitter la ville pour la banlieue et à s'installer dans des maisons modestes, mais dotées de grands terrains propices à la pelouse* » (Lavoie, 2024, cité dans Simard, 2024, paragr. 6). Dans une autre entrevue donnée à la radio, Claude Lavoie ajoute qu'à l'époque, « *avoir une pelouse chez soi, c'est un synonyme qu'on s'est sorti de la misère* » (Lavoie, 2024, cité dans Dugal, 2024).

L'évolution de la pelouse et sa conservation à travers le temps démontrent bien qu'elle a su se tailler une place de choix dans l'imaginaire dominant québécois. Sa symbolique de réussite donne une première impression du statut social de son « propriétaire ». Le terrain en façade de résidence joue aussi le rôle de vitrine pour le voisinage. Les gens y mettent en valeur des objets décoratifs représentatifs de leurs croyances, tant religieuses, que politiques ou mystiques. Il peut s'agir de sculptures, de gargouilles, de statuettes de la Vierge Marie, de décos d'Halloween, de pancartes électorales ou de nains de jardin.

Au Québec, en banlieue, le même aménagement paysager standard se déploie sur la plupart des terrains : les plantes sont disposées de manière symétrique le long de la maison et le gazon occupe près de la totalité du terrain restant. Le gazon en plaques est la manière la plus rapide de recouvrir son terrain,

contrairement aux semences qui peuvent prendre plusieurs semaines avant d'atteindre une certaine densité. Les producteurs sèment dans leurs champs un mélange de graines de graminées, et, une fois à maturité, ils prélevent le gazon en s'assurant de laisser une fine couche du sol dans lequel il était planté, lui donnant ainsi littéralement l'allure d'un tapis roulé. Le gazon est par la suite vendu en rouleau dans tous les bons « centres jardins ». Il suffit ensuite de le dérouler et de garnir sa plate-bande de quelques plantes annuelles et, en une journée, vous aurez le même terrain que tout le voisinage.

Selon un portrait-diagnostic sectoriel de l'horticulture ornementale réalisé par le Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation, en 2022, le secteur québécois du gazon en plaques représentait un marché total de 27 millions de dollars (MAPAQ, 2022, p.21). Le secteur du gazon en plaque a d'ailleurs connu quelques baisses de ses ventes en raison de la diminution des constructions de maisons unifamiliales, et cela s'expliquerait par la hausse de construction de logements multiples, laissant ainsi moins d'espace de terrain à aménager (MAPAQ, 2022, p.21). Par exemple, pour l'arrondissement du Vieux-Longueuil où s'est déroulée l'expérimentation, en vertu de l'article 4.8.1 du *Règlement 01-4501 de zonage de l'Arrondissement du Vieux-Longueuil*, une case de stationnement par logement est requise pour les habitations multifamiliales comptant de 4 à 6 logements (Arrondissement du Vieux-Longueuil, 2025, p.71). Au-delà de 7 logements, il faut prévoir 1,25 case de stationnement par logement. Dans le contexte actuel de crise du logement, la tendance à démolir les habitations unifamiliales pour construire des logements multifamiliaux contribue à la réduction des espaces verts en raison du nombre de stationnements qui se multiplie. Cela entraînerait donc une augmentation des espaces minéralisés, et d'après un article de *Québec Vert*, une fédération d'associations de professionnels et d'entreprises œuvrant en horticulture, nous devrions davantage nous opposer aux recouvrements inertes plutôt qu'à la pelouse (Bisson, 2024, paragr.3). La mission de la fédération est de « *représenter et de promouvoir le secteur de l'horticulture ornementale, environnementale et nourricière, et d'en favoriser la croissance dans une perspective de développement durable* » (Québec Vert. s. d., paragr.2). Le président actuel du conseil d'administration de la fédération est Philippe Cassie, un franchiseur du réseau international *Weed Man* au Québec, une entreprise d'entretien de pelouse qui effectue des services de fertilisation, de traitement contre les mauvaises herbes et de contrôle des insectes nuisibles.

Dans son rapport annuel de 2023, à la section « Soutenir l'adaptation aux changements climatiques », *Québec Vert* rapporte avoir collaboré avec l'association des producteurs de gazon du Québec et d'autres associations professionnelles du milieu sur la création de la campagne *Pelouse durable*. Celle-ci promeut « *les bienfaits de la pelouse et l'importance d'avoir une pelouse saine et en santé, qui résiste bien aux*

insectes, aux mauvaises herbes et aux maladies; qui nécessite moins d'eau et de fertilisants, et dont l'apparence générale n'est pas toujours parfaite, mais qui remplit entièrement ses fonctions utilitaires et bénéfiques » (Québec Vert, 2023, p.50). Ce type de partenariat reflète bien l'univers corrompu dans lequel nous naviguons aujourd'hui. Quoi de plus ironique que de créer une campagne pour sensibiliser la société sur les bienfaits d'un produit qui n'apporte rien, avec les personnes qui s'en enrichissent ? Pour reprendre les éléments véhiculés dans la campagne, la pelouse est tout sauf durable, puisqu'elle ne résiste pas aux insectes, aux mauvaises herbes et aux maladies, comme c'est elle qui est responsable de leur prolifération en cherchant à corriger l'uniformité à laquelle elle est contrainte. Cette pelouse n'est ni saine ni en bonne santé, puisque dépourvue de diversité floristique et faunistique, elle dépend de produits artificiels et d'actions humaines pour rester en vie. Ce type de pelouse promue par Québec Vert est donc tout sauf utile et bénéfique à l'environnement, mais il paraît évident que les acteurs qui contrôlent cette campagne ne prêcheront pas contre leur paroisse. Comme le dit Serge Mongeau, « *la nature « sauvage » n'a rien de chaotique; elle n'a tout simplement pas les mêmes critères d'ordre que nous ; c'est sans doute fort dérangeant pour ceux qui veulent tout contrôler, tout régler, tout dominer* » (Mongeau, 2017, p.55).

De plus, comme la fédération est l'une des principales représentantes du secteur de l'horticulture ornementale, environnementale et nourricière au Québec, elle joue un rôle phare quant à l'orientation des meilleures pratiques horticoles suggérées auprès des Villes, des entreprises et de la population. Donc, si, encore aujourd'hui, autant de personnes s'entêtent à conserver une pelouse, la fédération y est certainement pour quelque chose. Prenons en exemple les règlements municipaux sur l'aménagement extérieur et l'entretien des terrains de la Ville de Longueuil, qui a choisi le verdissement de sa Ville comme « cheval de bataille » :

Aménagement extérieur : « *Toute partie d'un terrain n'étant pas occupée par le bâtiment principal, telle qu'une construction ou un équipement accessoire, un boisé, une plantation ou une aire pavée, doit être recouverte de pelouse et aménagée conformément au règlement de l'arrondissement* » (Longueuil, 2025).

Entretien du terrain : « *Il est défendu à tout propriétaire ou occupant d'un terrain vacant ou bâti de laisser pousser ou subsister des branches, des broussailles ou des mauvaises herbes* » (Longueuil, 2025).

L'idée de la pelouse verte parfaite s'est donc construite sur une longue tradition qui s'étend depuis le 17^e siècle et qui est aujourd'hui influencée par les *lobbies* de producteurs qui défendent leurs intérêts au détriment de l'environnement.

2.3.2 Le pré fleuri comme alternative concrète au gazon

Bien que le voisinage de l'alternative concrète à la pelouse ne soit pas impliqué directement dans sa transformation, l'exposition à celle-ci, soit une accoutumance indirecte peut-elle suffire à créer des conditions favorables à une prise de conscience concernant notre rapport à la nature ? Est-ce que la présence d'une alternative concrète à la pelouse dans la banlieue serait un moyen efficace pour promouvoir un rapport de collaboration avec la nature ?

Dans une perspective de décroissance, aménager son terrain de manière écoresponsable ne consiste pas à se munir d'une nouvelle tondeuse manuelle, à substituer le gazon par du trèfle ou à appliquer de l'herbicide biologique pour contrôler l'apparition des pissenlits, mais plutôt à remettre en question la présence et la nécessité du gazon dans nos vies. Le progrès n'est alors pas d'ordre technique ou économique, mais conceptuel, soit le premier objectif du cercle vertueux en huit « R » de Latouche. Ainsi, il s'agirait d'abord de réévaluer pour ensuite reconceptualiser notre rapport à la nature à même notre terrain pour imaginer une alternative à la pelouse, une utopie concrète. Réévaluer les valeurs qui guident nos actions, notamment, dans le cas de la pelouse : substituer la domination de la nature par la collaboration. Reconceptualiser, soit remettre en question le concept de la pelouse et ne plus concevoir la nature comme quelque chose qui nous appartient, que l'on contrôle et que l'on exploite.

Ainsi, par la démarche du design discursif, il s'agirait de susciter une réflexion sur le gazon comme seule option et de promouvoir une alternative qui invite à un rapport de collaboration plutôt que de domination. L'alternative concrète promise et réalisée dans le cadre de ce mémoire est un pré fleuri. Les prairies existent depuis des siècles dans les milieux naturels. Elles sont composées d'une grande diversité végétale, autant des graminées que des plantes, sans intervention humaine. En soi, il s'agit de tout le contraire de la pelouse, qui est uniformisée, contrôlée, et entretenue de manière intensive. La différence entre une prairie naturelle et un pré fleuri est qu'il a été semé par des humains à des fins écologiques et esthétiques. Les avantages d'un pré fleuri sont multiples :

- Biodiversité importante : La grande variété des espèces végétales permet de préserver un lieu de reproduction et d'alimentation pour les insectes, les oiseaux et les petits mammifères en plus de leur offrir un abri.
- Régénération des sols : Les espèces qui se trouvent sous terre ne sont pas continuellement déstabilisées par les activités humaines ni par les intrants chimiques.

- Mécanisme d'autorégulation de la nature : Plus il y aura une grande variété d'espèces végétales, moins il sera nécessaire d'entretenir. Étant une monoculture, la pelouse se retrouve continuellement envahie de « mauvaises herbes », comme celles-ci tentent de ramener un équilibre dans la diversité des espèces.
- Autonomie : Les plantes indigènes sont à privilégier pour ce type d'aménagement, puisque venant d'ici, elles résistent bien à la sécheresse, aux maladies et aux ravageurs, étant adaptées au climat et aux conditions du sol québécois.
- Entretien : Le pré fleuri requiert peu d'entretien, il ne suffit que de surveiller l'apparition d'espèces envahissantes durant la première année. Aucun arrosage et tonte n'est nécessaire.
- Diminution de la pollution : Comme il n'est plus nécessaire de passer la tondeuse, la pollution atmosphérique et sonore est ainsi éliminée.

Dans une perspective de décroissance, le pré fleuri est un type d'aménagement qui respecte les « sept commandements » des *low-tech* de Bihouix : (1) Remettre en cause les besoins : A-t-on vraiment besoin d'une pelouse parfaitement verte à l'avant de sa maison alors qu'on ne s'y allonge jamais ? ; (2) Concevoir et produire réellement durable : Le pré fleuri ne nécessite pas d'arrosage, pas d'engrais chimique et ne dépend pas du pétrole comme on dit adieu à la tondeuse. Après la première année, l'entretien est faible, voire nul. De plus, le pré fleuri peut se maintenir pendant des années sans avoir à être replanté à chaque saison ; (3) Orienter le savoir vers l'économie de ressource : se baser sur les connaissances autochtones qui proposent une coexistence harmonieuse entre les humains et la nature pour la préservation de l'environnement, en plus d'économiser toutes les ressources que nécessite l'entretien d'une pelouse ; (4) Rechercher l'équilibre entre performance et convivialité : plus il y aura de la diversité, moins il y aura d'entretien ; (5) Relocaliser sans perdre les bons effets d'échelle : ayant les outils et l'espace nécessaires, les producteur.trice.s de pelouses pourraient se rediriger vers la production de plantes indigènes ; (6) Démachiner les services : Fini la tondeuse ! ; (7) Savoir rester modeste : Il ne s'agit pas de réinventer la roue, mais de redonner une place prédominante à la nature dans nos vies. Le pré fleuri respecte d'ailleurs le principe de base de « l'éthique de la terre » d'Aldo Leopold, puis : « *une chose est juste lorsqu'elle tend à préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté biotique. Elle est injuste si ce n'est pas le cas* » (Leopold cité dans Callicott, 2010, p.62).

Ce type d'aménagement commence à prendre de plus en plus d'ampleur. Au printemps 2024, la fondation David Suzuki a lancé le mouvement « Partage ta pelouse » qui consiste à remplacer la pelouse par des prés fleuris offrant ainsi un habitat aux pollinisateurs et aux oiseaux. À l'international, il existe plusieurs

mouvements et initiatives qui encouragent à réduire la fréquence des tontes ou à remplacer complètement sa pelouse traditionnelle par des aménagements floraux. Dans les régions anglophones, on peut notamment voir les slogans « No Mow May », « Save the bees », « Native Plant Movement » ou encore « Pollinator Gardens » un peu partout sur les terrains pour démontrer que des actions concrètes sont entreprises pour aider la biodiversité. Au Québec, durant le mois de mai, la même initiative porte le nom « mai sans tondeuse » ou « Défi pissenlits » pour inciter la population à ne pas passer la tondeuse durant ce mois important pour les pollinisateurs.

Les prés fleuris semblent avoir émergé dans les années 90, au même moment où la gestion différenciée des milieux urbains commençait à faire surface (« Gestion différenciée ». 2024, paragr.7). D'après la Ville de Longueuil, la gestion différenciée de la végétation est : « *une technique d'entretien paysager écologique qui préconise de limiter les interventions humaines sur certains espaces verts sélectionnés en fonction de leurs usages. À Longueuil, ce type d'entretien implique, par exemple, de diminuer la fréquence de la tonte d'herbe et de la fauche, ou, encore, d'augmenter la hauteur de la coupe et de laisser plus d'espaces à la flore naturellement présente. L'entretien des parcelles touchées par la gestion différenciée de la végétation vise à favoriser la biodiversité, à respecter et à préserver les écosystèmes et à augmenter la fréquentation des insectes pollinisateurs, afin de rendre le milieu plus résilient, riche et équilibré* » (Ville de Longueuil, s. d., paragr. 1-2-3).

Alors que Longueuil fait la promotion de sa gestion différenciée sur son site web, elle ne semble pas avoir encore concrétisé ce mouvement dans ses règlements municipaux en matière d'aménagement et d'entretien des terrains privés, comme nous l'avons vu dans les pages précédentes. L'aménagement d'un pré fleuri à l'avant de sa maison constituerait donc une forme de « désobéissance végétale » (Sigrist, 2021, p.42). Et si le règlement municipal sur l'aménagement extérieur de la Ville de Longueuil devenait : « *Toute partie d'un terrain n'étant pas occupée par le bâtiment principal, telle qu'une construction ou un équipement accessoire, un boisé, une plantation ou une aire pavée, doit être recouverte de [fleurs] et aménagée conformément au règlement de l'arrondissement* » à la place de la pelouse ?

Ainsi, je veux tester si la vision d'un pré fleuri (mon « objet discursif ») à la place de la traditionnelle pelouse en avant des maisons de banlieue peut susciter des réactions et des questionnements qui s'apparentent à une remise en question de notre imaginaire dominant concernant notre rapport à la nature. Cette accoutumance indirecte, soit l'exposition au pré fleuri, est-elle suffisante pour susciter une réflexion et ainsi promouvoir un rapport collaboratif avec la nature ?

Chapitre 3. Dispositif méthodologique

L'hypothèse centrale de ce mémoire est que l'accoutumance à une alternative concrète intégrée au quotidien sous la forme d'un objet discursif – le pré fleuri – pourrait contribuer à décoloniser l'imaginaire du rapport à la nature des résident.e.s de la banlieue – en premier lieu l'imaginaire associé à la pelouse – dans la perspective de promouvoir la décroissance hors du milieu académique. Durant l'été 2024, j'ai transformé trois pelouses de façade de trois résidences de la Ville de Longueuil par des prés fleuris. Il était essentiel de matérialiser concrètement ces aménagements, plutôt que, par exemple, créer des images 3D et de les « photoshoper » sur les terrains. Selon l'approche du design discursif, une photographie n'aurait pas eu le même impact ni suscité le même type de réflexion qu'un véritable « objet » comme le pré fleuri.

Ce chapitre présente le dispositif méthodologique fondé sur les neuf aspects centraux du design discursif présenté dans le chapitre précédent: intention, compréhension, objet, scénario, message, audience, contexte, interaction et impact. Les éléments propres à une méthodologie classique, tels que la méthode de collecte de données et les modalités de l'échantillonnage, se retrouvent dans la partie « interaction ». Le dernier aspect du design discursif, « l'impact » est abordé dans la conclusion de ce mémoire.

3.1 Intention et auditoire

« We view the intention of the designer as the guiding force that influences subsequent design decisions. »
(Tharp & Tharp, 2018, p.136)

L'intention renvoie à l'état d'esprit et aux objectifs qui guideront la création de l'objet discursif. Bien déterminer l'intention permet de prendre des décisions plus éclairées et de faciliter les échanges avec les diverses parties prenantes tout au long du projet. La définition des intentions a un impact direct sur le choix de l'auditoire auquel l'objet discursif s'adresse. Au-delà de la motivation de base du design discursif qui est de susciter une réflexion, l'état d'esprit se rapporte également aux attitudes et aux motivations personnelles de la designer (Tharp & Tharp, 2018, p.551). Les cinq types d'état d'esprit que proposent les designers Tharp sont : déclaratif, suggestif, curieux, facilitateur et disruptif.

D'un point de vue strictement académique, comme le design discursif et la décroissance ne semblent jamais avoir été associés délibérément auparavant, je souhaite concevoir un objet discursif qui suscitera

une réflexion sur la décroissance en plus de réaliser une démarche de design discursif comme moyen d'enquête afin d'étudier ses apports et ses limites en tant qu'outil de promotion de la décroissance. Cette utilisation en deux temps du design discursif est guidée par ma position d'apprenante animée d'une curiosité d'expérimenter la complémentarité du design discursif et de la décroissance. Je me situe donc dans un état d'esprit de type curieux : « *with an inquisitive mindset, the designer wants to learn because she is curious or unsure. She can be just as passionate about the topic as with a declarative mindset, but she wants to investigate and to probe. She seeks understanding, and as such is more open to other positions and possibilities. Designers may feel that they do not have the answer, and therefore take a more neutral position, where the discursive project is considered more as a means of inquiry*

Les objectifs représentent les effets mentaux que la designer cherche à produire à partir de l'objet discursif. Cherche-t-on à susciter une réflexion chez un auditoire donné en renforçant ce qu'il sait déjà, en offrant de nouvelles perspectives ou en le motivant par des pensées et des sentiments positifs ? Une fois déterminés, le ou les objectifs aident à définir la forme que prendra le message véhiculé par l'objet. Les objectifs et le message du produit discursif doivent être en cohérence avec le public auquel l'objet discursif s'adresse. Par exemple, on ne cherchera pas à informer un auditoire composé de partisans de Greenpeace sur des enjeux environnementaux, puisque ceux-ci sont déjà alliés à la cause. À cette étape de la démarche, il est donc déjà important d'avoir une idée de l'auditoire auquel on veut s'adresser pour déterminer le ou les objectifs.

À travers l'objet discursif, l'objectif est de susciter une réflexion sur la décroissance dans le but d'inspirer un public à prendre part à celle-ci et de rendre le mouvement désirable. Il ne s'agit pas de critiquer des comportements néfastes, mais plutôt de placer la décroissance dans une position favorable et souhaitable auprès du public afin de faciliter son essor. Le choix de cet objectif est notamment issu de constats personnels que j'ai accumulés au fil du temps en participant à des conférences, à des séminaires, à une fresque du climat, à des festivals et à des expositions artistiques. *A priori*, ces initiatives cherchent principalement à informer, à rappeler et à provoquer leur auditoire sur les enjeux sociaux et environnementaux liés à la croissance économique. Les auteurs de *Discursive design* considèrent que l'inspiration se distingue de la provocation et de l'information, puisqu'elle cherche avant tout à susciter une réflexion par les émotions plutôt que par l'intellect, étant plus susceptible de laisser des traces à long terme dans l'esprit de l'auditoire (Tharp & Tharp, 2018, p.148).

Contrairement aux autres domaines de design (commercial, responsable et expérimental) qui sont centrés sur l'usager, le design discursif est centré sur le public. Si nous reprenons l'exemple du *Homeless Vehicle Project* présenté au chapitre précédent, les usagers sont les personnes en situation d'itinérance alors que le public est le groupe de personnes qui n'est pas affecté par cette injustice sociale. En d'autres mots, comme la motivation de l'objet discursif est de susciter une réflexion, ce dernier est conçu en fonction de l'auditoire à qui le message s'adresse, et non pas auprès des personnes qui l'utilisent (il existe des exceptions où le public peut également être l'usager).

Puisque ce mémoire porte sur les façons de promouvoir la décroissance en dehors du milieu académique, l'objet discursif choisi s'adresse à un auditoire composé de personnes vivant en banlieue. Plus précisément, les prés fleuris servent à susciter une réflexion auprès du voisinage immédiat. Mes intentions, dans un état d'esprit de type curieux, sont d'inspirer les personnes vivant en banlieue aux idéaux que promeut la décroissance.

3.2 Compréhension

« With the freedom and capacity to affect individual thinking and society comes the responsibility to know more about the discourses being conveyed. »

(Tharp & Tharp, 2018, p.153)

Dans le domaine du design discursif, la designer a une responsabilité éthique, puisqu'elle crée des objets qui cherchent à transmettre des idées et qui visent à susciter des réflexions, à influencer des perceptions et peut-être même à produire un engagement auprès du public. Elle a donc l'obligation d'être bien informée et d'avoir une bonne compréhension du sujet qu'elle adresse. Meilleure est la compréhension, plus la diffusion du projet sera efficace et plus le discours véhiculé sera crédible, surtout si le sujet est externe au design. Il est donc important que la designer soit accompagnée par des professionnels pour les sujets sur lesquels elle possède moins de connaissances.

Comme cette démarche a été réalisée dans le cadre d'un mémoire de maîtrise, j'ai eu la chance de bénéficier d'un accompagnement constant de la part de mes deux codirecteur.trice.s. La revue de littérature sur la décroissance réalisée en amont m'a permis d'acquérir une solide base de connaissances sur le sujet. Au niveau de mes responsabilités éthiques en tant qu'étudiante chercheuse, j'ai garanti

l'anonymat à tous les répondants et répondantes rencontrés durant le projet et j'ai obtenu toutes les certifications requises du comité d'éthique de la recherche de HEC.

N'ayant aucune formation en horticulture, j'ai fait appel à un semencier spécialisé en plantes indigènes pour m'accompagner dans la planification et la mise en œuvre des prés fleuris. Afin de garantir un cycle de floraison continu d'avril à octobre, nous nous sommes appuyés sur le guide technique et l'outil de création de communauté végétale créé par *Nouveaux Voisins*, un organisme à but non lucratif d'architecture paysagiste. J'ai également eu plusieurs échanges avec un responsable en environnement de la Ville de Longueuil, afin de présenter le projet à la Ville et solliciter un soutien financier de sa part.

3.3 Objet et scénario

« These are objects of utility that carry ideas; they function (or are imaged to function) in the world, but their discursive voice is what is most important and ultimately their reason for being. »

(Tharp & Tharp, 2018, p.51)

L'objet et le scénario sont hautement reliés puisque l'objet matérialise un scénario, une histoire qui raconte des mondes et des futurs discordant avec l'imaginaire dominant. Alors que l'objet discursif suggère des pratiques socio-matérielles qui sortent de l'ordinaire, le scénario expose l'interrelation entre l'objet et les activités qui en découlent (Tharp & Tharp, 2018, p.212). Ainsi, à eux deux, ils représentent de nouvelles idées et de nouveaux usages qui suscitent des réflexions.

3.3.1 Objet discursif

Pour les auteurs, il n'y a aucune limite quant à la forme que peut prendre l'objet discursif. Il peut autant s'agir de structures architecturales que de nanomachines, de graphiques, de services ou de systèmes, en plus de pouvoir se manifester de manière immatérielle par le son, la lumière, le magnétisme, etc. (Tharp & Tharp, 2018, p.212). La démarche peut mener à la création de trois types d'objets, l'objet principal, l'objet figuratif et l'objet explicatif. Les objets principaux sont au cœur du projet et du scénario, alors que les objets figuratifs et explicatifs lui sont complémentaires et leur rôle est d'améliorer les chances de transmission du message. Par exemple, les objets figuratifs aident à représenter le scénario véhiculé de manière visuelle (photos, dessins et vidéos), alors que les objets explicatifs sont des éléments textuels qui fournissent des informations supplémentaires, tels qu'un titre, une déclaration ou une description pouvant prendre la forme d'une affiche (Tharp & Tharp, 2018, p.422).

Pour cette expérimentation, l'objet discursif est un pré fleuri, situé en façade de domiciles privés en banlieue. Le pré fleuri représente autant une critique à l'égard d'une pratique socio-matérielle qui n'a rien de « vert », que d'une promotion d'une alternative concrète à la pelouse juste et durable pour la biodiversité. Afin de capter l'attention du voisinage et de s'assurer que l'objet suscite une réflexion, un objet explicatif a été ajouté sur les prés fleuris sous la forme d'une pancarte indiquant la question : « Le gazon est-il la seule option ? ». La présence d'une pancarte sur un terrain n'a rien d'inhabituel, ce type d'objet est souvent utilisé pour afficher ses convictions personnelles. Les possibilités d'objets explicatifs et figuratifs étaient nombreuses, par exemple, remplacer les traditionnels fanions de traitement de gazon

par d'autres indiquant « Terrain non traité, veuillez admirer ! », ou encore exposer une statuette de Mère Nature à la place de la Vierge Marie.

Étapes de réalisation des prés fleuris

Les prés fleuris ont été réalisés sur trois terrains résidentiels en banlieue de Longueuil : un quadruplex, un jumelé et une maison unifamiliale. La première étape, et non la moindre, a été de bien m'entourer. La réalisation de ces aménagements a été le fruit d'un travail d'équipe mené avec la collaboration d'un semencier et de deux amis, dont la force physique a été très précieuse. La première journée des travaux a consisté à retirer la couche de gazon à l'aide d'une détourbeuse louée dans une quincaillerie, puis à acheminer la tourbe retirée à l'écocentre. Une couche de terreau a ensuite été ajoutée sur chacun des terrains. Pour obtenir un résultat visuellement cohérent dès la première saison, un mélange de semences et de jeunes pousses de plantes indigènes a été utilisé. Les végétaux ont été disposés de manière aléatoire, en respectant une logique de hauteur : les plantes les plus hautes à l'arrière du terrain et celles de type couvre-sols à l'avant. En tout, environ 230 plantes par terrain ont été intégrées.

Les terrains ont par la suite été recouverts de bois raméal fragmenté (BRF) pour préserver l'humidité du sol, limiter la propagation d'espèces envahissantes, et pour prévenir les risques d'érosion de la terre qui protège les racines des plantes. La première année de plantation ne reflète pas encore le plein potentiel du projet. En termes de floraison et de densification, la plupart des plantes n'atteindront leur point culminant qu'à partir de la deuxième et de la troisième année. Elles vont donc se propager et se polliniser partout sur le terrain et les copeaux de bois seront de moins en moins apparents.



Étape 1 : Bien s'entourer



Étape 2 : Louer de l'équipement



Étape 3 : Détourber



Étape 4 : Écocentre



Étape 5 : Livraison de terreau



Étape 6 : Étendre le terreau



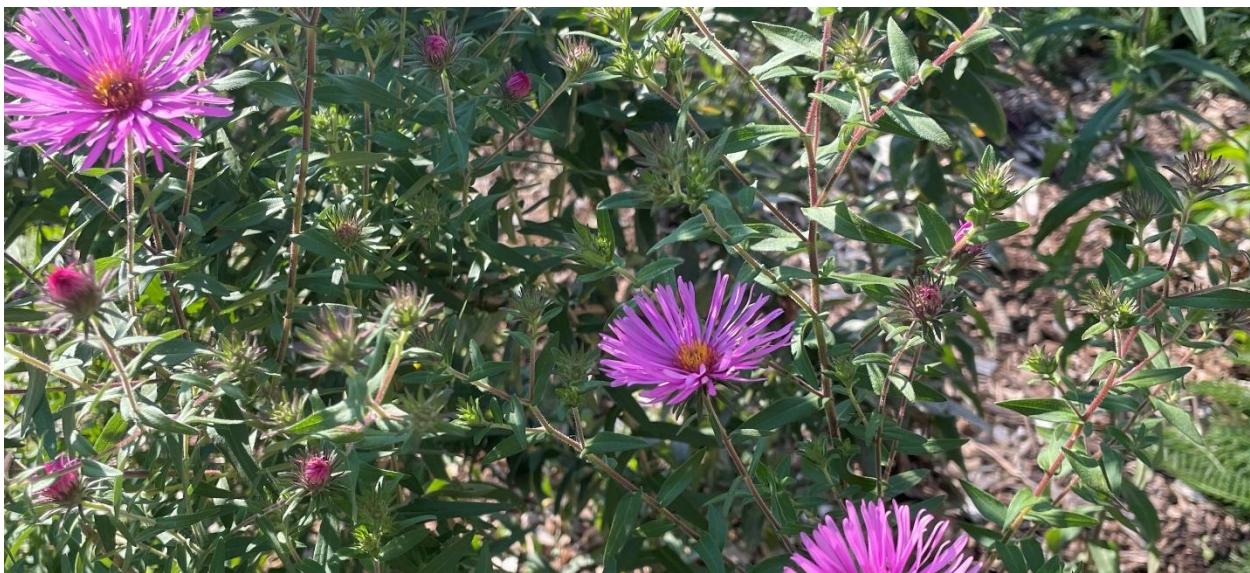
Étape 7 : Récupérer les plantes



Étape 8 : Créer l'aménagement



Étape 9 : Planter et recouvrir de BRF



Étape 10 : Laisser la nature faire son œuvre

Évolution des terrains

Les images suivantes montrent l'évolution des trois terrains, depuis leur apparence initiale jusqu'à leur transformation en pré fleuri :



Jour 1 - 2 juin 2024



Jour 5 - 6 juin 2024



Jour 121 - 1 octobre 2024

Figure 3 : Évolution du pré fleuri du quadruplex



Jour 1 - 2 juin 2024



Jour 4 - 5 juin 2024



Jour 99 - 8 septembre 2024

Figure 4 : Évolution du pré fleuri du jumelé



Jour 1 - 2 juin 2024



Jour 4 - 5 juin 2024



Jour 99 - 8 septembre 2024

Figure 5 : Évolution du pré fleuri de la maison unifamiliale

3.3.2 Scénario discursif

Le pré fleuri véhicule un scénario alternatif où les comportements humains à l'égard de la nature qui se trouve à l'avant des maisons ne seraient plus les mêmes. À première vue, l'absence de gazon et la hauteur des plantes indiquent clairement qu'il n'est plus nécessaire de passer la tondeuse. Ainsi, au lieu de tondre le gazon chaque semaine, l'entretien consiste désormais à observer le milieu naturel, notamment pour surveiller l'apparition d'espèces envahissantes, comme l'herbe à poux qui se propage spécifiquement dans des sols ayant vécu des perturbations et où les plantes vivaces ne sont pas encore bien établies. Ce nouveau scénario d'usage avec la nature envoie l'idée qu'elle redevient maîtresse des lieux et qu'il serait préférable de collaborer avec elle et de réduire les interventions humaines. Après avoir été malmené pendant des années, le terrain a besoin d'aide pour se régénérer, il ne s'agit donc pas de « l'abandonner » et de laisser aller cette micro monoculture, mais plutôt d'y ajouter une grande variété de plantes, du terreau et toutes autres matières organiques qui l'aidera à se reconstituer.

Le terrain ne serait plus aménagé uniquement à des fins esthétiques, mais deviendrait un véritable habitat où cohabiterait une grande diversité de plantes, d'insectes et de petits animaux essentiels à l'équilibre de l'écosystème. Nous ne serions plus dépendant.e.s d'énergie fossile ou électrique nécessaire au fonctionnement d'une tondeuse. Un scénario de vie de quartier plus harmonieux, moins bruyant, plus coloré, où la diversité règne et où les personnes ayant conservé leur pelouse deviennent minoritaires.

3.3.3 Dissonance discursive

L'aspect le plus important de l'objet et du scénario discursif est la création de dissonance, un sentiment d'inconfort qui survient à la suite d'une exposition à de nouvelles informations qui contredisent des représentations ou des croyances construites avec le temps. Les designers Tharp définissent la dissonance discursive comme suit :

« Often understood as « ambiguity » and the « strangely familiar », this crucial element of the discursive process involves the degree to which the designer's scenario and artifact are somehow discordant with the audience's thinking. We offer five dimensions that can be deliberately varied for effect : clarity, reality, familiarity, veracity, and desirability » (Tharp & Tharp, 2018, p.548).

Ces cinq dimensions de dissonance fonctionnent comme des paramètres que la designer ajuste en fonction du public visé, dans le but de le déstabiliser intentionnellement, d'attirer son attention et de lui transmettre un message. On peut les imaginer comme une échelle déroulante allant d'un degré faible à un degré plus élevé de dissonance. Dans le cas des prés fleuris, ces cinq dimensions atteignent

naturellement un niveau élevé, puisqu'il s'agit d'une réelle alternative contrairement, à l'exemple du *Homeless Vehicle Project*. Les plantes et les fleurs nous sont familieres, mais pas lorsqu'elles remplacent le gazon et couvrent l'entièreté d'un terrain devant une maison. La pancarte posée sur le terrain - « Le gazon est-il sa seule option ? » - rend claire l'intention de susciter une réflexion sans toutefois imposer de réponse. Les fleurs sont généralement appréciées au sein de la société, ainsi un terrain recouvert de fleurs est bien plus désirable qu'un terrain couvert de gravier. Enfin, comme le voisinage a pu observer certaines étapes de transformation du terrain au fil du temps, ils n'ont aucun doute sur la véracité de l'installation.

3.4 Message

« If discursive design is a tool for conveying ideas – with the artifact serving only as a means to that end – designers should be concerned with the qualities of their messages at least as much as the objects themselves. »
(Tharp & Tharp, 2018, p.165).

Tel que son nom l'indique, le design discursif est relatif au discours et, selon la compréhension des auteurs qui se sont inspirés de Foucault, il s'agit autant de l'acte de communiquer, que du contenu transmis, que d'un système de pensées ou de connaissances (Tharp & Tharp, 2018, p.73). L'intention du design discursif est donc de transmettre un discours par l'intermédiaire d'objets qui suscitent des réflexions, des réactions et des débats : « *through audience reflection upon these worlds, the designer's message emerges. Artifacts ultimately engender discourse* » (Tharp & Tharp, 2018, p.193). Le discours comporte deux éléments essentiels : le contenu du message, soit les idées et les informations véhiculées, ainsi que la forme du message qui relève du mode de discours (Tharp & Tharp, 2018, p. 560-561).

3.4.1 Forme du message

Dans leur livre, le couple Tharp exposent les dix formes primaires que peuvent prendre les messages : l'analogie, la narration, la description, l'analyse, la classification, l'exemplification, la définition, la comparaison, le processus et la relation de cause à effet. Comme le but de cette expérimentation est de promouvoir la décroissance en installant une alternative concrète au gazon dans un quartier, l'exemplification s'avère être la forme du message la plus logique. En effet, le but de l'exemplification est d'illustrer un concept général à l'aide d'exemples concrets qui permettent à l'auditoire d'imaginer plus facilement l'abstrait, le nouveau et le différent (Tharp & Tharp, 2018, p.174-175). La pancarte affichant le

message : « Le gazon est-il la seule option ? » a donc été créée de manière à accompagner l'exemplification. Si la démarche de design discursif avait consisté à remplacer uniquement la moitié du terrain par un pré fleuri, la comparaison aurait été un mode de discours plus approprié et la question sur la pancarte aurait pu être : « Lequel de ces deux côtés du terrain est le plus soutenable ? ».

Les images ci-dessous présentent le genre de message qui peut se retrouver sur les terrains de personnes participant à des initiatives similaires. Selon moi, le message de la figure 7 incite à une forme de compétition entre voisins, tandis que le choix du mot « cultive » dans le message de la figure 8 renvoie à un rapport de domination, où l'humain contrôle et façonne la nature selon ses propres intérêts. Or, ma démarche ne vise pas à reproduire cette logique d'instrumentalisation. Au contraire, elle cherche à instaurer un rapport de collaboration avec le vivant, un rapport d'égal à égal.



Figure 6 : Message prétentieux



Figure 7 : Message de compétition



Figure 8 : Message instrumental



Figure 9 : Message festif

3.4.2 Contenu du message

Durant les entretiens semi-dirigés avec le voisinage, le contenu du message tournait principalement autour de ce qui suit : « *Dans le cadre de mes études, j'ai remplacé trois pelouses de façade de trois résidences dans la Ville de Longueuil par des prés fleuris / îlots de biodiversité. Remplacer sa pelouse par des prés fleuris permet d'offrir un habitat aux pollinisateurs et aux oiseaux. De plus, comme il n'est plus nécessaire de passer la tondeuse, la pollution atmosphérique et sonore est ainsi éliminée et la consommation en eau, diminuée, considérant que les espèces floristiques plantées sont hautement résistantes à la sécheresse. Je souhaite aussi remettre en question la manière dont nous traitons la nature, notre tendance à tout contrôler et démontrer qu'il est possible de collaborer avec elle et que ça soit gagnant-gagnant !* »

L'un des risques de la démarche est la dissonance possible entre le message transmis et le message perçu. Si nous reprenons l'exemple du *Homeless Vehicle Project*, les intentions du designer étaient de transmettre un message quant à l'injustice sociale que vivent des personnes en situation d'itinérance. Il est possible que certaines personnes aient perçu cet objet comme une solution efficace pour répondre à ces besoins primaires non comblés. Ces perceptions sont tout de même importantes dans l'éventualité où elles créeront des échanges entre des personnes d'opinions divergentes. L'interaction entre la designer et l'auditoire est aussi importante, puisqu'elle peut s'assurer de la bonne compréhension de son message et cela tient aussi pour les objets figuratifs et explicatifs qui accompagnent l'objet principal. Bref, si la designer s'attaque à un sujet en particulier, ce n'est pas seulement pour elle, mais aussi pour sensibiliser un auditoire sur des enjeux auxquels il a potentiellement plus rarement l'occasion d'être exposé. De là l'intérêt de présenter des informations accessibles à toutes et tous.

3.5 Contexte

En design discursif, le contexte est le cadre environnemental et géographique dans lequel prend place la démarche. Il s'agit de l'endroit où la designer, l'objet discursif et l'auditoire se rencontrent. Dans le cadre de ma recherche, l'expérimentation a eu lieu à l'extérieur de l'île de Montréal, où le gazon n'a pas la même signification et importance qu'en milieu urbain. Et pour bien des citadin.e.s, la banlieue est marquée de préjugés : « *la banlieue dans l'imaginaire québécois reste un signe de conformité, d'ennui, de misère intellectuelle, mais elle ne permet pas de penser notre rapport à l'occupation du territoire, notre manière de « produire de l'identité » à partir de l'espace* » (Parent, 2011, paragr.5).

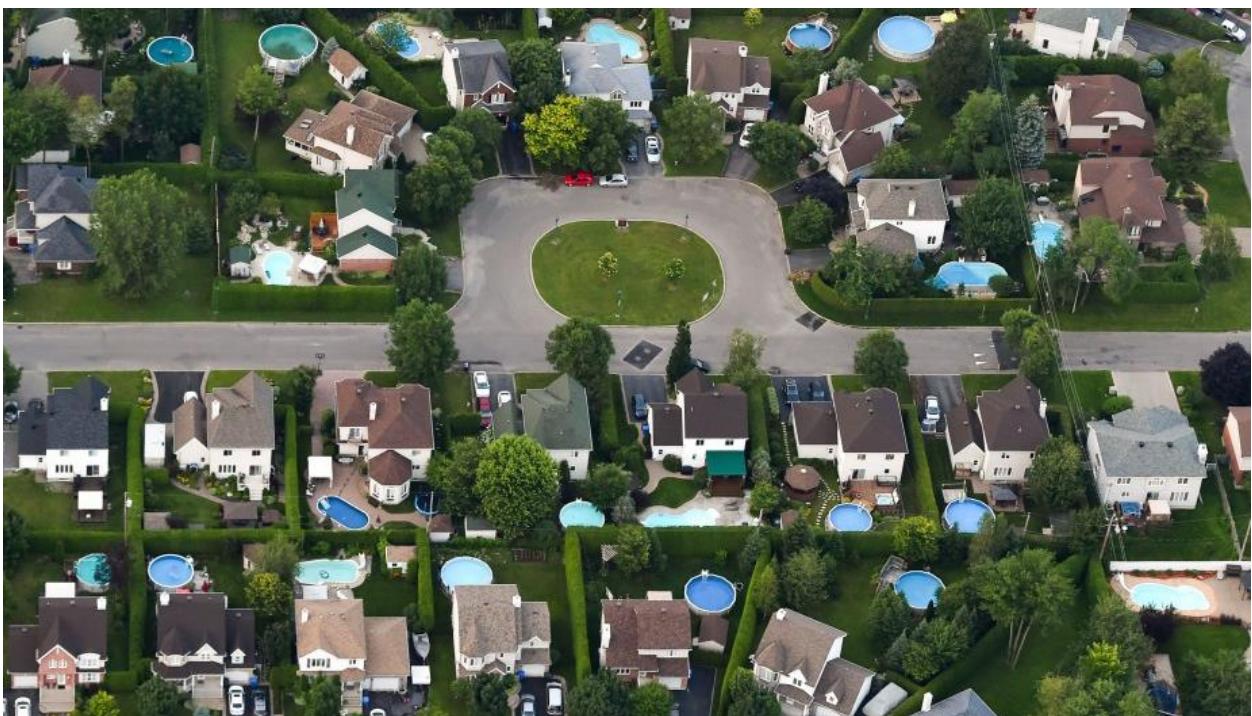


Figure 10 : Banlieue, Brault, 2019

La banlieue est « *[l'] ensemble des villes qui entourent une ville plus importante qui leur sert de moteur économique* » (Office québécois de la langue française, s.d.). L'exode urbain vers les banlieues dans les années 1950 s'explique par une conjonction de facteurs liés à l'après-guerre : la prospérité économique, le baby-boom, l'idéologie du rêve américain et la diffusion de l'automobile. À cette époque, de nombreuses familles recherchaient un confort matériel accru et aspiraient à un mode de vie centré sur la propriété individuelle. L'idéal social de vie à l'américaine que tout le monde recherchait consistait à posséder une maison unifamiliale entourée d'une cour sécuritaire et gazonnée et, bien évidemment, d'un espace de stationnement (Radio-Canada, 2020, paragr.2).

La culture québécoise a énormément contribué à la promotion d'une banlieue caricaturale, je pense notamment à la pièce de théâtre *Les voisins* et le film *Deux femmes en or* qui mettent en scène tous les clichés de la banlieue. Daniel Laforest, professeur adjoint d'études françaises à l'Université d'Alberta et auteur de plusieurs livres, s'est d'ailleurs attardé à la question de la banlieue dans ses recherches : « *le modèle consensuel de la ville littéraire au Québec – celui qui alimente nos lectures et commande l'aménagement que l'on fait de leur héritage – a passé sous silence le temps problématique lié à l'étalement urbain depuis l'après-guerre, c'est-à-dire à la banlieue comme forme dont la dimension historique reste dénigrée dans l'imaginaire. Mais s'il est vrai que les banlieues demeurent les espaces urbains les plus dépourvus d'un imaginaire propre au Québec, leur réexamen n'en est pas moins à même de nous faire découvrir des absences plus profondes [...] La banlieue est l'objet d'une visibilité accrue dans l'imaginaire littéraire du Québec contemporain. Rien n'indique cependant qu'elle ait dépassé le stade de la caricature ou de la critique unidimensionnelle* » (Laforest, 2013, paragr.3).

Le principal ouvrage traitant de la situation de la banlieue au Québec est : *La banlieue revisitée*, produit par le Groupe interdisciplinaire de recherche sur les banlieues ([GIRBa](#)) de l'Université Laval. Datant de 2002, ce travail de recherche dresse un portrait approfondi de l'histoire de la banlieue dans l'agglomération de Québec, et fait l'étude de sa forme, ses usages et ses significations, pour finalement conclure avec des propositions d'aménagement. Cet extrait résume bien l'imaginaire qui s'est construit autour de la banlieue québécoise : « *jusqu'aux années 1990, [la banlieue] avait mauvaise presse : villes-dortoirs, étalement urbain, société de consommation ; c'est le plus souvent ainsi qu'on l'aborde. Les banlieues et leurs bungalows sont pourtant le milieu de vie de la majorité de la population québécoise et canadienne ; elles constituent une composante incontournable de l'identité territoriale nord-américaine. Le développement des banlieues au Québec cristallise un moment important dans l'évolution de la société et des modes de vie. À leur manière, ces quartiers témoignent de nos institutions, de nos valeurs, de l'appropriation du territoire, de l'art d'habiter et des pratiques constructives qui se sont développées depuis un demi-siècle* » (Fortin et al., 2002, p.7).

L'un des constats qui a particulièrement retenu mon attention est celui d'un décalage entre la réalité de la banlieue et celle que l'on s'imagine, « *le manque d'intérêt scientifique pour la banlieue expliquerait en partie cette vision tronquée de la réalité passée (Palen, 1995). Cependant, l'absence de recherche ne nous apparaît pas une explication suffisante. Portés, entretenus, nourris par un important appareil médiatique, les discours sur la banlieue et la ville contribueraient à figer l'espace dans l'imaginaire* » (Fortin et al., 2002, p.152).

Vingt ans plus tard, la situation semble inchangée : les recherches portant sur les banlieues québécoises demeurent étonnamment rares, et ce, malgré le fait qu'elles représentent la principale forme d'occupation du territoire (voir la figure 11). D'après cette carte de Statistique Canada, en 2021, les banlieues rapprochées (en vert pâle) de la région métropolitaine de Montréal affichaient la plus forte densité de population. Le pourcentage de la population habitant la banlieue rapprochée était de 32,5% sur seulement 9,7% du territoire (Statistique Canada, 2021). Il pourrait donc s'agir d'un contexte de recherche à fort potentiel en raison de la concentration démographique. Autrement dit, l'implantation des prés fleuris en banlieue rapprochée permettrait de rejoindre un plus grand nombre de personnes que s'ils étaient situés en banlieue éloignée – même si cette dernière représente, en contrepartie, une plus importante possibilité de grande superficie d'espaces à transformer.

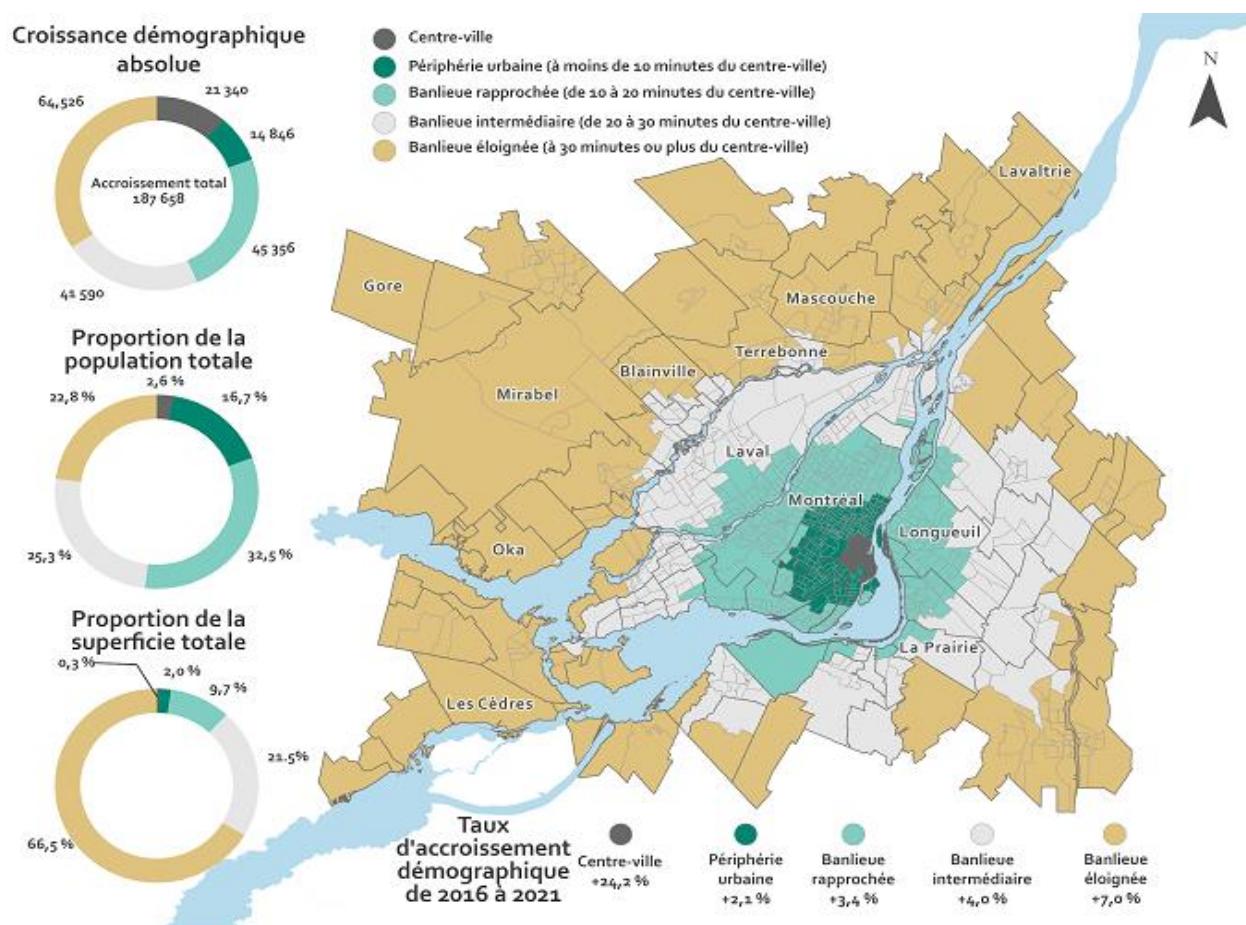


Figure 11 : Banlieues rapprochées de Montréal, Statistique Canada, 2021

L'objectif de ce bref état des lieux sur ce que représente la banlieue, était de démontrer les éléments qui ont contribué à l'édification de la préconception de la banlieue dans l'imaginaire dominant. Le décalage entre la réalité quotidienne de la banlieue – illustrée en début de mémoire par l'exemple de mes parents – et l'image stéréotypée que l'on s'en fait pourrait en partie expliquer le désintérêt de certains partisans de la décroissance à travailler sur une alliance avec les populations banlieusardes. Il ne s'agit que de suppositions, mais il est possible que les personnes aux convictions décroissantes se soient elles-mêmes fait prendre par leur propre imaginaire. La banlieue pourrait selon mon hypothèse constituer un contexte favorable à la diffusion des idées de la décroissance.

Dans un monde idéal, cette expérimentation aurait été menée dans la banlieue de mon enfance, puisque c'est dans celle-ci que s'est construit mon imaginaire. Cependant, ne résidant plus à Québec, mon choix s'est arrêté sur Longueuil, puisque je connaissais plusieurs personnes qui désiraient transformer leur terrain en pré fleuri.

Milieux socioéconomiques des prés fleuris

Les terrains de recherche qui accueillent les prés fleuris ont été choisis selon plusieurs critères, notamment la proximité d'arrêts d'autobus ou de commerces, et non d'un cul-de-sac, pour garantir un certain achalandage. La présence d'un trottoir à l'avant était aussi essentielle pour assurer la possibilité accrue de marcheurs et de marcheuses qui passeraient devant les prés fleuris. Pour des raisons de logistique, autant lors du moment de transformation que pour la collecte de données, je me suis assurée que les trois terrains soient situés à une distance raisonnable les uns des autres.

Il pourrait s'avérer que les trois prés fleuris sont localisés dans des milieux socioéconomiques différents de l'arrondissement du Vieux-Longueuil. Cela sera déterminé à partir des résultats obtenus suite à l'enquête et du cadre conceptuel de Jean-Baptiste Comby dans *Écolos, mais pas trop... Les classes sociales face à l'enjeu environnemental*. Le travail de recherche de Comby s'est principalement basé sur la théorie des classes sociales de Pierre Bourdieu, l'un des sociologues les plus influents du 20e siècle. Dans son ouvrage *La Distinction*, Bourdieu établit des liens entre les goûts et les styles de vie d'une personne et son appartenance à une classe sociale. La position sociale occupée dans la société est déterminée en fonction des capitaux économiques, culturels et sociaux pouvant être accumulés tout au long de la vie. Le capital économique peut être des biens matériels, de la richesse, un revenu acquis ou hérité. Le capital culturel comporte les diplômes, les compétences et le savoir acquis ou transmis. Le capital social, quant à lui, se résume aux relations sociales et aux groupes d'appartenance. Bourdieu représente la société comme un

espace social structuré par la quantité et le type de capitaux possédés dans lequel se font remarquer des classes sociales :

Classe dominante : Elle possède le capital économique et/ou culturel le plus élevé. Il peut autant s'agir d'ingénieur.e.s, de professeur.e.s au cycle supérieur ou de patron.ne.s d'industrie. Dans le domaine culturel, les goûts des classes dominantes se caractérisent principalement par : « *l'attrait pour les arts savants et par le rejet des arts populaires et de la culture de masse* » (Coulangeon, 2004). Par exemple, les activités culturelles privilégiées sont l'opéra, les expositions d'art et le théâtre.

Petite bourgeoisie : Cette classe sociale se situe entre la classe dominante et la classe populaire. Elle démontre une volonté d'ascension sociale pour se rapprocher de la classe dominante tout en tentant de s'éloigner de la classe populaire. Le type de profession occupé par cette classe sociale regroupe les technicien.ne.s, les cadres moyens administratifs ou les exploitants agricoles.

Classe populaire : Cette classe sociale est la plus dominée des trois comme c'est elle qui possède le moins de capitaux. Dans le milieu professionnel, elle occupe principalement des postes au bas de l'échelle, comme le poste d'ouvrier ou de préposé. Ses goûts sont souvent orientés vers le « nécessaire » : « *La nécessité impose un goût de nécessité qui implique une forme d'adaptation à la nécessité et, par là, d'acceptation du nécessaire, de résignation à l'inévitable* » (Bourdieu, 1979, p. 434 cité dans Mauger, 2013).

Cette courte présentation des classes sociales de Bourdieu permet d'introduire les liens qu'a observés Jean-Baptiste Comby entre les relations de pouvoir des différentes classes sociales et leur rapport à l'écologie : « *La condition écologique des groupes sociaux renvoie [...] aux luttes et aux hiérarchies sociales héritées de l'inégale distribution des coûts et des profits associés à la question environnementale* » (Comby, 2024, p.23). De plus, le niveau d'implication, d'intérêt et de connaissances à l'écologie est intimement lié à la place occupée dans l'espace social. Par exemple, la classe dominante, en raison de sa position privilégiée, participe et promeut un capitalisme vert et une écologie dominante, imposant ainsi des solutions « écologiques », « innovantes » et « high tech » au reste de la société (Comby, 2024, p.22). Paradoxalement, bien qu'elle ait l'empreinte environnementale le plus néfaste, ce n'est pas elle qui en subit les conséquences, mais bien les classes populaires : « *les politiques de l'écologie bénéficient aux groupes qui souffrent le moins des nuisances, mais dont les styles de vie sont les plus nocifs pour le vivant peut encourager à contester les hiérarchies établies* » (Comby, 2024, p.24). Il va de soi que la classe

populaire est la moins disposée à se soucier de l'environnement, puisqu'ayant « *les rythmes de vie [les plus chargés], avec souvent de longues journées de travail, parfois des horaires décalés, des trajets importants, des obligations familiales et les impératifs vitaux du travail reproductifs (faire les courses, cuisiner, ranger, nettoyer, se reposer) laissent peu de moments pour penser à l'écologie et réformer son mode de vie afin de le rendre plus verdoyant* » (Comby, 2024, p.123).

Comme cela a brièvement été abordé dans le chapitre 1 à travers le concept de « masse critique » de Lepesant, un véritable engagement en faveur de l'écologie passe nécessairement par une remise en question des rapports de pouvoir entre les classes sociales. Il s'agirait d'abord et avant tout de lutter contre les discours écologistes de la classe dominante qui tendent à dissimuler leurs plus grandes responsabilités aux enjeux environnementaux et sociaux. Pour ce faire, Comby propose une alliance des classes qui consisterait à politiser la petite bourgeoisie culturelle comme c'est elle qui est la plus disposée à remettre en cause les normes établies par le capitalisme vert promeut par la classe dominante. D'après lui, plus une personne aura accumulé de capitaux culturels, plus il y aura de chance qu'elle soit exposée aux thématiques environnementales (Comby, 2024, p.74). Ainsi, la théorie des classes sociales développée par Comby et Bourdieu constitue un outil pertinent pour faire l'analyse des résultats obtenus par rapport au contexte dans lequel se situe le pré fleuri et le type de réaction obtenue.



Figure 12 : Quadruplex



Figure 13 : Jumelé



Figure 14 : Maison unifamiliale

3.6 Interaction

En design discursif, l'interaction repose sur un triangle de relations entre l'auditoire, l'objet et la designer. L'étape de l'interaction dans le cadre de ce mémoire représente le moyen de collecte de données. Avant d'aller plus en détail sur cette dernière, voyons les trois types d'interactions possibles.

Interaction entre le voisinage et la designer

Les designers ne sont pas « obligées » d'interagir avec l'auditoire auquel s'adresse l'objet, mais cette interaction augmente les chances de réussite de l'expérimentation, surtout s'il s'agit d'un sujet complexe dont l'auditoire n'est pas familier ou s'il y a urgence d'agir (Tharp & Tharp, 2018, p.270). Dans ce cas-ci, l'interaction entre le voisinage et moi était primordiale, puisqu'il s'agit du principal moyen de collecte de données pour cette recherche qui a été effectuée en deux phases. La première phase a débuté vers la fin de l'été – une fois que les plantes avaient atteint une certaine maturité – de la fin du mois d'août jusqu'à la fin du mois de septembre 2024. Elle a consisté à mener des entrevues spontanées avec les personnes qui passaient devant les prés fleuris. La seconde phase a débuté le 1^{er} octobre et a duré trois semaines. Elle a consisté à inviter le voisinage à déposer des commentaires écrits sur les prés fleuris de façon anonyme. La première phase était caractérisée par une absence d'explication quant au pré fleuri et la deuxième par des renseignements sur la nature du projet et ses vertus environnementales.

Interaction entre le pré fleuri et le voisinage

La relation entre l'objet et l'auditoire est expliquée à partir de six étapes : la création, la rencontre, l'utilisation, l'entretien, l'élimination et la propriété. La principale étape qui était à l'étude est la rencontre entre l'auditoire et le pré fleuri. Pour ce type d'interaction, la designer a peu de contrôle sur l'interprétation de l'objet par l'auditoire lorsqu'elle n'est pas présente. Des objets explicatifs et figuratifs peuvent être ajoutés afin d'orienter la réflexion lors de la rencontre. Dans ce cas-ci, une pancarte affichant la question : « Le gazon est-il la seule option ? » a été insérée au milieu du pré fleuri. En cas contraire, lorsque la designer est sur les lieux de l'expérimentation, elle peut assister et orienter la rencontre entre l'objet et le public (ce que j'ai également fait).

Interaction entre le pré fleuri et la designer

L'interaction entre l'objet et la designer avant et pendant le projet peut créer énormément d'influence sur l'auditoire (Tharp & Tharp, 2018, p.475). Ayant été la principale créatrice des prés fleuris, j'étais en

mesure de répondre aux questions techniques relatives à l'aménagement, telles que les étapes de réalisation, les matériaux utilisés, les procédés d'implantation, les variétés de fleurs sélectionnées, etc. Durant la période de collecte de données, j'en profitais pour jardiner et faire le travail d'entretien nécessaire à la première année d'implantation d'un pré fleuri. Ainsi, je contribuais à l'exemplification du pré fleuri et cela diffusait une certaine crédibilité dans l'œil du public (Tharp & Tharp, 2018, p.270).

Comme mentionné plus haut, deux types d'interaction entre la designer et l'auditoire ont été étudiées : l'interaction directe entre la designer et l'auditoire (Phase 1 - Entretiens spontanés avec des passant.e.s) et l'interaction par écrit entre la designer et l'auditoire (Phase 2 - Collecte de réactions anonymes).

3.6.1 Première phase – Entretiens spontanés avec des passant.e.s

Comme l'objectif de ce mémoire est de récolter des informations quant aux apports et aux limites du design discursif comme outil de décolonisation de l'imaginaire, une première phase de collecte de données qualitatives a été déployée sous la forme d'entretiens semi-dirigés de manière spontanée avec des personnes qui passaient devant les prés fleuris. La plupart des entretiens ont été enregistrés avec l'accord des répondant.e.s et ceux-ci étaient d'une durée de 5 à 36 minutes. Je leur demandais leur consentement à participer à mon enquête et à enregistrer la discussion dès le début de l'entretien. Durant cette phase de recherche, une pancarte affichant la question, « Le gazon est-il la seule option ? » a été installée afin d'attirer l'attention sur le terrain et de susciter une réflexion supplémentaire.

Le premier entretien ne s'est pas déroulé comme je l'aurais souhaité (accueil brutal et hostile des résident.e.s), j'ai donc changé ma façon d'aborder les gens et fait attention à mon « apparence ». Plutôt que d'aller à leur rencontre, j'attendais que ceux-ci circulent devant les terrains pour les aborder. Pour faire passer le temps, j'entretenais les terrains et j'effectuais des modifications au niveau de la disposition des plantes. Je m'habillais comme quelqu'un qui était prête à se salir, me fondant dans les terrains. Ces petits détails ont semblé faire la différence puisque les rencontres qui ont suivi se sont bien déroulées. M'ayant vu jardiner sur le terrain, cela a peut-être projeté un niveau de crédibilité supplémentaire, comme le suggérait le couple Tharp sur l'influence que génère l'interaction entre la designer et l'objet sur l'auditoire. Ainsi, je ne représentais pas seulement une personne possédant un savoir académique, mais aussi un savoir d'expérience. Je passais en moyenne deux à trois heures sur les terrains à attendre que les gens passent. Autant le matin, le midi que le soir durant la semaine ou la fin de semaine.

Guide d'entretien

Les guides d'entretien étaient divisés en trois sections, d'abord, des questions générales pour tenter d'obtenir des réactions au pré fleuri. Ensuite, le projet était divulgué, j'expliquais aux répondant.e.s la nature du projet et, une fois terminé, je leur demandais si leur opinion avait changé maintenant qu'ils et elles connaissaient les intentions derrière le pré fleuri. Finalement, je les interrogeais sur ce qu'ils pensaient du gazon, des mauvaises herbes et des initiatives comme « mai sans tondeuse ». Tout au long de l'entretien, je tentais de recueillir des informations sur leur profil sociodémographique. Le guide d'entretien semi-dirigé se trouve en Annexe V.

Échantillon

Au total, j'ai pu récolter les impressions de 28 personnes et mener 22 entretiens, mais seulement 17 d'entre eux étaient exploitables. Cinq entretiens ont été écartés en raison de leur manque de profondeur et étaient pour la plupart d'une durée de moins de deux minutes. L'échantillon final est composé de 9 femmes et de 13 hommes, dont trois personnes issues de la diversité. Mon échantillon est majoritairement composé de personnes âgées de plus de 40 ans. Près de la moitié des personnes interrogées font partie de la génération du baby-boom, soit toutes personnes nées entre les années 1946 à 1965, donc aujourd'hui âgées entre 60 à 79 ans (Statistique Canada, 2022).

Tableau 1 : Présentation de l'échantillon de la première phase de recherche

Terrain de recherche	Quadruplex	Maison unifamiliale	Jumelé	Total
Nbr. de personnes interrogées	6	7	9	22
Femme	1	4	4	9
Homme	5	3	5	13
Personne issue de la diversité	1	2	-	3
Trentenaire	1	1	-	2
Quadragénaire	3	3	1	7
Quinquagénaire	1	-	2	3
Sexagénaire	-	2	-	2
Septuagénaire	1	1	3	5
Octogénaire	-	-	3	3

Analyse des données

Tous les entretiens ont été retranscrits. Un tableau synthèse a ensuite été réalisé, rassemblant les informations sociodémographiques de chaque répondant.e ainsi que les extraits les plus significatifs des entretiens. Ces extraits ont été classés en fonction des types d'arguments soulevés. Ce premier travail de catégorisation des données a permis d'identifier trois grandes typologies de réactions face au pré fleuri, ainsi que les arguments récurrents correspondant aux principales préoccupations exprimées. Ces résultats seront présentés en détail au chapitre 4 et analysés plus en profondeur au chapitre 5.

3.6.2 Deuxième phase – Collecte d'impressions anonymes

La deuxième phase de collecte de données consistait à distribuer une lettre (disponible en Annexe I) expliquant au voisinage immédiat des prés fleuris la nature du projet et ses vertus environnementales. Par la suite, les voisins et voisines étaient invité.e.s à donner leur opinion de manière écrite et anonyme, puis à déposer le tout dans des cabanes à oiseaux disposées à l'avant des terrains de recherche (voir Figure 15). Au total, 45 lettres ont été distribuées, soit quinze lettres par pré fleuri. La mise en place des cabanes à oiseaux et la distribution des lettres ont été effectuées le 1er octobre 2024. Cette phase de la collecte de données a duré près de trois semaines.

Échantillon

Sur les 45 lettres distribuées, seulement quatre personnes ont répondu. D'après les signatures, il s'agirait de trois femmes et d'un homme. Trois réponses ont été rédigées à la main, tandis qu'une a été écrite à l'ordinateur, puis imprimée au verso de la lettre originale. Deux réponses proviennent de voisin.e.s du terrain du jumelé, et les deux autres de la maison unifamiliale. Aucun retour n'a été obtenu auprès du voisinage du terrain du quadruplex. Les réponses originales ont été numérisées et sont disponibles en Annexe III.



Figure 15 : Terrain du quadruplex durant la deuxième phase de recherche

Que retenir de la méthodologie du design discursif pour décoloniser les imaginaires ?

Ce chapitre exposait les étapes clés de la démarche de design discursif proposé par les designers Tharp, afin de tester l'hypothèse selon laquelle l'accoutumance indirecte à une alternative concrète pourrait constituer un moyen de promotion de la décroissance. Concrètement, cela s'est traduit par l'implantation de trois prés fleuris – les objets discursifs – dans le contexte de la banlieue de Longueuil. L'apparence naturelle du pré fleuri véhicule un nouveau scénario de relation entre les humains et la nature afin de transmettre le message que le gazon n'est pas la seule option. L'interaction entre la designer et le voisinage visait à recueillir des données afin d'évaluer les apports et les limites du design discursif comme outil de promotion de la décroissance, tout en approfondissant le message transmis. Dans ma position d'étudiante, j'étais porté par une curiosité de tester le design discursif comme moyen de décolonisation de l'imaginaire. Mes intentions étaient d'inspirer un auditoire composé du voisinage aux idéaux portés par la décroissance. L'impact potentiel des prés fleuris sera discuté dans le chapitre de conclusion de ce mémoire. Le chapitre suivant présentera les résultats issus de la démarche de design discursif.

Chapitre 4. Présentation des résultats

*« J'pense que tout le monde fait comme tout le monde
parce que tout le monde fait ça. »*

(Jonathan, PF maison unifamiliale)

Afin de répondre à la question de recherche – Comment promouvoir la décroissance en dehors du milieu académique ? – nous présentons les résultats obtenus à partir de la démarche de design discursif autour du pré fleuri en trois temps. La première partie présente les principaux arguments mobilisés par les personnes rencontrées en réaction au pré fleuri. La deuxième partie approfondit le rapport à la nature qui se manifeste dans les propos des répondants, en fonction des différents arguments recensés dans la première partie. Finalement, la dernière partie explore les liens entre les réactions au pré fleuri et le contexte socioéconomique des personnes rencontrées. Dans le prochain chapitre, nous prendrons appui sur ces différents résultats pour discuter des apports et des limites du design discursif comme outil de promotion de la décroissance hors du milieu académique.

4.1 Quelles réactions l'objet discursif (pré fleuri) suscite-t-il sur l'auditoire (voisinage) et quels sont les principaux arguments mobilisés ?

Les prés fleuris ont donné lieu à trois grands types de réaction de la part des résidents du voisinage que j'ai passé en entrevue : hostilité (8 personnes), indifférence / indécision (4 personnes) et séduction / adhésion (11 personnes). Le tableau 2 à la page suivante synthétise les principaux arguments relatifs à chacune de ces trois réactions. Ensuite, nous reviendrons plus en détail sur ces arguments, en les illustrant avec les propos des répondants.

Tableau 2 : Réactions au pré fleuri et arguments mobilisés

Types d'arguments	Hostilité (8 pers.)	Indifférence / Indécision (4 pers.)	Séduit / Adhésion (11 pers.)
Esthétiques Arguments basés sur l'apparence des prés fleuris et leur « beauté ».	Le terrain est sens dessus dessous, il a l'air négligé, c'est laid, c'est trop mélangé (8 pers.) Trop de fleurs et de copeaux de bois, manque de gazon (5 pers.)	Ne se soucie pas de l'apparence des terrains en général (3 pers.)	Ça fait naturel, libre, « sauvage », c'est la campagne en ville (8 pers.) Appréciation de la diversité (3 pers.)
Conformité sociale Arguments liés aux traditions, aux normes, aux habitudes et au regard des autres.	Le gazon est une tradition, une habitude, une coutume, une norme, une mentalité (7 pers.) Le voisinage est rarement consentant puisqu'il est conservateur (1 pers.)	Ne se préoccupe pas du regard des autres et des règlements municipaux (2 pers.) Les gens sont des moutons, ils se conforment à ce que les autres font (1 pers.)	Ne se préoccupe pas du regard des autres et des règlements municipaux (3 pers.) Le pré fleuri pourrait devenir la norme (2 pers.)
Pratiques Arguments pratiques relatifs au pré fleuri, tels que l'entretien, les coûts et les compétences.	Les plantes demandent plus d'entretien que le gazon (5 pers.) Avoir des plantes demande des connaissances (2 pers.) Plus rapide de recouvrir son terrain de gazon (1 pers.) Le gazon est moins cher (1 pers.)	N'aime pas le gazon, ça ne sert à rien, plutôt le remplacer par du trèfle pour que ça soit moins jaune et moins d'entretien (2 pers.) Lassitude de se battre contre la ville ou les voisins pour pouvoir faire ce genre d'initiative (3 pers.)	Le pré fleuri est plus simple à entretenir, ça demande moins d'arrosage et de produits chimiques (5 pers.) Ras-le-bol de devoir tondre son gazon, il ne sert à rien (2 pers.) C'est plus pratique de planter de l'indigène que des plantes annuelles (1 pers.)

4.1.1 L'hostilité

Huit personnes ont réagi avec hostilité aux prés fleuris. Cette hostilité s'est d'abord exprimée en termes esthétiques (le pré fleuri est laid). À ces arguments esthétiques se greffent également des arguments de conformité sociale (le gazon est une tradition) ainsi que des arguments pratiques (le pré fleuri requiert plus d'entretien, de compétences et revient plus cher).

Arguments esthétiques

Lors de la transformation des prés fleuris, j'ai aménagé les plantes indigènes de manière aléatoire afin de donner une apparence sauvage qui se rapproche le plus possible de la nature. Bien que l'aménagement des trois terrains soit complètement différent les uns des autres en raison des arbres et des plantes qui s'y trouvent, ils ont tous un caractère désordonné et c'est ce qui semble avoir nourri l'hostilité de certaines des personnes interrogées.

Près de la totalité du voisinage hostile aux prés fleuris a explicité clairement que les terrains ne leur plaisaient pas, qu'ils avaient l'air mal entretenus et négligés, « *ça fait dur, j'veais te le dire bien franchement* » (Agathe, PF du quadruplex). Pour ces personnes, l'aménagement aurait dû être fait différemment, « *la plantation des plantes indigènes semble s'être faite sans aucune préoccupation esthétique. Il n'y a pas de symétrie. Les longues, les moyennes et les courtes semblent avoir été lancées sans aucune symétrie ou ordonnance qui pourrait être agréable à l'œil* » (Colette, PF jumelé). Les principales critiques concernaient la prédominance des copeaux de bois, la disposition aléatoire des plantes et l'absence de gazon : « *ça manque de gazon, bien beau mettre du copeau là* » (Gaétan, PF quadruplex).

Arguments de conformité sociale

Le second argument mis de l'avant par les personnes hostiles est que le pré fleuri ne concorde pas aux us et coutumes d'aménagement, il ne respecte pas la tradition « *c'est nouveau (en parlant du pré fleuri) [...] d'habitude on a fait comme au 14e siècle, comme les rois d'époque, les gens coupaien leur gazon et la population s'est inspirée d'eux pour maintenir... pour donner de l'attrait à leur terrain [...] c'est une tradition*les voisins sont jamais très consentants pour une raison bien simple, c'est très conservateur » (Donald, PF jumelé). Un des reproches adressés à ce genre d'initiative est le manque de concertation : « *présentement, ce que je déplore le plus, c'est que les gens font ce genre de procédé là, mais pas d'une façon concertée. On fait des expériences et on les fait dans des endroits qui ne sont pas nécessairement preneur... preneurs d'attrait, puis preneurs aussi au niveau des adeptes. Ça, je m'entends là-dessus, c'est que c'est disparate* » (Donald, PF jumelé).

Arguments pratiques

Le 3e type d'argument est d'ordre pratique : les prés fleuris demandent des compétences botaniques que ces personnes n'ont pas, ou exigent plus d'entretien que le gazon, ou reviennent plus chers que le gazon. Plusieurs s'entendent pourtant sur le fait que le gazon représente plus d'entretien que les plantes. Une des personnes hostiles serait prête à remplacer la pelouse par un revêtement non naturel pour éviter toute forme d'entretien : « *moi ça serait plus [...] un genre de grosses tuiles en céramique. Quelque chose de même, pour ne pas avoir trop d'entretien* » (Gaétan, PF quadruplex). Tandis qu'une autre souhaite simplement avoir un couvre-sol parfaitement vert à l'avant de sa maison, peu importe qu'il s'agisse de gazon ou non, pour prévenir l'apparition de mauvaises herbes : « *on a mis un peu de trèfles [...] on a beaucoup de digitaires (plantes envahissantes), écoute, un moment donné, sévère* » (René, PF jumelé).

Beaucoup ont fait allusion à l'importance de la pelouse pour que les enfants puissent jouer dehors : « *c'est bon d'avoir un peu de gazon. Il y a des petits enfants qui viennent alors ils peuvent s'amuser, se lancer la balle* » (Françoise, PF jumelé). Certaines personnes justifient leur préférence pour le gazon en raison d'un manque de compétences : « *j'pas botanique, j'pas capable de jouer dans les plantes. Je connais pas ça, puis j'trouve que c'est de l'entretien, si moindrement tu l'oublies une semaine ou deux là, y me semble que ça ne fait pas beau* » (Gaétan, PF quadruplex). Pour d'autres, il s'agit d'un choix pratique en raison de leur âge, « *des fleurs c'est de l'entretien. À quatre pattes quand t'as 80* » (Donald, PF jumelé).

En somme, les personnes hostiles au pré fleuri invoquent principalement 3 arguments : le pré fleuri semble négligé, il ne respecte pas les us et coutumes et il n'a aucun avantage sur le plan pratique (compétences, entretien, coûts).

4.1.2 L'indifférence ou l'indécision

Quatre personnes étaient assez indifférentes au pré fleuri ou indécises quant à l'utilité de mener ce genre de projet. Elles ne sont pas séduites par l'esthétique du pré fleuri sans y être vraiment hostiles. Elles ne sont pas forcément des amatrices de gazon, mais hésitent à faire quoi que ce soit d'autre pour le remplacer : « *Si tu fais un projet pilote, on pourrait essayer de pousser pour que notre condo embarque [...] J'ai l'impression que, quand je regarde le terrain, on dirait qu'il manque de choses, trop de copeaux de bois, j'pense que, si ça se propage, ça va peut-être...* » (Jonathan, PF maison unifamiliale).

Arguments esthétiques

Le principal argument de ces personnes « indifférentes » est que l'apparence des terrains en général leur est égale, qu'il s'agisse de pré fleuri ou d'autre chose. Sans trouver le pré fleuri carrément laid comme certaines personnes hostiles, les personnes indifférentes sont tout de même critiques de l'apparence du pré fleuri, « *là, en ce moment, ça a l'air fou [...] plus fourni, ça serait peut-être plus facile à vendre, ça l'air un peu à moitié fait* » (Jonathan, PF maison unifamiliale).

Arguments de conformité sociale

Ces personnes ne semblent pas se préoccuper du regard d'autrui par rapport à l'état de leur terrain. Il leur est même déjà arrivé de recevoir un avertissement de la Ville parce que leur pelouse n'était pas entretenue (Martin, PF quadruplex). D'après ces personnes, le gazon est une norme parce que les gens sont des moutons, ils se conforment à ce que fait leur voisinage : « *c'est des moutons (les gens), y font comme les autres hahaha, y se posent pas de questions [...] quand t'arrives dans un voisinage, faut pas que tu ressortes trop. Quelqu'un qui arrive dans un voisinage et qui est différent, il a l'impression... la plupart des gens ont l'impression qui vont me juger, y vont me regarder tout croche [...] j'pense que tout le monde fait comme tout le monde parce que tout le monde fait ça. J'pense que c'est vraiment une question de suivre la norme [...] avec le temps, surtout si on voit que ça se normalise [...] tout le monde, encore une fois, comme je disais, c'est des moutons t'sais faut pas trop sortir du lot, faut pas trop être différent, mais si ça commence à être la norme de mettre plus de plantes florissantes, là y vont peut-être dire : ouain on pourrait peut-être faire ça chez nous aussi là* » (Jonathan, PF maison unifamiliale).

Arguments pratiques

Plusieurs facteurs renforcent l'indécision de ces personnes, tels que les services municipaux liés au déneigement qui endommagent leur terrain et les règlements de copropriété qui stipulent que l'aménagement extérieur doit être identique pour tous les résident.e.s. Les décisions qui doivent être prises collectivement, comme mentionné, représentent un frein majeur à la volonté de ces personnes d'aménager leur terrain autrement qu'avec du gazon. Le temps d'implantation d'un pré fleuri par rapport à celui de la pelouse est aussi un frein : « *c'est ça le problème aussi quand tu repars à zéro, t'sais les gens quand y mettent de la pelouse, tu déroules ta pelouse pi après une journée de travail t'as une pelouse qui a déjà l'air complète. Ça, ça va prendre deux/trois ans, les gens vont dire : ah bien c'est plus vite d'étendre de la pelouse* » (Jonathan, PF maison unifamiliale).

Deux des personnes indifférentes considèrent que le gazon ne sert à rien, mais sont-elles mêmes victimes de leur paresse, puisqu'elles ne font rien pour y remédier : « *nous autres, on est tanné de la pelouse, évidemment de l'arrosage pi de la tonte. Pourquoi faire autant de travail pour quelque chose qui donne rien ? T'sais c'est pas un terrain de soccer* » (Jonathan, PF maison unifamiliale). Elles préfèreraient donc le remplacer par quelque chose d'autre qui nécessiterait moins d'entretien et aurait moins de risque de jaunir : « *On pense à remplacer ça avec un peu de trèfle pour que ça soit un peu moins jaune quand y fait chaud l'été, puis un peu moins d'entretien aussi* » (Jonathan, PF maison unifamiliale).

Somme toute, les personnes indécises ou indifférentes n'ont rien contre le pré fleuri. Elles ne se préoccupent tout simplement pas de l'apparence de leur terrain ni du regard des autres. Elles ne sont pas de grandes adeptes du gazon, mais ne sont pas non plus séduites par l'implantation d'un pré fleuri qui leur demanderait trop d'efforts.

4.1.3 Attirance / Adhésion

Près de la moitié des personnes interrogées (11 personnes) étaient séduites par les prés fleuris. Elles le sont principalement pour des motifs esthétiques et pratiques. Contrairement aux personnes hostiles, ces personnes trouvent les prés fleuris « beaux ». Certaines ont d'ailleurs commencé à transformer leur propre terrain, et ce, malgré l'opposition de leur entourage : « *mon chum y veut pas, y aime mieux passer sa tondeuse, mais moi j'en prends un petit peu à tous les ans, j'en plante un petit peu partout* » (Madeleine, PF maison unifamiliale).

Arguments esthétiques

L'apparence naturelle et la grande variété d'espèces qui composent les terrains sont les principales caractéristiques esthétiques appréciées des personnes séduites par les prés fleuris: « *y'a plus de verdure et c'est plus diversifié aussi, c'est pas juste du gazon !* » (Margot, PF maison unifamiliale). L'une d'entre elles m'aurait même recrutée pour faire l'aménagement de son terrain « *Je t'aurais engagée sur notre terrain [...] c'est plus mon style hahahah ! Il y a quelque chose de beau, de campagne à la ville* » (Lucie, PF jumelé).

La plupart ont mentionné trouver le pré fleuri plus beau que le gazon, « *j'aime ça ! je trouve ça super [...] y'a bien du monde qui n'entretiennent pas leur gazon, y entretiennent pas leur terrain. Si y semaient dans le fond toutes des fleurs sauvages là, à la volée [...] ça serait déjà plus beau que de laisser pousser des*

cochonneries » (Madeleine, PF maison unifamiliale). Le pré fleuri les attirait comme alternative à mi-chemin entre un aménagement sauvage et un jardin traditionnel : « *je trouve ça quand même intéressant. C'est un peu, je trouve, une création hybride entre le jardin trop contrôlé, puis quelque chose qui est complètement laissé à l'état sauvage, mais c'est quand même le fun* » (Grégoire, PF maison unifamiliale).

Arguments pratiques

Les personnes séduites par le pré fleuri considèrent que ce type d'aménagement est plus facile à entretenir, contrairement au gazon, puisqu'il n'a pas besoin d'être coupé, arrosé et bonifié par des produits chimiques : « *c'est moins d'entretien [...] on avait un gazon, on tond notre gazon pi on arrose notre gazon. Moi, je l'ai jamais arrosé, mais t'sais y'en a là qui mettent des pesticides, y'en a encore qui font traité ça là. Je trouve ça inacceptable, ça devrait même pu exister, mais bon, qu'est-ce que tu veux ! C'est ça, je pense que c'est habitude, c'est une tradition quand t'as une belle maison, t'as une belle pelouse* » (Madeleine, PF maison unifamiliale). Ces personnes déplorent d'ailleurs le bruit occasionné par les tondeuses : « *moi, une tondeuse le samedi matin, quand c'est ma seule journée tranquille, qui tourne avec un moteur à gaz, ça m'agresse énormément pis là quand on a une densité de population comme ici, y'a toujours une tondeuse qui tourne* » (Philippe, PF quadruplex).

Les personnes attirées par le pré fleuri en ont assez de s'occuper du gazon, et préfèrent plutôt mettre des plantes, du trèfle, voire même du gazon synthétique « *le seul bout qui est là, moi c'est pas du vrai [...] j'ai planté dedans feck ça l'air naturel [...] Ça me tentait pas d'avoir une tondeuse juste pour faire ça [...] j'ai pas de gazon nulle part, mais j'ai des plantes partout* » (Gino, PF jumelé). L'autonomie de ce type d'aménagement le rend d'autant plus attrayant, « *une prairie sauvage c'est extrêmement beau, mais c'est beau parce que ça s'organise tout seul. Une forêt c'est la même chose, on dit tout le temps que c'est beau, mais c'est beau parce que ça s'organise tout seul. Puis c'est ça que je comprends pas. Pourquoi qu'on... pourquoi qu'on fait pas ça plus* » (Philippe, PF quadruplex).

Arguments de conformité sociale

Le dernier argument soulevé concerne la conformité sociale. Les personnes séduites se préoccupent moins du jugement des autres et de la réglementation de la Ville, « *au niveau des arbustes, quand ça l'a plus de trois pieds, on est délinquants. La mienne, elle a 5 pieds devant chez nous [...] j'attends l'avertissement ! hahahah* » (Lucie, PF jumelé). Lorsque j'ai complimenté une personne sur son aménagement paysager uniquement composé de plantes, cette dernière a insisté avec fierté que

personne n'avait un terrain semblable au sien. Ces personnes observent de plus en plus de prés fleuris autour d'elles, et espèrent que la tendance se maintiendra : « *It's just social change, it's just changing the norm. I think it's starting already cause as I said, there are a few more places in old Longueuil I see like this or even with more plants in it. [...] it's becoming but it always takes time* » (Kiara, PF maison unifamiliale).

Enfin, les personnes séduites ou en adhésion avec le pré fleuri apprécient particulièrement son aspect naturel et la grande diversité des plantes. Elles le préfèrent à la pelouse traditionnelle, puisqu'elles en ont assez de l'entretenir, en plus de tous les inconvénients qu'elle occasionne. Celles ayant déjà entamé une transition vers ce type d'aménagement paysager n'ont pas été freinées par le regard des autres.

4.2 Quels rapports à la nature sous-tendent les trois types de réactions ?

L'objet discursif que représente le pré fleuri a suscité des réactions basées sur des arguments esthétiques, pratiques et de conformité sociale qui, à première vue, ne sont pas des arguments écologiques et ne traitent pas directement du rapport à la nature. Cependant, cette dimension du rapport à la nature a émergé dans deux contextes différents. D'une part, certains des arguments nourrissant l'hostilité, l'indifférence ou l'adhésion présentés à la section précédente ont mobilisé implicitement des éléments liés à la nature et au rapport à la nature. D'autre part, lorsque la chercheuse-designer a précisé son intention en présentant les prés fleuris comme des « îlots de biodiversité » par le biais d'une lettre distribuée au voisinage (voir en Annexe I), certaines personnes ont alors réagi avec des arguments en lien avec la nature.

4.2.1 Arguments « spontanés » au sujet du rapport à la nature

Lors des entretiens semi-dirigés, les arguments écologiques n'ont pas été mentionnés clairement par les répondant.e.s. Ceux-ci semblent plutôt émerger implicitement à travers leurs arguments de types esthétiques ou pratiques.

Les **séduit.e.s** apprécient l'apparence du terrain parce qu'il est sauvage « comme la nature » : « *ça se rapproche peut-être un peu plus de la nature [...] quand tu te promènes dans le bois, c'est pas nécessairement... rangé ! T'sais, c'est diversifié, c'est naturel, ça a sa place, pis ça reste beau !* » (Sébastien, PF jumelé). Les arguments pratiques et esthétiques semblent être conditionnels à l'écologie. Comme la variété de plantes du pré fleuri requiert peu ou pas d'entretien, cela ne nuit pas à la biodiversité, « *il faut aller vers ça aussi, des choses qui vont demander moins d'arrosage, moins d'eau. C'est souvent l'avantage aussi avec les vivaces* » (Claire, PF jumelé). Les prés fleuris ne sont donc pas simplement beaux, ils sont beaux parce qu'ils respectent l'environnement, « *c'est très naturel ! [...] J'aime les fleurs parce que c'est bon pour les abeilles* » (Kiara, PF maison unifamiliale). Elles reconnaissent donc que, tout comme la nature, le pré fleuri n'a pas besoin des humains : « *C'est tellement mieux quand ça s'organise tout seul ! Ça s'organise tellement bien tout seul* » (Philippe, PF quadruplex).

Les personnes **hostiles** ne sont pas inspirées par les aménagements « naturels », parce que « *la nature est trop désordonnée* : « *c'est écolo [...] je ne suis pas inspiré par la nature, je suis beaucoup plus inspiré par ce qui est droit et conventionnel* » (Donald, PF jumelé). Elles n'ont pas l'air de se soucier des enjeux environnementaux, notamment le gaspillage d'eau et l'abattage des arbres : « *pour l'instant, je suis pas*

bien bien chaud avec ça (le pré fleuri) parce que faut que j'abats cet arbre-là [...] on va couper ça, puis ça veut dire qu'ici là bien y restera pu grand chose » (Donald, PF jumelé). Alors que les personnes séduites déplient des actions concrètes pour la conservation de la nature : « *we've tried to save some of the trees that were being cut, but we've called de city, they said call the police, we call the police, they said call the city. So we don't know how to save them* » (Kiara, PF maison unifamiliale). Les personnes hostiles laissent entendre qu'il est normal de chercher à « dominer » la nature : « *t'es pas obligé d'être dominé par la nature. Il faut que tu la travailles [...] l'humain a une caractéristique qui est directement liée au fondement même de la nature, l'humain inclus, c'est qu'il est heureux en autant qu'il la transforme [...] on n'aurait pas ce développement-là* » (Donald, PF jumelé)

Les personnes **indifférentes**, quant à elles, notent que les plantes indigènes drainent mieux l'eau que la pelouse et que cela réduit les risques d'inondation (Martin, PF quadruplex).

Il semble donc que les trois types de réactions renvoient à des rapports différents à la nature. Chez les séduites, on peut déduire implicitement une forme de bienveillance et de lâcher-prise à l'égard de la nature. Les indifférentes semblent avoir un rapport à la nature opportuniste (l'implantation d'un pré fleuri doit leur rapporter quelque chose). Finalement, les préoccupations esthétiques et pratiques des personnes hostiles l'emportent sur « l'environnement ». La nature ne les inspire pas et elles considèrent que la nature a besoin de notre contrôle.

4.2.2 Réactions au message : « Le gazon est-il la seule option ? »

La pancarte « Le gazon est-il la seule option ? » a suscité trois réactions hostiles très distinctives. Une par rapport au terrain de la maison unifamiliale et deux en lien avec le terrain du jumelé. Rappelons que les objectifs de la pancarte étaient d'attirer l'attention sur le terrain, de susciter un début de réflexion chez le voisinage et de promouvoir le pré fleuri. D'abord, une personne a retiré la pancarte sur le terrain de la maison unifamiliale. Lorsque la propriétaire s'en est aperçue, la pancarte était couchée au sol loin de son emplacement initial (voir la figure 16). Elle soupçonne un voisin en particulier, mais, comme nous n'avions aucune preuve, je n'ai pas osé le contacter.

Durant la même semaine, une pancarte a été ajoutée en dessous de la pancarte sur le terrain du jumelé, sur laquelle on pouvait lire : « *Non ! Mais ça non plus* » en réponse à la question : « *Le gazon est-il la seule option ?* » (voir la figure 17). Il s'agit de la marque d'hostilité la plus explicite obtenue. Elle est restée sur le terrain pendant une semaine avant que les propriétaires du pré fleuri décident de l'enlever. Sachant

qui avait mis cette pancarte, les propriétaires m'ont donné ses coordonnées. J'ai tenté de rencontrer cette personne à plusieurs reprises et de l'appeler avec son accord, mais elle m'a finalement demandé de correspondre par courriel. Je lui ai donc transmis un résumé du projet dans une lettre, disponible en Annexe II.

Même après avoir reçu de plus amples explications sur la nature du projet, elle ne change pas de position. Ces commentaires étaient tous négatifs, et se rapportaient uniquement à l'esthétique : le terrain manque de charme, la disposition des plantes n'est ni symétrique ni ordonnée et le paillis est trop gros. Selon elle : « *Il y a place à l'amélioration et à un agencement plus approprié qui pourrait nous donner le goût de copier en partie cette initiative* » (Colette, PF jumelé). Pour elle, le message sur la pancarte ne semble aucunement lié à l'environnement, puisque d'après ses commentaires, elle fait uniquement référence à la beauté (ou laideur) du pré fleuri.

Dans ce même quartier, j'ai pu m'entretenir avec un couple de retraités qui était en direction de leur lot au jardin communautaire. Ce n'était pas la première fois que l'homme remarquait la pancarte et n'était pas convaincu par le message, « *moi, c'est le questionnement : le gazon est-il la seule option ? Ça fait un peu moralisateur* » (René, PF jumelé). Alors que sa femme félicitait l'initiative, il a rajouté : « *ça m'interroge un peu, tu peux faire quelque chose de bien sans nécessairement t'en vanter... c'est quelque chose qui m'achale un peu [...] j'irais pas critiquer le propriétaire ou le responsable... mais aussi ça te bouscule dans tes certitudes... en même temps c'est bien !* » (René, PF jumelé). Je lui ai donc expliqué que mes intentions avec la pancarte étaient surtout d'attirer l'attention et il a admis : « *je remarque rien d'habituel, pis ça, je l'ai vu ! hahahah* » (René, PF jumelé). D'après le message sur la pancarte, il suppose que ces voisins ont transformé leur terrain pour des raisons environnementales : « *juste à voir le message [...] j'ai l'impression que c'est quelqu'un qui est résolument engagé dans l'environnement, la cause environnementale* » (René, PF jumelé). La compréhension et la connotation « moralisatrice » ou non du message peuvent donc varier d'une personne à l'autre.



Figure 16 : Retrait de la pancarte par un.e voisin.e



Figure 17 : Ajout d'une pancarte par une voisine

4.2.3 Réactions au « message environnemental » du pré fleuri : la lettre

Au total, quatre personnes ont répondu aux 45 lettres que j'ai distribuées à une quinzaine de maisons autour de chacun des trois prés fleuris. Si je me fie aux lettres, il s'agirait de trois femmes et d'un homme. Trois personnes ont répondu à la main et une a écrit sa réponse à l'ordinateur et l'a imprimée au verso de la lettre qui lui a été donnée. Deux réponses proviennent des voisin.e.s du terrain du jumelé et les deux autres de la maison unifamiliale. Aucune réponse n'a été recueillie auprès du voisinage du terrain du quadruplex. Les réponses originales ont été numérisées et sont disponibles en Annexe III. Dans la lettre, je parlais notamment des vertus du pré fleuri :

« À travers ce projet, je souhaite explorer des alternatives au gazon et c'est dans ce contexte que je m'adresse à vous, afin de recueillir vos avis et impressions sur ce projet et sur la transformation du gazon en pré fleuri dans votre voisinage.

Les prés fleuris sont composés de plantes indigènes sélectionnées en prévision d'un cycle de floraison allant d'avril à octobre (présentement, c'est l'aster rose qui est en fleur!). Comme ces plantes viennent d'ici, elles résistent bien à la sécheresse, aux maladies et aux ravageurs, étant adaptées au climat et aux conditions

du sol québécois. Finalement, un pré fleuri au lieu d'une pelouse, c'est moins d'entretien et encore moins de tondeuse ! »

Pour les personnes séduites, il s'agit d'une évidence que le pré fleuri est en lien avec l'écologie, elles trouvent que l'initiative est « *superbe, écolo et magnifique* » (Voisine 1, PF jumelé). Certaines y adhèrent déjà à la maison et décrivent le jardinage comme une thérapie (Voisin 1, PF maison unifamiliale). Elles soulignent aussi : « *[qu']il n'y a pas que le gazon vert comme " norme ". Vive la diversité !* » (Voisine 2, PF jumelé). L'essentiel est que : « *ça aide au niveau de la biodiversité pour les insectes (#savethebees)* » (Voisine 2, PF maison unifamiliale). Ainsi, tout porte à croire que lorsque les vertus du pré fleuri sont énoncées par écrit, cela suscite principalement des réactions auprès des personnes séduites. Les hostiles ont moins osé m'aborder de front, puisque, comme nous l'avons vu, la marque d'hostilité la plus explicite était l'ajout de la pancarte défavorable. La dame qui l'a ajoutée a seulement accepté de correspondre avec moi par courriel. Si je ne l'avais pas sollicité, aurait-elle tenté de me faire parvenir des commentaires additionnels en plus de sa pancarte ? Les arguments écologiques ont ressorti plus clairement au moment où les vertus du pré fleuri ont été énoncées par écrit dans la lettre.

4.2.4 Que retenir des réactions suscitées spontanément, avec la pancarte et par écrit ?

Les réactions spontanées recueillies n'ont pas généré de réflexion profonde sur le rapport à la nature, considérant que cette notion devait être déduite implicitement des arguments esthétiques, pratiques ou de conformité sociale dans lesquelles le « rapport à la nature » était parfois en arrière-plan. Face au pré fleuri et sans allusions à ses vertus « écologiques », les personnes ont réagi à des dimensions qui n'étaient pas écologiques. À l'inverse, avec la pancarte et la lettre qui mettaient les passant.e.s « sur la piste » du message écologiste véhiculé par le pré fleuri, les personnes déjà convaincues se sont exprimées à ce sujet, alors que les autres ne l'ont pas fait. Le caractère provocateur de la pancarte (qui d'ailleurs n'était pas du tout le ton de la lettre) a suscité des réactions hostiles chez certaines personnes qui ont pris la peine de l'exprimer.

4.3 Les réactions au pré fleuri en fonction du milieu socioéconomique

Les prés fleuris semblent avoir été aménagés dans trois milieux socioéconomiques différents : Le terrain du quadruplex est situé dans un quartier de la classe populaire, le terrain du jumelé se situe plutôt dans un environnement de la petite bourgeoisie économique, tandis que le pré fleuri de la maison unifamiliale s'insère dans un milieu de la petite bourgeoisie culturelle. La carte suivante (Figure 18) situe les réactions recueillies dans chacun des quartiers. La détermination des classes sociales des quartiers où sont implantés les prés fleuris s'appuie sur le cadre conceptuel de Comby et de Bourdieu, et sera justifié dans les pages qui suivent.

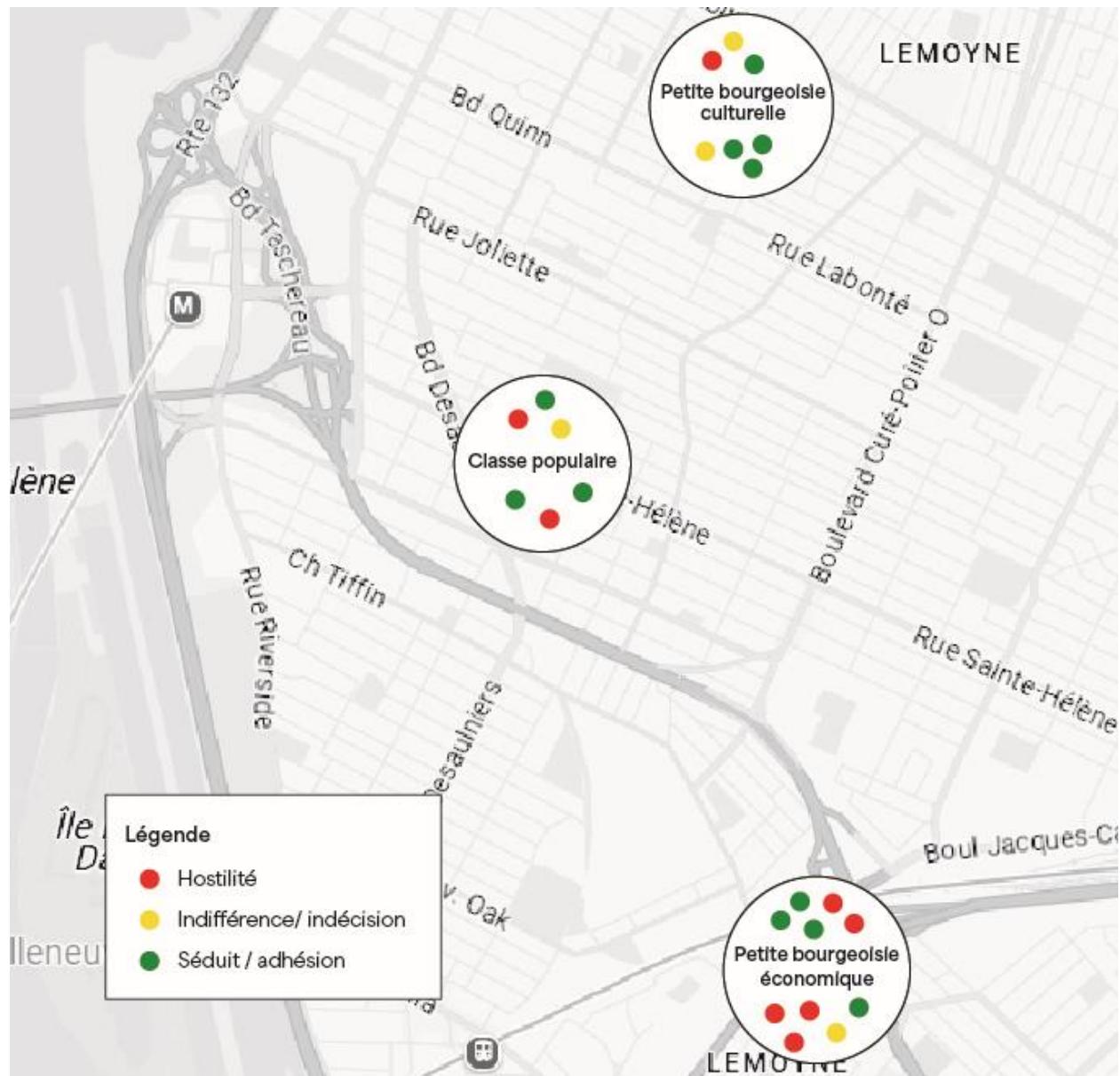


Figure 18 : Réactions au pré fleuri selon le quartier et son statut socioéconomique

4.3.1 Quadruplex - classe populaire

Ce pré fleuri est situé dans le secteur Coteau-Rouge, sur la rue Sainte-Hélène, une des artères les plus importantes de Longueuil, puisqu'elle mène au pont Jacques-Cartier, reliant ainsi la rive sud à l'île de Montréal. Le quartier est principalement composé d'immeubles résidentiels à logements multiples et de quelques commerces, comme un dépanneur, un répartiteur de taxis, un casse-croûte, un centre de services sociaux pour les jeunes, un garage et plusieurs autres commerces hétéroclites. Selon une étude réalisée en 2019 par le Développement social Vieux-Longueuil (DSVL), il s'agirait du contexte de recherche ayant le plus de personnes immigrantes (une personne sur cinq), contrairement au quartier du jumelé qui a un taux d'une personne sur dix (DSVL Notre-Dame-De-la-Garde, 2019). Le pré fleuri est sur une rue principale, la plupart des personnes étaient en déplacement utilitaire plus que récréatif. Il y avait donc peu de gens qui marchaient pour le plaisir de se promener. Je n'ai obtenu aucune réponse lors de la deuxième phase de recherche, qui consistait à distribuer des lettres à une quinzaine de résidences à proximité et à leur demander leur opinion de manière anonyme.

D'après ces caractéristiques, tout porte à croire que ce quartier est principalement composé de la classe populaire. En effet, ce contexte de recherche est celui où j'ai eu le plus de difficulté à solliciter des personnes pour répondre à mes questions et d'après Comby, le manque d'intérêt pour l'écologie peut être justifié par le mode de vie chargé des classes populaires (Comby, 2024, p.123).

Au total, dans ce quartier, j'ai interrogé six personnes : deux étaient hostiles au pré fleuri, une semblait indifférente, et les trois autres étaient séduites. Parmi ces personnes, deux étaient locataires du quadruplex, dont un homme d'une trentaine d'années issu de la diversité travaillant dans les finances. Bien que peu bavard, il avait l'air séduit par les changements effectués à l'avant de son logement : « *c'est diversifié, c'est beau !* ». Contrairement à lui, l'autre locataire, Agathe, ne s'est pas gênée de me dire qu'elle n'aimait pas le terrain : « *celui-là c'est le plus beau (en parlant du terrain) ? AYOYE ! Je voudrais pas voir les autres. Tu l'as manqué... de 1 à 10 yyyy t'aimerais pas ça ! Je te donnerais un 4 ou un 5* ». Elle habite dans ce logement depuis plus de quarante ans. Maintenant à la retraite, elle a travaillé dans le domaine de l'imprimerie toute sa vie. L'autre personne qui était aussi choquée par le pré fleuri est un homme quinquagénaire travaillant dans le domaine de la construction qui se dirigeait vers un rendez-vous. Il n'est pas propriétaire de sa résidence et ne vit pas dans le coin.

La seule personne indifférente est le voisin du quadruplex, un père de famille dans la quarantaine. Il possède l'une des rares maisons unifamiliales se trouvant sur la rue. Il n'a jamais considéré avoir des

plantes sur son terrain, puisque cela lui semble être trop d'entretien. Toutefois, depuis qu'une amie lui a affirmé que ça aidait à drainer les accumulations d'eau de pluie, il est plus ouvert à l'idée. J'ai également discuté avec un drôle de duo d'hommes quadragénaires. Je les ai surnommé ainsi, puisqu'un des deux hommes semblait en état d'ébriété et avait de la difficulté à articuler, tandis que l'autre était complètement séduit et intéressé par mon projet. Après coup, j'ai réalisé que l'homme « à jeun » était probablement un intervenant en relation d'aide.

4.3.2 Jumelé – Petite bourgeoisie économique

Ce pré fleuri est situé dans le secteur LeMoyne-Jacques-Cartier près d'un boulevard, d'un hôpital et de magasins à grande surface. La majorité des propriétés du secteur sont des maisons en rangées composées de quatre unités identiques.

J'ai recueilli les impressions de dix personnes : cinq étaient choquées par le pré fleuri, une personne semblait indifférente et les quatre autres étaient séduites. La plupart des personnes interrogées habitent leur domicile depuis plusieurs décennies. C'est le quartier où l'expérimentation a suscité le plus d'hostilité, autant par rapport à la pancarte que par ma présence. L'ensemble des personnes choquées fait partie de la génération des baby-boomers. Les principaux arguments mobilisés par ces dernières relevaient de l'esthétique et de la conformité sociale.

Il semblerait que ce quartier soit principalement composé de la petite bourgeoisie économique, étant donné la prédominance de réponses hostiles à l'égard des prés fleuris et le désir exprimé par les répondant.e.s de respecter la conformité sociale. Ce type de positionnement est propre à la petite bourgeoisie qui souhaite respecter l'ordre social établit. Dans le contexte de cette recherche, l'ancrage économique semble plus marqué, puisque selon Comby, une moindre adhésion aux idéaux environnementaux est souvent corrélée à une plus faible accumulation de capitaux culturels (Comby, 2024, p.74).

Un technologue en énergie à la retraite qui a également été conseiller municipal de LeMoyne m'a d'ailleurs confié que le voisinage est réticent au changement parce qu'il est conservateur : « *les voisins sont jamais très trop consentants pour une raison bien simple, c'est très conservateur* » (Donald, PF jumelé). Contrairement à lui, le voisin qui fait face au pré fleuri, un designer en architecture d'intérieur dans la cinquantaine, s'est vanté de faire tout autrement. Il n'est pas du genre à suivre les tendances, il a été le premier dans sa rue à changer le revêtement extérieur de son jumelé : « *j'ai fait ça y'a 25 ans, en*

noir, en 95, le monde me traitait de fou [...] pis là, tout le monde me copie ». De son côté, comme il ne souhaite pas entretenir son terrain, il a uniquement planté des arbres, des arbustes et des plantes.

Ce contraste entre ces deux voisins semble illustrer une tension entre la première génération de propriétaires, les baby-boomers, et la nouvelle, qui est en moyenne dans la cinquantaine. J'ai moi-même été témoin directement de ces tensions lors de mon baptême de feu pour la phase des entretiens spontanés alors que j'interrogeais une femme qui était tout au long de notre discussion sur la défensive et qui démontrait de la susceptibilité. À plusieurs reprises, elle m'a posé des questions sarcastiques du genre : « *les trouves-tu belles mes fleurs ?* » (Rolande, PF jumelé). Les plus jeunes semblaient démontrer une plus grande ouverture au changement, tandis que les générations plus âgées, comme les baby-boomers, tendaient à être davantage attachées aux repères et aux pratiques d'aménagement paysager de leur époque. Toutefois, ces tendances demeurent une généralisation et peuvent évidemment varier selon les individus et leur parcours personnel. Ces divergences d'opinions provenaient même de personnes issues de la même famille. Un soir, alors qu'on se faisait dévorer par les « maringouins », j'ai abordé deux dames qui se promenaient dans le quartier. J'ai présumé qu'il s'agissait d'une mère et de sa fille en raison des références qu'elles se faisaient tout au long de la discussion. Lorsque je leur ai demandé ce qu'elles pensaient du terrain, la plus âgée des deux m'a répondu : « *moi, je trouve qu'il y en a trop (en parlant des plantes) [...] j'aime avec du gazon autour bien fait* » (Françoise, PF jumelé). Alors que sa fille m'aurait recruté pour faire l'aménagement de son terrain.

4.3.3 Maison unifamiliale – petite bourgeoisie culturelle

Ce terrain est localisé dans un quartier familial du Vieux-Longueuil, sur la rue Saint-Alexandre. La plupart des habitations sont de type unifamilial. D'après le DSVL, il s'agirait du quartier où le revenu médian après impôt serait le plus élevé des trois contextes de recherche (DSVL Vieux-Longueuil, 2019). Le voisinage immédiat de la maison unifamiliale est assez mixte, composé autant de jeunes familles que de retraités. Chaque année, en juin, le voisinage de cette rue organise une fête de quartier via une *Facebook*.

J'ai pu m'entretenir avec sept personnes. Une était choquée par le pré fleuri, deux n'ont pas clairement pris position et les quatre autres étaient séduites. L'âge des personnes avec qui j'ai discuté était assez varié. Il s'agissait uniquement de voisins et voisines. Les personnes interrogées dans ce quartier ont démontré un niveau d'engagement à la communauté qui ne se retrouvait pas dans les autres contextes de recherche.

Ce quartier semble majoritairement composé de personnes issues de la petite bourgeoisie culturelle, comme en témoigne la forte proportion de réponses favorable au pré fleuri. Ce voisinage était d'ailleurs le plus sensible aux enjeux environnementaux.

Mon plus long entretien a été avec un couple de quadragénaires. Ça fait plus d'une vingtaine d'années qu'ils habitent dans le quartier. Comme ils se promènent régulièrement, ils ont porté attention à l'évolution du terrain tout au long de l'été. L'homme est un ingénieur mécanique dans la haute technologie et la femme, issue de la diversité, est coordonnatrice d'un programme de science politique à l'université. Cette dernière était complètement sous le charme du pré fleuri alors que son conjoint osait m'avouer au fil de la discussion qu'il trouvait que le terrain « avait l'air fou » : « *ça a l'air fou parce qu'il n'y a presque rien. Ouain, plus fourni, ça serait peut-être plus facile à vendre* » (Jonathan, PF maison unifamiliale). Malgré tout, il était tout de même intéressé à ce qu'on reste en contact si mon initiative menait à un projet pilote pour y participer. Lui et sa conjointe se sont battus durant de nombreuses années pour sauver des arbres qui se trouvaient autour de leur terrain « *we've tried to save some of the trees that were being cut, but we've called de city, they said call the police, we call the police, they said call the city... so we don't know how to save them...* » (Kiara, PF maison unifamiliale).

Que peut-on retirer des réactions obtenues selon leur milieu socioéconomique ?

Les prés fleuris ont été implantés dans des contextes socioéconomiques variés. Dans le quartier de la petite bourgeoisie économique, les réactions hostiles ont été les plus nombreuses, souvent motivées par une forte préoccupation pour la conformité sociale et l'esthétique de leur terrain. À l'inverse, le quartier associé à la petite bourgeoisie culturelle a généré le plus grand nombre de réactions positives, en plus de se distinguer par un niveau d'engagement citoyen plus élevé que dans les deux autres milieux. Le quartier populaire, quant à lui, est celui où il a été le plus difficile de recueillir des réactions, tant à l'écrit qu'à l'oral. Par ailleurs, la moyenne d'âge des répondant.e.s du quartier de la petite bourgeoisie économique était la plus élevée, la majorité des personnes ayant plus de soixante-dix ans.

Conclusion

Les résultats de la question de recherche – Comment promouvoir la décroissance en dehors du milieu académique ? – ont été présentés en trois sections. La première section exposait les trois types de réactions du voisinage ayant émergé à la suite de l'exposition au pré fleuri ainsi que les principaux arguments évoqués : esthétiques, pratiques et conformité sociale. La deuxième section a mis en lumière

les différents rapports à la nature qui ont sous-tendu les réactions. Le rapport à la nature était implicite dans les réponses formulées lors des entretiens spontanés, tandis que la pancarte a principalement provoqué de vives réactions de la part des personnes hostiles. En revanche, la distribution de lettres a davantage suscité des retours enthousiastes des séduits, qui laissaient démontrer une sensibilité pour l'écologie. Finalement, la dernière section a exploré les possibles liens entre le contexte socioéconomique des quartiers où sont implantés les prés fleuris et les réactions du voisinage. Le chapitre qui suit s'appuie sur ces résultats pour discuter du design discursif comme outil de décolonisation de l'imaginaire et des différents aspects en lien avec la promotion de la décroissance hors du milieu académique.

Chapitre 5. Analyse des résultats

Naïvement, je croyais que tout le monde allait tomber sous le charme des prés fleuris. Après tout, qui n'aime pas les fleurs ? Je ne m'attendais sincèrement pas à ce qu'il y ait autant de réactions hostiles. Mais la beauté du design discursif, c'est qu'il éveille des opinions complètement différentes les unes des autres. Toutes sortes de réflexions qui, espérons-le, s'alimenteront mutuellement afin de faire évoluer les mentalités. Je ne pourrai jamais savoir le nombre de discussions que ma démarche a suscité, ni ce qui a été dit, mais les résultats recueillis me permettent d'avancer quelques pistes de réponses à ma question de recherche : Quels sont les apports et les limites du design discursif comme outil de promotion de la décroissance hors du milieu académique ? Ce chapitre comporte néanmoins davantage de nouveaux questionnements que de réponses relatives à ma question de recherche. Dans un premier temps, je présente une analyse du design discursif comme outil de décolonisation de l'imaginaire. Puis, dans un second temps, je propose des réflexions sur les différentes composantes à prendre en compte pour promouvoir la décroissance hors du milieu académique.

5.1 Le design discursif comme outil de décolonisation de l'imaginaire

Cette première section est un retour critique sur les apports et limites de certaines étapes de la démarche de design discursif comme outil de décolonisation de l'imaginaire, en particulier sur la création de dissonance. Je reviens sur l'objectif de créer de la dissonance chez l'auditoire, qui est un but fondamental du design discursif et qui se rapproche du concept de décolonisation de l'imaginaire.

5.1.1 Intention : Inspirer... mais critiquer

Au début du projet, la première étape a été d'identifier mes intentions. Il était clair pour moi que la démarche ne consisterait pas à critiquer la croissance, mais plutôt à rendre désirable la décroissance en mettant de l'avant des alternatives concrètes. Toutefois, alors que mon intention était d'inspirer et d'émerveiller en présentant un terrain recouvert de plantes indigènes, cela a plutôt provoqué certaines personnes qui étaient tout sauf séduites par le pré fleuri. J'aurais dû m'attendre à ce genre de réaction pour ainsi être mieux préparée à discuter avec elles. D'autant plus que les réactions hostiles ont été amplifiées par le message sur la pancarte.

Avec du recul, je reconnaissais qu'il a été contradictoire de ne pas assumer le volet critique de la décroissance, et donc du pré fleuri. Ce dernier matérialise à la fois une remise en question d'une pratique socio-

matérielle « anti-écologique » – la pelouse – et la promotion d'une alternative concrète à la pelouse. Dans ce contexte, l'intention d'inspirer est indissociable de l'intention de critiquer ou de remettre en question cette pratique.

5.1.2 Pré fleuri et décroissance

J'ai voulu tester le design discursif comme outil de décolonisation de l'imaginaire en concevant des prés fleuris comme alternative concrète à la pelouse et comme un moyen de promouvoir un rapport de collaboration avec la nature, lui-même étant une composante importante d'une perspective décroissanciste. À aucun moment, le pré fleuri n'a été étiqueté comme étant en lien avec la décroissance auprès du public. J'ai voulu laisser le voisinage réagir au pré fleuri sans les mettre « sur la piste » de la décroissance. Durant le seul entretien dans lequel j'ai osé mentionner la décroissance, mon interlocuteur a pensé que je parlais de décroissance humaine dans le sens du vieillissement. Je n'ai donc pas osé aller de l'avant avec des informations plus « théoriques », qui auraient sans doute créé plus de confusion.

Pour cette première itération de l'expérimentation, il a été intéressant de récolter les réactions du voisinage sans leur dévoiler directement l'objectif derrière le pré fleuri, laissant ainsi libre cours à leur imagination. Cela a permis de constater que ce même « objet » est porteur de plusieurs significations et interprétations. On peut alors se poser la question : y a-t-il une différence entre une personne aux convictions décroissancistes qui crée un pré fleuri et une personne qui en aménage également un et qui ignore ce courant de pensée critique ? Les intentions ne sont pas les mêmes certes : pour la première, il s'agit d'un acte pour préserver la biodiversité, tandis que, pour la deuxième, il s'agit simplement de réduire l'entretien de son terrain. Pourtant, le résultat est le même et il s'avère bénéfique. Sachant maintenant quels sont les types de réaction et de doutes qu'ont des personnes vivant en banlieue, il serait possible d'envisager une deuxième version de l'expérimentation, plus ciblée. Celle-ci pourrait intégrer des arguments plus spécifiques en fonction du type de réactions obtenues. Rien n'empêche de croire que la personne ayant transformé sa pelouse en pré fleuri pour des raisons pratiques développe peu à peu un véritable intérêt pour la végétation qui l'entoure, au point d'y porter davantage attention et d'en parler autour d'elle.

5.1.3 Message : « Le gazon est-il la seule option ? »

La pancarte « Le gazon est-il la seule option ? » complétait bien l'objet discursif dans la création de dissonance, puisque la question interrogeait sans détour la raison d'être du gazon. Cependant, ce message semble avoir contribué à renforcer ou à « valider » les imaginaires, plutôt que les « décoloniser ». La pancarte semble avoir suscité davantage d'émoi dans le voisinage du pré fleuri du jumelé, étant donné que durant une certaine période où les propriétaires étaient absents, le pré fleuri a été envahi par de l'herbe à poux. Il n'était alors pas sous son meilleur jour. L'autre « option » que proposait le message sur la pancarte n'était donc pas très désirable, et cela a probablement amplifié le sentiment de provocation chez certaines personnes.

Quand ce message a provoqué des réactions, elles ont pris la forme d'une adhésion ou d'un rejet, mais pas spécialement de réflexion, de perplexité, de doute ou d'interrogation. À tout le moins, je n'ai pas recueilli de traces de réflexion ou de remise en question. S'il y a eu réflexion ou remise en question, mon dispositif méthodologique n'a pas permis de les capter. Le design discursif peut constituer un dispositif intéressant pour entamer un travail de décolonisation de l'imaginaire, mais il ne permet pas de confirmer avec certitude s'il y en a eu ou non. Mais après tout, comment savoir si une idée a évolué dans l'esprit d'une personne avec qui je n'aurais vraisemblablement pas la chance d'échanger à nouveau ? Dans ce cas, il aurait peut-être fallu que je reste en contact avec les personnes que j'ai passées en entrevue afin de les questionner, quelque temps après, pour ainsi confirmer ou non si l'accoutumance à une alternative concrète peut mener à la décolonisation.

5.1.4 Interaction entre la designer et l'auditoire

La présence de la designer sur les lieux de l'expérimentation a l'avantage que la designer peut intervenir et orienter la réflexion de l'auditoire (Tharp & Tharp, 2018, p.279) lorsque le « message » semble mal compris. Par exemple, l'homme qui avait trouvé la pancarte moralisatrice au départ semble avoir démontré plus d'ouverture une fois que je lui ai expliqué mes intentions : « *Ça fait un peu moralisateur [...] ça te bouscule dans tes certitudes... en même temps c'est bien !* » (René, PF jumelé). Ainsi, les interactions entre la designer et le public sont importantes pour clarifier la première impression.

Les entretiens semi-dirigés n'ont pas réussi à générer de la profondeur sur le rapport à la nature puisqu'avant d'en arriver à ce sujet de discussion, j'étais confronté par des arguments esthétiques, pratiques et de conformité sociale. Le rapport à la nature de tous les types de réaction devait être déduit

implicitement à travers les propos des répondant.e.s. La pancarte seule, sans la présence de la designer, semble avoir suscité les « meilleures » réactions.

L'absence de réponses suite à l'envoi des lettres au terrain du quadruplex (classe populaire) peut être analysée selon différents angles. Premièrement, le moyen d'expression par écrit n'est peut-être pas approprié pour le quartier du quadruplex, étant donné que la lettre était écrite en français et qu'il s'agit du contexte de recherche ayant le plus haut taux de personnes immigrantes, chez qui, il pourrait potentiellement y avoir une barrière de langage (DSVL Notre-Dame-De-la-Garde, 2019). En second lieu, l'hypothèse de Jean-Baptiste Comby selon laquelle le niveau de préoccupation écologique est lié à l'appartenance à une classe sociale, pourrait en partie expliquer l'absence de réponses obtenue dans le quartier du quadruplex : « *les rythmes de vie dans les mondes populaires, avec souvent de longues journées de travail, parfois des horaires décalés, des trajets importants, des obligations familiales et les impératifs vitaux du travail reproductifs (faire les courses, cuisiner, ranger, nettoyer, se reposer) laissent peu de moments pour penser à l'écologie et réformer son mode de vie afin de le rendre plus verdoyant* » (Comby, 2024, p.123).

On pourrait conclure que l'envoi de lettres n'est pas le meilleur moyen d'interaction avec le public, puisqu'il suscite principalement des réponses auprès des personnes séduites, alors qu'il est préférable d'obtenir l'opinion de tous les types de réaction.

5.1.5 Dissonance discursive et décolonisation de l'imaginaire

Le but fondamental du design discursif est la création de dissonance (Tharp & Tharp, 2018, p.193), soit une forme d'inconfort qui se crée dans notre esprit lorsqu'un objet remet en question la réalité que l'on s'est construite au fil du temps. Le concept de dissonance se rapproche de celui de la décolonisation de l'imaginaire. Dans la perspective de la décroissance, la décolonisation de l'imaginaire consiste à prendre conscience que les sociétés humaines n'ont pas toujours été des sociétés de croissance. Décoloniser signifie « dénaturaliser » certaines évidences, façons de penser et de faire. Dans le cas de cette expérimentation, il s'agissait de rappeler concrètement que la pelouse à l'avant des maisons n'est pas l'unique possibilité d'aménagement d'un terrain privé à proximité de son domicile. Certains propos recueillis suggèrent que cet objectif a parfois été atteint : par exemple, une personne s'est remémorée que le gazon n'a pas toujours été la seule option : « *anciennement on faisait ça ! Ma grand-mère faisait ça ! [...] les jardins étaient une coutume, faisaient en sorte qu'on cultivait, mais aussi il y avait de la décoration* » (Donald, PF jumelé).

Pour les personnes qui ont manifesté de l'hostilité en regard du pré fleuri, la démarche semble avoir bel et bien créé une « dissonance », qui s'est accompagnée de beaucoup de résistance. Ces personnes ont avancé des arguments esthétiques, pratiques, et de conformité sociale qui démontrent leur inconfort à l'égard du pré fleuri. Ces derniers ont réussi parfois à éveiller plusieurs questionnements qui se rapprochent de thèmes importants pour comprendre la décroissance : le rapport au temps et l'efficacité, les habitudes de consommation et le progrès.

Rapport au temps / efficacité

Le pré fleuri est confrontant, car il suggère une option qui met plusieurs années à se développer, contrairement au gazon en rouleau qui prend moins d'une journée à être implanté. La société de croissance nous a accoutumé à obtenir ces produits clés en main, dans les moindres délais. Le pré fleuri invite à valoriser la lenteur et la patience. Les plantes deviennent un peu comme un enfant que l'on prend plaisir à regarder grandir et à admirer des centimètres gagnés, d'année en année. Les personnes séduites semblent plus patientes: « *je vais lui laisser le temps de vivre [...] Ben oui, parce que c'est important en ? Première année c'est jamais ce qu'il faut, les arbres sont pas tous à leur place [...] c'est intéressant !* » (Gino, PF jumelé).

Habitude de consommation non soutenable

En lien étroit avec le rapport au temps, le pré fleuri invite aussi à remettre en question la consommation de « plantes annuelles », le « fast fashion » de l'aménagement paysager. Disponible dans la majorité des centre-jardins, déjà à maturité, ce type de plantes est privilégié puisqu'elles fleurissent durant tout l'été. Mais une fois l'automne arrivé, elles cessent de vivre. L'année qui suit, on retourne donc au magasin pour s'en procurer des nouvelles et puis on répète la boucle de consommation. Avant d'arriver chez le détaillant, les plantes annuelles sont cultivées de manière industrielle, importées et entassées dans des petits contenants en plastique qui ne peuvent être récupérés. Elles sont « pratiques » pour les personnes qui vivent en appartement et désirent décorer leur balcon, mais pour les personnes qui ont la chance d'avoir un terrain, leur raison d'être devrait être questionnée.

Le pré fleuri invite à choisir des plantes indigènes qui peuvent vivre durant plusieurs années. Pour répondre au fait qu'elles fleurissent pendant une courte période seulement, on peut planter plusieurs variétés afin d'avoir un cycle de floraison plus long. On est alors aux antipodes d'un rapport utilitariste à la nature basé sur la facilité, la rapidité et l'éphémérité. Certaines personnes interrogées étaient sensibilisées à cette question : « *ceux qui, encore aujourd'hui, plantent de l'annuel pour faire de*

l'aménagement... Je me rends compte que c'est un travail d'une journée par saison et c'est tout [...] ça me fait râler des fois, je vois ça, je me dis : ahh ça vaut pas la peine » (Grégoire, PF maison unifamiliale).

Conception du progrès

Pour certaines personnes, le pré fleuri bousculait leur imaginaire de ce que représente le progrès. Bien que « nouveau », un pré fleuri à l'avant des maisons n'est pas une forme de progrès pour elles, puisque pour eux, on semble au contraire « régresser » vers une époque où l'on contrôlait moins bien les aménagements : « *c'est nouveau ! Parce que d'habitude on a fait comme au 14e siècle, comme les rois d'époque, les gens coupaien leur gazon et la population s'est inspiré d'eux pour donner de l'attrait à leur terrain [...] quand je me promène en forêt c'est pareil* » (Donald, PF jumelé). Pour cette personne, un aménagement paysager qui s'apparente à la forêt est une régression, puisque des techniques et des produits ont été développés depuis pour contrôler la nature. La diversité des plantes n'est pas non plus synonyme de progrès, et, comme le disait Serge Mongeau, « *la nature « sauvage » n'a rien de chaotique; elle n'a tout simplement pas les mêmes critères d'ordre que nous ; c'est sans doute fort dérangeant pour ceux qui veulent tout contrôler, tout régler, tout dominer* » (Mongeau, 2017, p.55).

À l'inverse, pour les personnes séduites, cette « régression » est appréciée et représente un progrès : « *une prairie sauvage c'est extrêmement beau, mais c'est beau parce que ça s'organise toute seule. Une forêt c'est la même chose, on dit tout le temps que c'est beau mais, c'est beau parce que ça s'organise toute seule* » (Philippe, PF quadruplex). L'apparence désordonnée des prés fleuris suscite moins de dissonance chez les personnes séduites, puisque ce type d'aménagement leur plaît esthétiquement en plus du fait qu'elles sont d'avis que la beauté de la nature provient de son autonomie.

La subjectivité de la beauté

L'importance des arguments esthétiques dans les réactions des personnes interrogées rappelle, d'une part, à quel point la « beauté » est subjective et, d'autre part, que les critères de « beauté » cristallisent toutes sortes de valeurs et de croyances sous-jacentes, incluant celles relatives à la nature. Pour beaucoup de personnes, l'apparence du pré fleuri ne correspond pas aux standards de beauté des aménagements devant les maisons. Bien que l'échantillon de cette phase de recherche reste limité pour prouver quoi que ce soit, tout porte à croire que les groupes d'âge et le contexte sociodémographique influencent le type de conception du « beau » des personnes. En effet, la totalité des personnes choquées par les prés fleuris sont âgées de plus de 70 ans. Cela laisse supposer que la génération des baby-boomers est moins enclue à trouver ce type d'aménagement « beau ». Les traditions issues des années 50 pourraient expliquer la

majorité des arguments esthétiques énoncés par les personnes hostiles quant à l'importance de la pelouse pour leur aménagement conventionnel. Ils ont été élevés par une génération qui croyait que la pelouse à l'avant de la maison était un symbole de réussite, puisqu'à l'époque « *avoir une pelouse chez soi, c'est un synonyme qu'on s'est sorti de la misère* » (Lavoie, 2024, cité dans Dugal, 2024).

Ce n'est pas tant que les personnes choquées par le pré fleuri accordent plus d'importance à l'esthétique qu'à l'écologie. Les personnes séduites ont aussi mis de l'avant des arguments esthétiques. Ce qui est laid pour certaines est beau pour d'autres et, derrière ces jugements esthétiques, se cachent des conceptions différentes du rapport à la nature.

Au bout du compte, les prés fleuris semblent avoir généré de la dissonance au niveau du rapport au temps, des habitudes de consommation, de la conception du progrès et des préférences esthétiques en matière d'aménagement paysager. Ils ont aussi réussi à créer un inconfort chez certaines personnes hostiles.

Rapport à la nature et responsabilité

Tant les personnes séduites, hostiles que indifférentes exprimaient le même désir : celui de réduire leurs responsabilités par rapport à leur terrain. Pour les personnes séduites par le pré fleuri, le gazon représente trop d'entretien alors que, pour les personnes hostiles, il s'agit de tout le contraire, les plantes nécessitent trop de travail. Ce paradoxe met en lumière une tension profonde dans notre rapport à la nature : cette dernière n'a jamais eu besoin de nous, et pourtant, nous faisons le choix de conserver le concept de la pelouse, une monoculture qui nécessite d'être tondues chaque semaine à l'aide généralement de pétrole sous peine d'être regardé de travers par le voisinage, surtout à la moindre présence de mauvaises herbes. Le désir de conformité sociale semble être le facteur décisionnel le plus dissonant auprès des personnes hostiles. Pour les personnes indifférentes, c'est plutôt l'ampleur du changement qui freine leur intérêt. Et finalement, à l'opposé, certaines personnes séduites ont déjà entamé le pas pour transformer leur terrain.

Le dispositif d'enquête ne permet pas de confirmer s'il y a eu une décolonisation de l'imaginaire ou non, bien qu'il parvienne à créer de la dissonance. Les prés fleuris réussissent à créer un malaise chez les personnes hostiles et en même temps à renforcer les convictions de celles qui sont séduites. Rien n'empêche de penser que les « choqués » vont changer de point de vue un jour. Mais comment faire passer ces réactions au deuxième niveau ? Soit de passer de l'adhésion à l'action pour les personnes séduites et de l'opposition à la tolérance pour les personnes hostiles, et que, ces actions se transforment en une masse critique capable de tout faire basculer.

5.2 Promouvoir la décroissance hors du milieu académique

L'expérimentation a révélé plusieurs éléments à prendre en compte pour favoriser la promotion de la décroissance hors du milieu académique. : la désirabilité des alternatives concrètes pour illustrer un monde post-croissance, le risque de paraître moralisateur.trice dans la promotion de la décroissance, le type d'auditoire qui a le plus de potentiel à être politisé et la transition de la parole aux actes.

5.2.1 Comment dire quoi faire sans dire quoi faire ?

Bien que le quartier soit constitué de propriétés privées, il représente tout de même un environnement commun/partagé où les décisions des uns peuvent « impacter » la qualité de vie des autres. Les prés fleuris peuvent représenter un trouble du voisinage, soit un inconvénient visuel, puisque le terrain ne répond pas aux habitudes d'aménagement esthétiques courantes. Et, selon les propos de certaines personnes interrogées, je n'aurais pas respecté cela : « *présentement, ce que je déplore le plus, c'est que les gens font ce genre de procédé là, mais pas d'une façon concertée. On fait des expériences et on les fait dans des endroits qui ne sont pas nécessairement preneur... preneurs d'attrait, puis preneurs aussi au niveau des adeptes. Ça, je m'entends là-dessus, c'est que c'est disparate* » (Donald, PF jumelé). Dans ce contexte, la perspective du municipalisme serait d'autant plus cohérente considérant que ces personnes souhaitent être consultées. Ainsi, si nous avons à « décider ensemble » des changements que nous souhaitons apporter au quartier, comment proposer des suggestions sans être moralisatrice ?

Comme nous l'avons vu, la pancarte a été perçue de manière moralisatrice auprès du voisinage. Il s'agit d'un enjeu qui avait été mentionné par Lepesant dans le *Dire, Penser et Comprendre* du travail idéologique, soit que, pour lui « *la théorie qui vient imposer au réel ses préjugés et ses abstractions doit être radicalement critiquée ; non pas pour rejeter toute théorie, mais pour exiger que la théorie provienne de la pratique* » (Lepesant, 2013, p.94). Ainsi, alors que je travaillais de façon pratique et concrète dans la mise en œuvre des alternatives concrètes en ayant les deux mains directement dans la terre, ai-je réussi à dire quoi faire sans dire quoi faire ?

5.2.2 Promouvoir auprès de qui ?

Les divergences d'opinions ont été identifiées au sein de personnes provenant de la même famille. Cela peut se voir à travers un duo mère-fille avec qui j'ai eu la chance de discuter. Les deux femmes avaient des goûts totalement opposés par rapport à l'aménagement du terrain. Cela peut s'expliquer par leur différence d'âge et donc de contexte de socialisation. Mais si la famille n'est pas la seule source

d'influence, qui peut l'être ? Comby amène l'idée que « *les influences amicales et professionnelles se révèlent généralement plus importantes que les recommandations familiales* » (Comby, 2024, p.71).

Dans une perspective de décroissance, le quartier peut représenter une forme de commun. Il était donc d'autant plus intéressant d'aller tester cette expérimentation dans ce contexte. Le voisinage est-il réellement une source d'influence ? Lors des entretiens, deux personnes ont mentionné avoir été des sources d'influence dans leur quartier. Un quinquagénaire designer en architecture d'intérieur a raconté avoir été le premier à changer le revêtement extérieur de sa maison : « *j'ai fait ça y'a 25 ans, en noir, en 95, le monde me traitait de fou [...] pis là, tout le monde me copie* » (Gino, PF jumelé). Alors qu'un autre me parlait de toutes les questions qu'il avait reçues de ses voisin.e.s suite à l'achat de sa voiture électrique (Donald, PF jumelé). Le voisinage a-t-il un potentiel transformateur dans les façons de faire et de penser ?

D'après les résultats obtenus, quel voisinage à le plus de « potentiel » ? Celui de la classe populaire ? Celui de la petite bourgeoisie économique ? Ou celui de la petite bourgeoisie culturelle ? Tout porte à croire que c'est le troisième qui est le plus enclin à ce type de changement. Les réactions au pré fleuri selon le milieu social longueuillois correspondent assez fidèlement aux positions écologiques des différentes classes sociales telles que Comby les a identifiées. La petite bourgeoisie culturelle y adhère ; la petite bourgeoisie économique manifeste de l'hostilité pour des raisons esthétiques et de conformité sociale, tandis que la classe populaire démontre peu d'intérêt.

5.2.3 Comment rendre la décroissance désirable ?

L'intérêt d'avoir un pré fleuri à la maison est simple à justifier : moins d'entretien, aucun usage de produits chimiques, bénéfique pour la biodiversité, perdure année après année en plus d'aider à drainer l'accumulation d'eau de pluie. Sa désirabilité esthétique et pratique est facile à démontrer, mais qu'en est-il de la conformité sociale ? Comment défendre la désirabilité d'être différent ? Comment rendre le changement désirable ? Il s'agit d'un enjeu d'autant plus important dans le contexte de la banlieue, un environnement constitué de règles et de normes non écrites.

Comme nous l'avons vu, sortir du lot ne posait aucun problème pour certaines personnes séduites qui avaient déjà emboîté le pas depuis des années. Mais pour les autres, celles pour qui l'initiative de leurs voisin.e.s inspire sans pour autant les pousser à agir – comment les inciter à passer à l'action sur leur terrain ? Comment passer de l'état d'adhésion à celui d'action concrète ? Sortir du cadre habituel exige un effort supplémentaire. Opter pour des comportements qui sortent de l'ordinaire représente un

véritable défi, surtout lorsqu'il s'agit de gestes environnementaux dont les effets restent imperceptibles à court terme. Au bout d'un été à privilégier le vélo plutôt que la voiture, nous pourrons constater les effets sur notre corps, certes, mais nous ne percevrons pas pour autant une amélioration de la qualité de l'air.

5.2.4 Une fois qu'on est convaincu, on fait comment ?

On décide ensemble, on produit moins et on partage plus ? La deuxième itération de cette expérimentation devrait être la création d'un commun de quartier constitué de voisin.e.s qui s'entraident à transformer leur pelouse en façade de résidence en pré fleuri.

L'absence de vie de communauté est d'ailleurs quelque chose que j'ai observée pendant la recherche dans le quartier du jumelé (petite bourgeoisie économique). À un moment donné, l'une des propriétaires du pré fleuri m'a fait la remarque qu'en quelques semaines, j'aurai socialisé avec plus de voisins qu'elle en cinq ans. La transformation de pelouse en pré fleuri pourrait devenir une activité collective entre voisin.e.s. Il serait bien plus facile de passer à travers toutes les étapes de réalisation collectivement. La première journée est dédiée à enlever le gazon de trois terrains. La fin de semaine suivante, on étend le terreau. Puis, la semaine suivante, on sème, on plante et on recouvre de paillis. Et si les prés fleuris avaient le pouvoir de rassembler le voisinage et de réanimer la vie de quartier ?

Chapitre 6. Conclusion - Retour à l'ère du pisser

Petite, j'étais « gâtée pourrie ». À la maison, mon frère et moi avions une piscine, un bac à sable, une balançoire, une glissade et des milliers d'autres jouets. Mais moi, ce que j'aimais faire, c'était de construire des cabanes avec des branches dans le champ derrière la maison, attraper des grenouilles et « collectionner » les insectes ! Certains se sont retrouvés dans le congélateur, au grand bonheur de ma mère... Inconsciemment, ce projet était peut-être une manière de me rattraper auprès de toutes les coccinelles mortes gelées.

Comme tous les enfants, j'ai offert de nombreux bouquets de pisser à mes parents qu'ils disposaient gentiment dans un verre d'eau sur le bord de la fenêtre. Mais à partir de quel moment ai-je cessé de les cueillir ? À partir de quel âge les pisser sont-ils devenus des « mauvaises herbes » ?

J'ai débuté ce mémoire dans le même état d'esprit que la petite Noémie, cueilleuse de pisser. Je croyais sincèrement que les fleurs allaient réussir à réenchanter le monde, mais je me suis fait piéger par mon propre imaginaire. Alors que l'un des principaux problèmes de notre société réside dans notre rapport à la nature, je souhaitais expérimenter un moyen de promotion de la décroissance qui allait illustrer une alternative concrète et désirable à l'imaginaire de « domination » de la nature. Ma question de recherche - Quels sont les apports et les limites du design discursif comme outil de promotion de la décroissance hors du milieu académique ? - s'est donc matérialisée en un pré fleuri qui illustre une alternative concrète porteuse d'un rapport de collaboration avec la nature.

6.1 Impact des prés fleuris

L'impact, le dernier aspect de la démarche de design discursif (cf. chapitre 3) est présenté ici de manière hypothétique. Il est impossible de savoir exactement quel « impact » les trois prés fleuris ont eu en tant qu'objet discursif, combien de discussions ils ont générées et tout ce qui a été dit à leur sujet. Nous devons nous contenter des données récoltées auprès du voisinage selon les caractéristiques méthodologiques présentées au chapitre 3. Les résultats suggèrent que le pré fleuri a parfois réussi à créer de la dissonance, soit une forme d'inconfort chez certaines personnes. Rien n'indique cependant qu'une « décolonisation de l'imaginaire » a eu lieu. Les prés fleuris ont peut-être davantage renforcé les imaginaires existants que suscité une réelle réflexion. Il n'est toutefois pas exclu de penser que les personnes hostiles pourraient finir par changer d'avis un jour. La transformation recherchée à travers ce projet est un rapport de collaboration à la nature plutôt que de domination et il a été difficile de conduire l'auditoire vers ce sujet,

car avant même d'aborder la question, j'étais confrontée à des arguments esthétiques, pratiques et de conformité sociale qui semblaient loin du « rapport à la nature »

L'impact ultime recherché par la multiplication de prés fleuris dans les quartiers serait de favoriser la biodiversité, mais aussi la gestion des eaux de pluie. Ramener les milieux naturels dans la banlieue pourrait aussi contribuer à capturer une quantité significative d'émissions de gaz à effet de serre présentes dans l'air. Mis à part cela, comment les prés fleuris pourraient-ils changer nos comportements à long terme, et comment mesurer ce changement ? Pour ce qui est de l'effet de masse critique, il est difficile de prouver les retombées de l'expérimentation après un été seulement. Sur le long terme, cela pourrait être mesuré en identifiant été après été, le nombre de prés fleuris qui sont aménagés à proximité. Pour ultimement observer le nombre d'années nécessaire à la création d'une masse critique dans ce contexte. Que se passerait-il si tout le monde abandonnait la pelouse ?

Certaines des personnes interrogées ont fait allusion à l'importance de la pelouse pour que les enfants puissent jouer dehors. Comment se transformerait le « jeu » dans la vie des enfants s'il n'y avait plus de gazon ? Plutôt que d'avoir une cour pour deux enfants, pourquoi ne pas en avoir une immense pour tous les enfants du quartier ? Comme un parc ? À quoi bon avoir une balançoire, un bac à sable et une piscine par famille ? Quel genre d'humains deviendrait la génération des enfants sans pelouse ? Aurions-nous continué à cueillir des pissonniers ?

Ne serait-il pas plus facile de leur inculquer des valeurs d'entraide et de partage s'ils avaient plus d'opportunités de socialiser avec d'autres petits humains plutôt que de se contenter de socialiser avec leur fratrie ? En plus d'économiser drastiquement sur toutes les ressources nécessaires à l'achat et à la production de tous les jouets par maison, cela permettrait de remettre en perspective notre rapport à la propriété privée et tous les autres paradigmes qui dictent nos comportements dans la poursuite de la croissance à tout prix. Après tout, la plupart d'entre nous travaillons le plus possible dans le but de nous procurer notre propre maison, notre propre voiture, nos propres vêtements, nos propres outils, etc. Si nous avions appris à partager plus dès l'enfance, peut-être que nous serions plus enclins à partager à l'âge adulte et moins enclins à consommer autant ?

Que se serait-il passé si, enfant, notre seule option pour jouer dehors avait été d'aller au parc ? Aurions-nous eu « plus » d'ami.e.s ? Serions-nous devenus des adultes qui savent encore mieux comment vivre en communauté ? Cela aurait-il créé davantage d'opportunités pour socialiser avec des personnes

différentes, et ainsi, serions-nous devenus des adultes plus en mesure de vivre ensemble ? Ce scénario alternatif de l'enfance est un exemple parmi tant d'autres de ce que pourrait symboliser le pré fleuri.

6.2 Apports et limites du design discursif comme outil de décolonisation de l'imaginaire

En quoi pourrait consister une meilleure itération de cette expérimentation en considération des apports et des limites qui ont émergé ?

Qu'on le veuille ou non, il y aura toujours une forme de critique à travers la démarche de design discursif, il sera donc impossible d'inspirer une majorité sans choquer certaines personnes. Dans ce contexte de recherche, il était difficile de « contrôler » le résultat final de l'objet discursif, comme il s'agit d'un pré fleuri et que celui-ci dépend de plusieurs facteurs incontrôlables liés à la nature (la pluie, les espèces envahissantes, l'absence de pollinisateurs, etc.). Mais d'une certaine manière, il aurait été contradictoire de promouvoir un pré fleuri « parfait » puisque la nature est imparfaite. L'apparition d'herbe à poux sur le terrain du jumelé faisait partie de la réalité.

À l'étape de l'interaction entre l'objet et l'auditoire, il pourrait être bénéfique de prévoir l'implication de l'auditoire dans la création des prés fleuris. Cela pourrait d'ailleurs constituer un engagement non négligeable dans le but de promouvoir la décroissance selon le concept d'accoutumance que suggère Lepesant, en plus d'incarner deux des trois idées véhiculées par la décroissance : partager plus et décider ensemble. J'aurais pu aller encore plus loin et impliquer un groupe de voisin.e.s dans l'expérimentation d'un pré fleuri pour qu'ils le fassent à leur tour l'été prochain.

Il demeure néanmoins que, quel que soit le moyen utilisé, vérifier s'il y a eu ou non une décolonisation de l'imaginaire reste une tâche complexe. Après tout, comment savoir si une idée a réellement évolué dans l'esprit de quelqu'un ? Une étude longitudinale menée sur deux étés aurait peut-être permis de tester la décolonisation de l'imaginaire en posant les mêmes questions à l'auditoire lors d'un premier été, puis en répétant le même exercice l'été suivant. Ainsi, nous aurions pu comparer les réponses et constater ou non une évolution de l'imaginaire autour de la « pelouse ».

6.3 Faire fleurir la décroissance

Selon Serge Latouche, la promotion de la décroissance passe par la décolonisation de l'imaginaire qui peut se manifester en dénonçant l'industrie publicitaire, en élaborant des utopies concrètes basées sur le cercle vertueux de sobriété en huit « R », en subissant la pédagogie des catastrophes ou en s'inspirant des artistes pour réenchanter le monde. D'après Lepesant, pour encourager l'essor de la décroissance, il

faudrait construire progressivement une stratégie de transition basée sur la stratégie des trois pieds politiques de la décroissance, soit le pied des alternatives concrètes, le pied du projet et le pied de la visibilité politique.

Dans le cadre de cette recherche, j'ai tenté de déployer une alternative concrète à l'échelle du quotidien dans la banlieue en m'appuyant sur une démarche de design discursif. Mon objectif était de tester l'hypothèse de Lepesant selon laquelle la décolonisation de l'imaginaire pourrait résulter d'une accoutumance à des alternatives concrètes. Plus précisément, je me suis interrogée sur le fait de savoir si, après un été passé à côtoyer un pré fleuri, le voisinage en viendrait à percevoir les choses différemment et à démontrer de l'ouverture envers une alternative au gazon traditionnel. L'idée générale insufflée derrière ce projet était de favoriser une relation de collaboration avec la nature plutôt que de domination. En effet, la conservation d'une pelouse parfaitement verte à l'avant de la maison symbolise un maintien des idéaux de domination des humains sur la nature.

Le sujet de mon mémoire représentait un défi de taille, car à travers la promotion de la décroissance, je cherchais à rendre désirable la transformation d'une coutume bien ancrée. Comme le souligne Serge Latouche dans une entrevue, l'une des limites au mouvement de la décroissance est que « *c'est très difficile de faire penser en positif la nécessité de décroître* » (Galiléo Concept Alsace, 2015, 07:23). J'aurais souhaité que mes résultats soient bouleversants et qu'après un été tout le voisinage se lance dans la transformation de leur terrain, mais je suis loin de ce rêve utopique. Néanmoins, je suis contente de la trace que j'ai laissée. En tout, plus de 700 plantes indigènes ont été plantées. Peut-être que mon projet de recherche incitera d'autres personnes à expérimenter avec la mise en œuvre d'alternatives concrètes. Je crois qu'il n'y a rien de plus motivant et satisfaisant que de « faire en s'interrogeant » (Lepesant, 2013, p.14). À ce sujet, les pistes de réflexion énumérées ci-dessous sont des façons de prolonger et d'améliorer le projet sur la base des apprentissages réalisés à l'occasion de l'accomplissement de ce mémoire.

Pourquoi ne pas envisager une deuxième itération de cette expérimentation et créer un pré fleuri dans un format « salle de montre », un peu comme pour les maisons modèles qui exposent les matériaux ou les étapes de fabrication? L'idée serait de créer un pré fleuri directement à l'avant d'une maison en banlieue, tout en y ajoutant un parcours éducatif. Ce parcours présenterait les étapes de réalisation d'un pré fleuri, des fiches explicatives pour chaque plante : leurs avantages, les pollinisateurs qu'elles attirent, leur hauteur maximale et leur cycle de floraison. Ce parcours serait libre d'accès pour le voisinage. L'intérêt de conserver ce pré fleuri en banlieue serait de conserver le critère d'accoutumance auprès du

voisinage. Peut-être que cela aiderait à convaincre les plus sceptiques ou ceux qui ont besoin de plus d'information pour passer à l'action.

Dans une perspective de subsistance, pourquoi ne pas créer un commun entre plusieurs voisin.e.s d'une même rue qui souhaiteraient transformer leur cour en jardin vivrier ? Chaque année, une rotation des cultures par terrain pourrait être organisée, chaque famille serait responsable d'une culture particulière, ce qui réduirait la charge de connaissances nécessaires. Ce n'est pas l'espace qui manquerait. Rappelons qu'à l'époque, les pelouses ornementales étaient un signe de richesse, servant à afficher la fortune des individus capables de consacrer leur terrain à des fins décoratives plutôt qu'alimentaires. Pourquoi ne pas renverser cette mentalité une fois pour toutes et arrêter de perpétuer ce gaspillage d'espace en y faisant pousser collectivement nos propres fruits et légumes ?

Ce ne sont pas les idées qui manquent. Je dois d'ailleurs le plus grand des remerciements à ma directrice et à mon directeur de mémoire qui ont accepté de réaliser l'une d'entre elles avec moi. Cette étape de ma vie aura été l'une des plus stimulantes et formatrices et je suis reconnaissante d'avoir pu la vivre à leur côté.

Après l'expérience de ce mémoire, je suis encore plus motivée à continuer à faire fleurir la décroissance par tous les moyens possibles. Comme Latouche, je nous souhaite de nous réenchanter des choses simples. Je nous souhaite de rétablir le lien avec la nature. Je nous souhaite un retour à l'ère du pissenlit.

Bibliographie

- Abraham, Y-M. (2019). *Guérir du mal de l'infini : Produire moins, partager plus, décider ensemble.* Écosociété.
- Abraham, Y.-M., Levy, A. & Marion, L. (2015). Introduction au dossier : comment faire croître la décroissance ? *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (14), 25–31.
- Abraham, Y-M. (2024). La décroissance soutenable comme politique de sobriété. *Lien social et Politiques*, (93), 22–42.
- Arrondissement du Vieux Longueuil. (2025, 20 février), article 4.8.1 du *Règlement 01-4501 de zonage de l'Arrondissement du Vieux-Longueuil*.
- Berg, P. (2001, mars). Aux sources du biorégionalisme, propos recueillis par Alain de Benoist et Michel Marmin, *Elements*, 100 : 30-31.
- Berlan, A. (2022). *Terre et liberté. La quête d'autonomie contre le fantasme de délivrance.* Saint-Michel-de-Vax, La lenteur.
- Bihouix, P. (2014). *L'âge des low tech : Vers une civilisation techniquement soutenable.* Éditions du Seuil.
- Bisson, R. (2024). *Guerre à la pelouse dans les villes : on rate la cible !* Québec Vert [communiqué].
- Bonnet, E., Landivar, D., & Monnin, A. (2021). Quel avenir pour les écoles de gestion dans un monde en ruine ? Dans : D. Landivar (Dir.), *Expériences pédagogiques depuis l'Anthropocène* (pp. 51-64), Éditions des Archives contemporaines.
- Brault, B. (2019, 20 février). Banlieue [photo]. La Presse. <https://www.lapresse.ca/actualites/grand-montreal/201902/20/01-5215508-lexode-de-montreal-vers-la-banlieue-saccentue.php>
- Callicott, J.-B., (2010). *Éthique de la terre.* WILDPARTY
- Casseurs de Pub. (2001). *Rentrée sans marques* [Photo] Casseurs de pub. <http://www.casseursdepub.org/index.php?menu=campagnes&sousmenu=2001rsm>
- Castoriadis, C. (2005). *Une société à la dérive.* Seuil.
- Comby, J.-B. (2024). *Écolos, mais pas trop... Les classes sociales face à l'enjeu environnemental.* Raison d'agir.

Coulangeon, P. (2004). *Classes sociales, pratiques culturelles et styles de vie : le modèle de la distinction est-il (vraiment) obsolète ?* *Sociologie et sociétés*, 36(1), 59–85. <https://doi.org/10.7202/009582ar>

Daly, Herman. 1990. Toward Some Operational Principles of Sustainable Development, *Ecological Economics*, 2, 1 : 1-6

DSVL (2019). Fiche de quartier : Le Moyne. <https://developpementsocialvieuxlongueuil.wordpress.com/wp-content/uploads/2019/09/le-moyne.pdf>

DSVL (2019). Fiche de quartier : Vieux-Longueuil. <https://developpementsocialvieuxlongueuil.wordpress.com/wp-content/uploads/2019/09/vieux-longueuil.pdf>

DSVL (2019). Fiche de quartier : Notre-Dame-De-la-Garde. <https://developpementsocialvieuxlongueuil.wordpress.com/wp-content/uploads/2019/09/notre-dame-de-la-garde.pdf>

Dugal, M. (2024). Le gazon, roi indétrônable des terrains d'Amérique du Nord [Émission de radio]. Dans *Moteur de recherche*. Société Radio-Canada.

Dunne, A. et Raby, F. (2013). *Speculative everything: Design, fiction, and social dreaming*. MIT Press.

Ellul, J. (1965). Réflexions sur l'ambivalence du progrès technique, *La revue administrative*, p.380-391.

Fortin, A. Després, C. et Vachon, G. (2002). *La banlieue revisitée*. Éditions Nota bene.

Galiléo Concept Alsace. (2015, 19 juin). *La décroissance comme solution de sortie de crise par Serge Latouche* [vidéo]. Youtube.

Gifford, R. (2011). The dragons of inaction: Psychological barriers that limit climate change mitigation and adaptation. *American Psychologist*, 66(4), 290–302.

Guay, E. & Drago, A. (2019). Classes, utopies réelles et transition : hommage à Erik Olin Wright. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (22), 221–228.

Hache, E. (2016). *Reclaim : Recueil de textes écoféministes choisis et présentés par Emilie Hache*. Cambourakis.

Illich, I. (2003). *Œuvres complètes*. Volume 1. Paris, Fayard.

Kallis, G. (2011). In defence of degrowth. *Ecological Economics*. Volume 70, Issue 5, 873-880.

Laforest, D. (2013), La banlieue dans l'imaginaire québécois. Problèmes originels et avenir critique, *Temps Zéro*, n° 6.

Landivar, D., (2021), Quelle stratégie pédagogique depuis l'anthropocène ? *Editions des archives contemporaines*, 1-12.

Latouche, S. (2005). *Décoloniser l'imaginaire : La Pensée créative contre l'économie de l'absurde*. Paragon/Vs.

Latouche, S. (2022). *La décroissance*. Que sais-je ?, PUF.

Latouche, S. (2015). Une société de décroissance est-elle souhaitable? *Revue juridique de l'environnement*, 40, 208-210.

Lepesant, M. (2013). *Politique de la décroissance: propositions pour penser et faire la transition*. Utopia.

Liegey, V. (2023). Un projet de décroissance : controverses, débats et convergences. *Mondes en décroissance* [En ligne].

MAPAQ. (2022). Portrait-diagnostic sectoriel de l'horticulture ornementale au Québec. (ISBN : 978-2-550-92461-6) Gouvernement du Québec.

Marion, L. (2020). De la décolonisation de nos imaginaires. *Polémos*.

Mauger, G. (2013). 16. Bourdieu et les classes populaires. L'ambivalence des cultures dominées. Dans P. Coulangeon et J. Duval Trente ans après *La Distinction*, de Pierre Bourdieu (p. 243-254). La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.coula.2013.01.0243>.

Mies, M. (1998). Une nouvelle vision : la perspective de subsistance, 1993. *Écoféminisme*. L'Harmattan.

Mongeau, S. (1998). *La simplicité volontaire, plus que jamais...* Écosociété.

Mongeau, S. (2017). *L'écosophie ou la sagesse de la nature*. Écosociété

Mongeau, S. (2013). Le mouvement de la décroissance au Québec. *Relations*, (765), 14–15.

Morris, W. (2023). *Travail utile, fatigue inutile*. Éditions Payot et Rivages.

Office québécois de la langue française. (s.d.). *Banlieue*. (2077552). Vitrine linguistique.

Parent, M. (2011). De la spécificité de la banlieue québécoise (2): le règne du carport. *Observatoire de l'imaginaire contemporain*.

Parrique, T. (2022). *Ralentir ou périr : L'économie de la décroissance*. Seuil.

Pollet, J.-F. (2017). Michel Lepesant : « La croissance est en soi une absurdité ». Imagine Imagine, Demain le monde.

Québec Vert. (s. d.). *Mission, vision et valeurs*. quebecvert.com.

<https://quebecvert.com/a-propos/mission-vision-et-valeurs/>

Québec Vert. (2023). Rapport d'activités 2023.

Radio-Canada. (2020, 20 octobre). *Choisir la banlieue dans les années 1960*. Radio-Canada.

ROBVQ. (2023). *Guide d'aménagement et d'entretien durables des propriétés résidentielles*.

Ros, É. (2012) Des militants de la décroissance. Les nouveaux militants de l'économie alternative, rupture de références et similitude d'engagement. *L'information géographique*, 28-41.

Rougement, D. (1977) Foi et Vie, cité par F. Partant, *La réforme*, 3 mars 1979.

Schmelzer, M., Vetter, A. et Vansintjan, A. (2022) *The future is degrowth : A guide to a world beyond capitalism*. Verso.

Sekulova, F., Kallis, G., Rodríguez-Labajos, b., Schneider, F., (2013) Degrowth: from theory to practice, *Journal of Cleaner Production*, Volume 38, 1-6.

Simard, V. (2024, 17 avril). Pour en finir avec la pelouse parfaite. *La Presse*.

Sigrist, S. (2021) *La révolution écoféministe : Les idées, les luttes et les pistes pour changer*. Marabout.

Simon, J. (2012) Les Casseurs de pub contre la société de consommation ! Stratégies de détournement pour convaincre.

Sinaï, A. et Löwy, M. (2019). Décroissance, écosocialisme : comment répondre à la question écologique ? *Ballast*, (N° 7), 54-69.

Statistique Canada. (2021). *Le centre-ville de Montréal a enregistré la deuxième plus forte croissance démographique à l'échelle nationale de 2016 à 2021, tandis que sa banlieue éloignée connaît également une augmentation rapide de sa population (220209)*.

Statistique Canada. (2022). *Portrait générationnel de la population vieillissante du Canada selon le Recensement de 2021*.

TEDx Talks. (2023, 17 avril). L'utopie de la décroissance. [vidéo]. Youtube.

Tharp, B. & Tharp, S. (2018). *Discursive Design: Critical, Speculative and Alternative Things*. MIT Press.

Ville de Longueuil. Gestion écologique de la végétation. Longueuil.

Annexes

Annexe I : Lettre envoyée au voisinage des trois terrains

Bonjour les voisins et voisines du X,

Je me présente, Noémie Ouellet, étudiante à la maîtrise en gestion de l'innovation sociale à HEC Montréal et citoyenne engagée.

Dans le cadre de ma maîtrise, j'ai transformé trois pelouses de façade de trois résidences de la Ville de Longueuil par des prés fleuris / îlots de biodiversité. Vous l'aurez peut-être remarqué, vos voisins au X sont l'une des résidences ayant accepté de métamorphoser leur terrain en juin. À travers ce projet, je souhaite explorer des alternatives au gazon et c'est dans ce contexte que je m'adresse à vous, afin de recueillir vos avis et impressions sur ce projet et sur la transformation du gazon en pré fleuri dans votre voisinage.

Les prés fleuris sont composés de plantes indigènes sélectionnées en prévision d'un cycle de floraison allant d'avril à octobre (présentement, c'est l'*aster* rose qui est en fleur!). Comme ces plantes viennent d'ici, elles résistent bien à la sécheresse, aux maladies et aux ravageurs, étant adaptées au climat et aux conditions du sol québécois. Finalement, un pré fleuri au lieu d'une pelouse, c'est moins d'entretien et encore moins de tondeuse !

Toutefois, au niveau de l'apparence du terrain, je ne vous cacherai pas que la première année de plantation ne reflète pas encore le plein potentiel du projet. En termes de floraison et de densification, la plupart des plantes atteindront leur point culminant qu'à partir de la deuxième et de la troisième année. Elles vont donc se propager et se polliniser partout sur le terrain et les copeaux de bois, utiles pour préserver l'humidité du sol et limiter la propagation d'espèces indésirables, seront de moins en moins apparents.

Alors, si le cœur vous en dit, je vous serais mille fois reconnaissante d'écrire au verso vos impressions, commentaires, recommandations que se soit positif ou négatif et à aller le déposer dans la cabane à oiseaux installée devant le terrain de vos voisins au X.

Merci d'avoir pris le temps de lire ma lettre et de faire partie de mon aventure !

Noémie Ouellet

noemie.ouellet@hec.ca

Annexe II : Réponse provenant de la femme ayant ajouté une pancarte

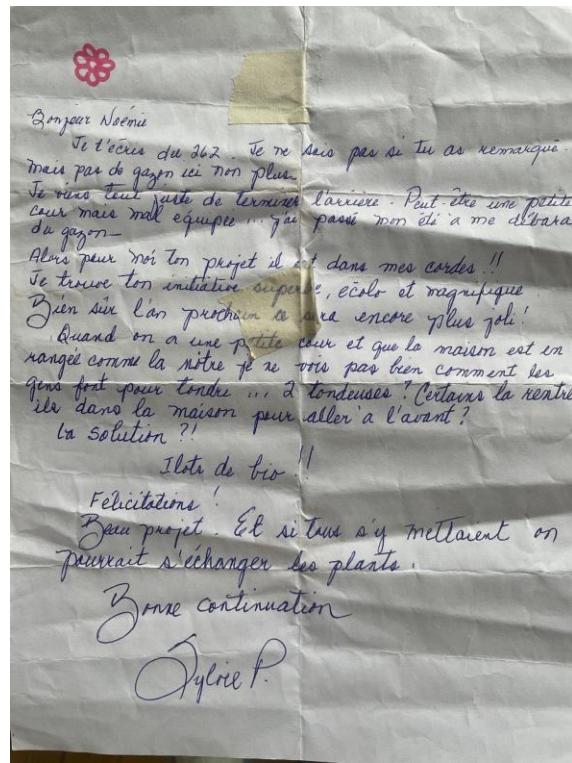
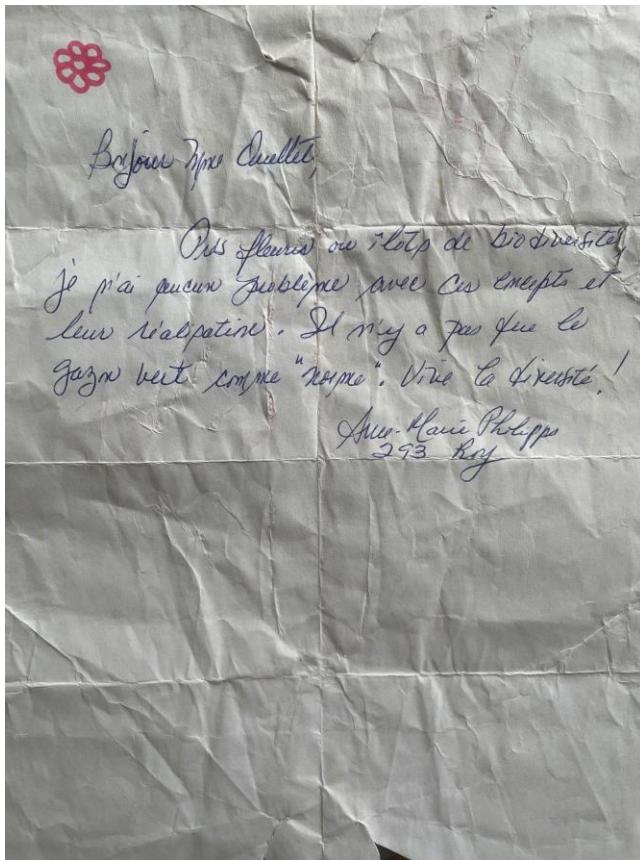
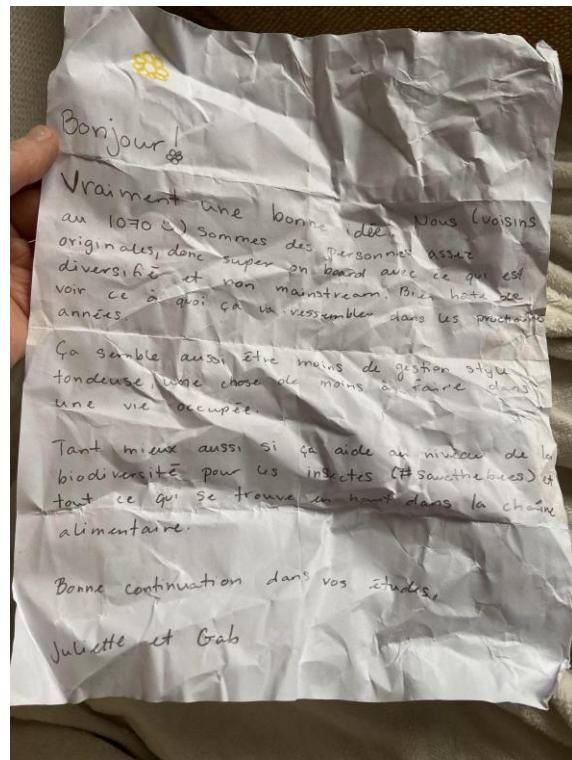
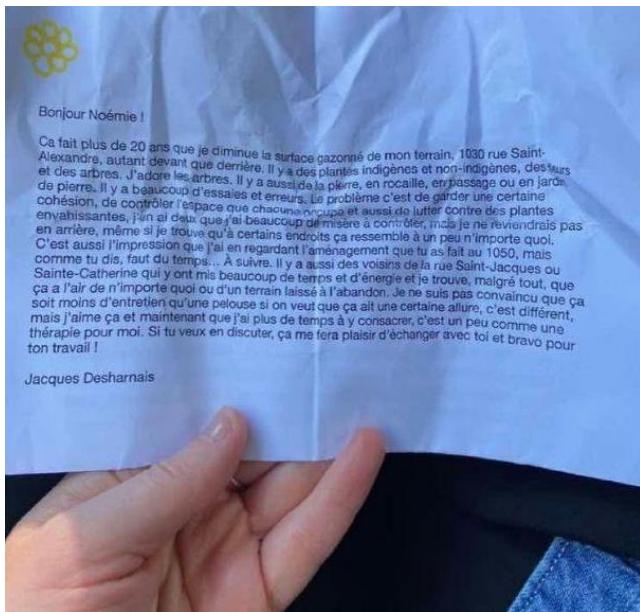
J'ai 4 commentaires à faire et ils sont tous négatifs. Je laisse les positifs aux autres intervenants pour éviter les répétitions.

- 1. Le paillis est tellement gros que j'ai de la difficulté à croire qu'il va se décomposer en 2 ans.**
- 2. La plantation des plantes indigènes semble s'être faite sans aucune préoccupation esthétique. Il n'y a pas de symétrie . Les longues, les moyennes et les courtes semblent avoir été lancées sans aucune symétrie ou ordonnance qui pourrait être agréable à l'oeil.**
- 3. Quand j'ai vu ce que je pensais être une cabane d'oiseaux, j'ai eu le goût de faire un commentaire positif. Je pensais que les plantes semées pouvaient attirer les oiseaux. Quelle déception!**
- 4. Je ne suis pas une mordue du gazon super vert mais il y a des terrains aménagés (sans gazon) dans nos rues qui ont beaucoup plus de charme.**
- 5. Finalement , des terrains bien aménagés nous font un peu oublier les bacs bleus, gris ou bruns qui sont presque tous devant nos maisons.**

Selon moi, il y a place à l'amélioration et à un agencement plus appropriés qui pourrait nous donner le goût de copier en partie cette initiative.

Bonne continuité pour ta maîtrise

Annexe III : Réponse à la deuxième phase de recherche



Annexe IV : Lettre envoyée à la Ville de Longueuil

Montréal, le 21 août 2024
À l'attention de Madame Catherine Fournier
Hôtel de ville de Longueuil
4250 Ch. de la Savane,
Longueuil (Québec) J3Y 9G4

Objet : initiative citoyenne – pré fleuri

Madame la mairesse,

Je me présente, Noémie Ouellet, étudiante à la maîtrise en gestion de l'innovation sociale à HEC Montréal et citoyenne engagée.

Dans le cadre de mon mémoire, j'ai remplacé trois pelouses de façade de trois résidences dans la Ville de Longueuil par des prés fleuris/ îlots de biodiversité.

Le projet s'inscrit dans le mouvement « Partage ta pelouse » de la fondation David Suzuki en remplaçant la pelouse par des prés fleuris qui permettent d'offrir un habitat aux pollinisateurs et aux oiseaux. De plus, comme il n'est plus nécessaire de passer la tondeuse, la pollution atmosphérique et sonore est ainsi éliminée et la consommation en eau, diminuée, considérant que les espèces floristiques plantées sont hautement résistantes à la sécheresse.

À ma grande surprise, les résident.e.s de l'arrondissement du Vieux-Longueuil ont accueilli ma proposition avec enthousiasme. J'ai même reçu la collaboration d'un producteur de semences indigènes pour transformer ces terrains qui s'élèvent à plus de 600 pieds carrés en pré fleuri. À la fin de l'été, je souhaite récolter les réactions du voisinage et les questionner sur la désirabilité d'un tel changement. De plus, je souhaite organiser des ateliers pratiques pour que les citoyen.ne.s intéressé.e.s apprennent à récolter leurs semences afin de propager l'initiative.

Avant d'entamer le projet en avril dernier, j'ai soumis une demande de financement de 1,500\$ auprès du Service de l'environnement de la Ville de Longueuil afin d'obtenir un appui dans l'acquisition des éléments nécessaires au projet, tels que la location d'un camion, le prêt de matériel, l'achat des semences, de terre, de BRF etc. Dès la première rencontre, la Ville a été très réceptive à cette expérimentation environnementale. Toutefois, à la suite de plusieurs échanges, la Ville m'a conseillée de soumettre mon projet en partenariat avec un organisme local, tel que le CRE Montérégie.

Retrait d'une ou des pages pouvant contenir des renseignements personnels

Annexe V : Guide d'entretien semi-structuré

Préparation

- Prévoir des moments stratégiques pour être présente, par exemple, sur l'heure du midi, les personnes en télétravail sont sujettes à prendre une marche. Sinon, après le souper, il s'agit d'un moment propice pour observer et discuter avec des personnes.
- Préparer l'enregistrement audio à porter de main.

Prise de contact (2 minutes)

- Phrase introductory
 - o Bonjour ! Vous allez bien ?
 - o C'est un été parfait pour envahir Longueuil de fleurs ?
 - o Etc.
- Accepteriez-vous de discuter avec moi un moment dans le cadre d'une recherche terrain que je mène pour mes études, je vais enregistrer notre discussion, toutes les informations seront anonymisées ? (Obtenir le consentement audio)

Discussion semi-dirigée (25 minutes)

Question – Réactions au pré fleuri

- Comment vous le trouvez ce terrain ?
 - o Si l'appréciation est positive : Qu'est-ce qui vous plaît ? Pour quelles raisons ? Est-ce que vous y voyez des aspects négatifs ? Lesquels ?
 - o Si l'appréciation est négative : Qu'est-ce qui vous déplaît ? Pour quelles raisons ? Est-ce que vous y voyez de bons côtés tout de même ? Lesquels ?
- Trouvez-vous qu'il y a quelque chose de différent sur l'aménagement de ce terrain ?
- Passez-vous beaucoup de temps à l'extérieur, que ce soit pour jardiner ou pour profiter du beau temps ?
 - o Si oui, en quoi consiste leur tâche principale/ combien de temps y accorde-t-il chaque semaine ?
 - o Si non, pourquoi ?
- Aimeriez-vous faire ce changement sur votre terrain ?

- Si oui, pourquoi ne pas l'avoir fait encore ?
- Si non, pourquoi / comment je pourrais vous convaincre d'aimer ça ?
- Pour quelle raison pensez-vous qu'ils ont fait ça ? / D'après-vous, quelles sont les avantages à remplacer sa pelouse par des fleurs et des plantes ?
 - Remarquez-vous une différence avec la variété de plantes présentes et celles que l'on voit usuellement ? (Optionnel)
 - Êtes-vous familier avec les plantes indigènes ? (Optionnel)

Divulgation du projet

Dans le cadre de mes études, j'ai remplacé trois pelouses de façade de trois résidences dans la Ville de Longueuil par des prés fleuris/ îlots de biodiversité. Remplacer sa pelouse par des prés fleuris permet d'offrir un habitat aux polliniseurs et aux oiseaux. De plus, comme il n'est plus nécessaire de passer la tondeuse, la pollution atmosphérique et sonore est ainsi éliminée et la consommation en eau, diminuée, considérant que les espèces floristiques plantées sont hautement résistantes à la sécheresse. Je souhaite aussi remettre en question la manière dont nous traitons la nature, notre tendance à tout contrôler et démontrer qu'il est possible de collaborer avec elle et que ça soit gagnant-gagnant !

- Maintenant que je vous ai expliqué les raisons qui m'ont mené à transformer cette pelouse en pré fleuri, est-ce que votre impression a changé, est-ce que cela vous inspire à le faire ?

Question - Rapport à la nature

- Pourquoi pensez-vous que l'on met du gazon partout ?
 - Avant aujourd'hui, aviez-vous déjà remis en question le fait d'avoir du gazon/ de contrôler la nature, plus particulièrement votre gazon en le tondant, en y enlevant les mauvaises herbes et en y mettant des produits chimiques ? (Yves-Marie suggère d'utiliser cette question comme une relance)
- Pourquoi pensez-vous qu'il y a des mauvaises herbes qui poussent sur nos terrains ?
- Que pensez-vous des initiatives telles que le « Mai sans tondeuse » ?
- Que se passerait-il, d'après vous, si toutes les personnes qui habitent dans votre rue décidaient de transformer leur pelouse en pré fleuri ?

- Si je vous dis que de transformer sa pelouse en pré fleuri est un moyen de participer au mouvement de la décroissance, que pensez-vous que ce mouvement promeut ? (Y-M trouve cette question trop compliquée, donc peut-être écrire : connaissez-vous la décroissance...)
- Est-ce qu'on devrait laisser la nature aller/ la nature devrait-elle s'occuper d'elle ?
- À quoi ressemblerait le terrain de vos rêves ?

Question - Profil sociodémographique (âge, genre, situation professionnelle et familiale, lieu de naissance)

- Est-ce que vous habitez dans le quartier ?
 - Si oui, depuis longtemps ?
 - Avec qui ?
- Non, vous venez d'où (tenter d'en savoir plus sur leur profil sociodémographique) ?

Remerciement (2 minutes)

Je les remercie d'avoir pris un moment pour discuter avec moi.